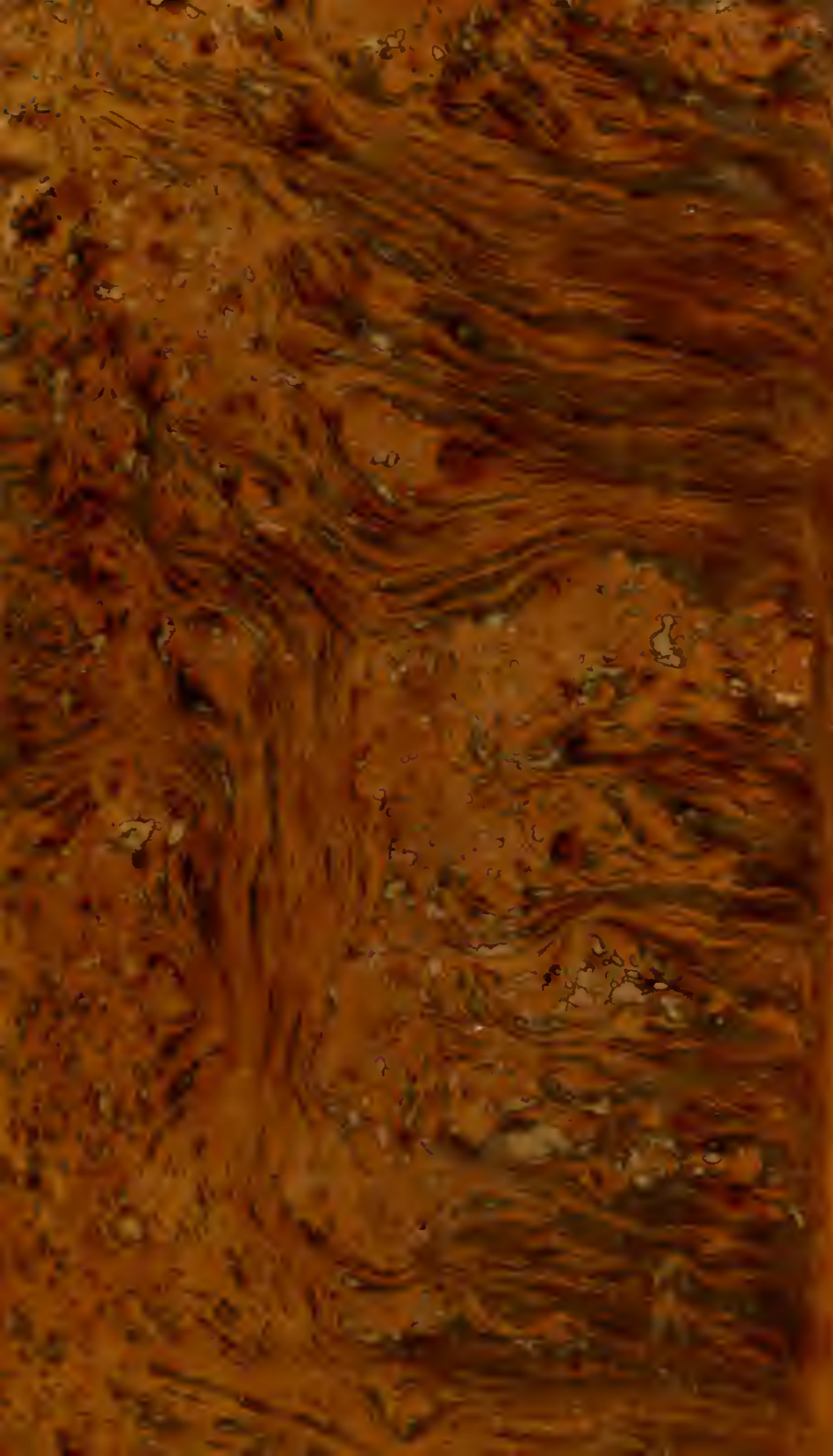


LE COMTE

DE VALMONT.

TOME SECOND.

Il est un seul Tout-puissant de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

MILTON. *Parad. perd.* Liv. V.

Se trouve à BORDEAUX,

CHEZ AUDIBERT ET BURKEL, LIBRAIRES,
Allée de Tourny.



C. c. Monnet inv. Louis Le Grand Sculp.

La Raison le ramène à la Foi .

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

Onzième Édition, ornée de figures.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

MILTON. *Parad. lost.* Book V.

TOME SECOND.

PARIS:
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.
AN IX. (1801.)


LIBRARY
JUN 1
UNIVERSITY OF

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRE XXV.

D'Émilie au Marquis.

O le père le plus tendre, et le meilleur de tous les amis! que je vous reconnois bien aux soins que vous prenez pour adoucir ma peine et pour trouver un remède à mes maux! Vous consolez l'amour blessé, vous soulagez même au fond de mon ame l'amour-propre trop vivement offensé; tant vous daignez vous prêter à ma foiblesse, pour mieux me rendre ensuite toute la force dont j'ai besoin. Mon cœur s'ouvre tout entier aux espérances que vous lui faites concevoir; et, pour les réaliser plus sûrement, j'ai fait usage, par rapport à ma jeune amie, du conseil que vous m'avez donné. L'occasion s'en est présentée d'elle-même. Dernièrement, Valmont ayant

affecté de me marquer, en présence de Senneville, toute son indifférence, pour lui donner, sans doute, des preuves plus sensibles de son amour pour elle, cette aimable enfant parut s'attendrir sur mon sort; et, dès que mon mari nous eut laissées seules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions descendues, saisissant avec transport une de mes mains, elle l'arrosa de ses larmes. Je l'embrassai, et je m'attendris avec elle.

Après les vives et touchantes expressions de ce langage muet, mais si facile à comprendre: Senneville, dis-je à ma bonne amie, votre cœur est oppressé; fermé par la douleur, resserré par la crainte, il ne demande qu'à s'ouvrir à l'amitié. Mon amie! nous nous sommes tues toutes deux trop long-tems. Ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Se contraignant pour en suspendre le cours: Que je suis malheureuse, me répondit-elle, puisque j'ai pu faire votre tourment! Vous ne l'ignorez pas, et je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux, tout mouillés de pleurs, se levèrent sur moi, et, avec une sorte de honte, se rabaissèrent au même instant. Ma chère amie, repris-je alors, en faisant tous mes efforts pour la consoler, moi qui avois si fort besoin d'être con-

solée moi-même, pourquoi sembles-tu rougir d'un mal involontaire, et te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir? Ah! je serois un monstre, me dit-elle, si j'y étois moins sensible; et, quelque involontaire qu'ait été mon crime, puis-je trop m'en punir? Je devois tout faire, tout entreprendre pour m'arracher à mon attachement pour vous, dès que je me suis apperçue qu'il vous devenoit funeste; je devois retourner dans l'asyle dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus sombre retraite, et, s'il l'eût fallu, m'y ensevelir pour toujours. Mais je vous aimois, j'espérois: d'un autre côté, je craignois de faire un éclat; et ma timidité ne pouvoit s'accommoder d'une démarche trop hardie, et qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurois dû vous consulter du moins, et à peine osois-je vous parler. Cependant, vos peines se sont accrues, ainsi que mes souffrances; mon attachement augmentoit avec elles, et l'amitié étoit devenue en moi une véritable passion. Voilà tous mes torts: car mon cœur n'en a point d'autres à se reprocher; et Valmont eût-il cent fois plus de charmes, sa conduite à votre égard m'y eût rendu pour toujours insensible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux lettres,

dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, et dont la seconde vous instruira encore mieux de mes dispositions les plus secrètes.

A ces mots, elle tira de son porte-feuille une première lettre, dont l'écriture toute seule me fit tressaillir; j'y reconnus celle de Valmont, et voici ce que j'y lus:

» Trop aimable Senneville! est-ce donc » un crime de vous aimer? Depuis que vous » avez lu dans mes yeux le feu qui me dé- » vore, depuis qu'un aveu indiscret a confir- » mé, presque malgré moi, ce qu'ils avoient » osé vous dire, pourquoi me fuyez-vous? » pourquoi faites-vous succéder l'indiffé- » rence et la contrainte, à cet air de fran- » chise et à la tendre amitié qui régnoient » entre nous? Croyez-vous donc guérir par- » là les maux que vous m'avez faits? ou » craindriez-vous de les partager? Ah! ils » ne sont à craindre, ces maux, que pour » celui qui est seul à les ressentir, et non » pour deux cœurs qu'unit un même pen- » chant: ils ne sont à craindre que pour ce- » lui qui combat un sentiment si doux; et si » j'ai un reproche à me faire, c'est de n'y » avoir pas cédé plutôt. L'amour est le » charme de la vie; et vous obstiner à ne le » pas connoître, ce seroit vouloir ne pas

» connoître le bonheur. Vivez, Senneville,
» vivez pour aimer et pour être aimée. Si
» l'amour le plus vif et le plus constant peut
» suffire à vos vœux, vos charmes vous ga-
» rantissent assez la violence et la durée du
» mien «.

Après cette lettre, Senneville m'en fit lire une autre beaucoup trop flatteuse pour moi : c'étoit une copie de la réponse qu'elle y avoit faite.

» Je ne suis pas assez instruite, Monsieur,
» des effets du sentiment que vous voulez
» m'inspirer, pour en discuter avec vous les
» peines et les douceurs; et ce n'est point du
» tout là l'objet de ma réponse. Ce qui m'af-
» fecte uniquement, c'est votre injustice,
» c'est la douleur trop réelle que vous causez
» à ma bonne amie. Eh! par où donc a-t-elle
» mérité votre oubli et votre indifférence?
» Est-elle moins aimable que lorsque vous
» avez commencé à l'aimer? A-t-elle perdu
» de ses droits et de ses charmes les plus vrais,
» depuis que vous vous êtes fait un engage-
» ment et un devoir de l'aimer toujours?
» Quand j'en saurois moins encore sur la
» honte et sur les périls d'un attachement
» illicite, les malheurs de votre épouse suffi-
» roient pour m'armer contre la passion mê-
» me la plus innocente. Hélas! que ses beaux

» jours se sont promptement écoulés! Que
» votre amour a eu peu de durée! Et vous
» osez promettre à une autre un amour éter-
» nel! Quoi! lorsque la beauté, l'esprit, le
» sentiment, les vertus, les talens et les
» grâces n'ont pu fixer votre inconstance,
» vous oseriez encore jurer d'être fidèle? Ah!
» commencez par l'être au premier amour
» que vous aviez formé; essuyez les larmes
» que vous avez fait répandre; rendez à la
» plus digne épouse un cœur qui lui est dû;
» c'est à ce prix seulement que je vous ren-
» drai à mon tour la confiance que vous m'a-
» viez inspirée. Mais si, au contraire, vous
» vous obstinez à nous affliger l'une et l'au-
» tre, n'attendez plus de moi que de l'indi-
» gnation, du mépris, de la haine, s'il peut
» m'être permis de vous haïr; et ne soyez
» pas surpris, s'il n'est rien au monde que
» je n'aye la force d'entreprendre pour m'é-
» loigner de vous «.

Le même jour que M. de Valmont reçut cette lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai, sur des tablettes qu'il laissa tomber à mes pieds, ce peu de mots qu'il y avoit écrits.

» Puisqu'il faut me taire, vous serez obéie;
» mais rien ne pourra désormais arracher de
» mon cœur le trait qui le déchire. Votre
» éloignement ne feroit qu'aigrir mes maux

» et ceux de la Comtesse : restez. Mes yeux » seuls vous diront encore que ce n'est qu'à » vous que je pouvois, sans crainte, jurer » d'être fidèle «.

Depuis ce jour, continua Senneville, le Comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le falloit pour ménager en un sens ma délicatesse, et non pas assez pour ne pas blesser à chaque instant mon amitié pour vous. Je le fuyois, mais il me retrouvoit à vos côtés, et ne cessoit d'empoisonner le plaisir que je goûtois à vous voir, par l'indifférence qu'il vous témoignoit, et les marques de préférence qu'il affectoit de me donner. Autant sa conduite m'irritoit en secret et me faisoit souffrir, autant la vôtre m'intéressoit à votre sort, et vous rendoit chaque jour plus aimable et plus chère à mon cœur. Votre présence étoit un besoin pour moi; elle m'étoit devenue nécessaire...; et je sens trop bien qu'elle me le sera toujours. Mon ame semble passer toute entière en vous seule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque sorte que par vous et pour vous : mon attachement est porté à l'excès, je le sais, j'en conviens ; et il faudra que j'en subisse le trop juste châtiment. Cependant, ma tendresse étoit digne d'excuse : c'est pour la vertu que je m'étois passionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitte-

rai, j'en mourrai.... car tout mon bonheur tenoit au bonheur de vous voir. Mais je me sens, par vos exemples, assez forte pour un tel sacrifice : trop heureuse si, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi sans le vouloir.

Jugez, mon père, de notre surprise à toutes deux, lorsqu'au moment même où elle parloit ainsi, nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derrière une charmille du labyrinthe, où nous nous étions enfoncées, il avoit tout entendu. Non, dit-il en nous prenant la main, couple trop aimable et trop malheureux par ma faute, vous ne serez point séparées ; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas...., ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laissez-moi me vaincre : déjà, avant que de céder à ma passion, le Ciel m'est témoin combien je l'avois combattue. Je ne suis pas né pour l'injustice et pour le crime; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer, mais de nouvelles lumières brillent à mes yeux, et dissipent en partie les ténèbres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici : je respecte la vertu... Ah! lors même que je la combattois par mes discours, chère épouse, chère Senneville, je la respectois en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie et

moi, que nous le laissions parler, sans le tirer de la situation pénible où il étoit ; et il avoit tout dit, que nous paroissions l'écouter encore. Son silence cependant, et la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisoient appercevoir en lui, nous arrachèrent à l'espèce de léthargie où nous étions plongées ; nous nous empressâmes à le relever et à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène muette succéda à ses premiers transports. Un air de confusion sembloit se communiquer de l'un à l'autre, et se répandre sur nous tous : nos pensées étoient pressées ; nous ne disions rien pour avoir trop à dire. Enfin, le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis parler ainsi, et s'exhala par des pleurs. J'avois besoin d'en répandre pour être soulagée ; et si cette situation eût duré plus long-tems, je ne sais si je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je suis, et pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus tendres caresses. Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise et sa gaîté : elle voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisqu'aussi-bien nos cœurs étoient à découvert, et que nous fissions serment de

disputer à l'envi, à qui feroit le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au salon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment, nous sommes plus tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid et glacé qu'il avoit avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressemens, sa passion, sont encore pour Senneville. Cependant il les modère ; et ses procédés, plus sages à son égard, et avec moi plus ouverts, laissent régner plus d'aménité et de confiance entre nous. Toujours entre Senneville et Valmont, je serois heureuse, si l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendresse de l'autre; mais, aux yeux d'une épouse fidèle, quel cœur peut compenser la perte du cœur de son époux? Senneville le sent comme moi, et souvent s'en afflige : mais elle tremble de me perdre; et je ne sais si j'aurois plus de force, pour permettre son éloignement et supporter son absence. Ainsi, le cœur trop plein de sentimens contraires, nous sommes, depuis quelques jours, un peu moins à plaindre qu'auparavant; mais, hélas! que nous sommes loin du bonheur!

Ce qui me console le plus, c'est ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paroît qu'en effet il a acquis plus

de droiture. Sa façon de penser et de s'exprimer est plus exacte et plus modeste; il ne donne plus, comme autrefois, dans les paradoxes les plus singuliers; il n'affecte plus le faux honneur d'être seul de son sentiment; et on ne l'entend plus défendre tour à tour les opinions les plus opposées. Ses raisonnemens ont quelque chose de plus solide et de mieux lié; il semble vouloir être vertueux par goût et par principes. Je suis convaincue qu'il se fait une sorte de violence à lui-même; et sans le baron de Lausane, qui l'obsède sans cesse, je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aisé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami, contraint de changer de batterie, et voulant d'ailleurs se ménager toujours entre mon mari et moi, donne tant de force aux principes de raison qu'il voit germer dans l'esprit et dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raison toute seule, et, comme je ne le sens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaisance, vertu, équité, loi naturelle; mais toujours fort indifférent sur ce qu'il doit à son Dieu, il n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'est imposé un joug, mais il se flatte de pouvoir le resserrer ou l'étendre à son gré; et je crains bien que cette loi si belle qu'il veut suivre,

ne redevienne, à peu de chose près, celle de ses penchans.

Daigne enfin, le Dieu de lumières et de grâces, achever, par vos soins, ce qu'il a commencé dans mon mari! c'est déjà beaucoup pour lui que de reconnoître quelque espèce d'obligation et de devoir. J'ose croire qu'avec une ame droite et sincère, un disciple zélé de la loi naturelle n'auroit plus qu'un pas à faire pour devenir un chrétien fidèle. La loi que la simple raison nous prescrit, et celle que nous offre l'Évangile, ont entre elles l'union la plus intime, et se soutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci; ce sont deux sœurs, dont l'une, ce me semble, rend l'autre plus aimable encore, en apprenant à la mieux connoître.

C'est ainsi que tout concourt à nourrir mon espoir. Ce que nous savons tous trois de nos dispositions mutuelles et de nos plus secrets sentimens, ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu : je m'en flatte, du moins, et mon entretien avec Senneville est pour moi une source de consolations. J'y découvre de plus en plus la fausseté de Lausane, et le peu de fonds que je dois faire sur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien amour de Valmont pour ma jeune amie, et de la contrainte qu'il s'est faite en m'épou-

sant. Par-là aussi, je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les piéges et les surprises de ce faux ami; car je ne sais par quel pressentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Fasse le ciel que sa passion pour moi, et les ménagemens que je suis forcée d'avoir pour lui, ne m'en préparent pas de plus funestes encore pour l'avenir !

Il me reste, en finissant, un conseil à vous demander; car c'est toujours à vous, mon tendre père, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairées, Senneville et moi, sur la lecture des romans et des livres contre la religion; mais un autre piége se présente, ce sont les spectacles. Depuis long-tems mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement, et emploie d'ailleurs les raisons les plus spécieuses, pour nous le faire regarder comme innocent. Dernièrement encore, pour mieux cimenter notre triple alliance et mettre le sceau à notre réconciliation, il vouloit, à toute force, nous y conduire, et mettre ainsi ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement, Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance; car vous savez, mon père, que sur ces objets, il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à un mari qui

presse et qui veut absolument. Mais Senneville est jeune, et ne hait pas les plaisirs permis. Si Valmont peut enfin lui persuader que les spectacles sont de ce nombre, nous sommes perdues; et moi-même, je vous l'avoue, je n'aurois pas la force de m'y refuser, si je ne les croyois pas absolument défendus. Cependant, il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur; leurs partisans en disent tant de bien, et peignent si souvent le théâtre comme le temple du goût et l'école des mœurs, que quelquefois je suis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos scrupules à toutes deux, ou fournissez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons toutefois assez de force pour temporiser aussi long-tems qu'il vous plaira; et je vous prie, mon père, d'être encore plus occupé des besoins de mon mari que des nôtres.

LETTRE XXVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

Oui, mon père, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumières qu'il me donne et le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnoissance la plus vive. Mais vous,

qu'il a choisi pour m'éclairer, et qui le faites avec tant de zèle et de sagesse, quel amour et quelle reconnoissance ne vous dois-je pas? Tendre père, vos bontés me confondent, plus encore que le sentiment de mes foiblesses et la vue de mes erreurs? Avec quels ménagemens et quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, et que mon cœur désavoue! C'est à ce cœur que vous parlez; et pourroit-il ne pas vous entendre? Oui, je suis libre; et, dussent mes passions ne cesser d'en murmurer et d'en frémir, je sens, je reconnois en moi cette faculté si noble, que j'avois la bassesse de me disputer à moi-même. Je suis libre; et j'aurois beau vouloir m'en imposer encore, peu accoutumé au crime, susceptible de remords, je me reprocherois toujours malgré moi le mal que je fais, et le bien que je ne fais pas et que je devrois faire. Ah! du moins, si je suis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes, une faute plus grande, le désaveu de ma liberté; ni à ma honte, une honte éternelle, celle de ne plus écouter mes remords et de rougir de la vertu. Puisque je suis libre et susceptible de bien et de mal, sans doute l'un et l'autre me sont imputés comme à leur véritable cause: il y a d'ailleurs entr'eux une diffé-

rence réelle ; elle est prise dans la nature même des choses ; elle est immuable comme elle ; et cette différence, je l'apperçois, je la sens au fond de mon cœur. Un Dieu nécessairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour et de la pratique du bien une véritable loi ; il me défend le mal qui lui est opposé : la vertu n'est donc pas un vain nom ; elle ne lui est pas indifférente ; il la récompensera en Dieu, et cette récompense sera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui, sous l'empire d'un Dieu juste, doit être le prix de la justice, je le trouverai dans le siècle à venir ; ou le malheur si je l'ai mérité. Importantes vérités, vous ne serez plus effacées de mon souvenir ! Le prestige des passions ne sera plus assez fort, pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus jusqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentimens, c'est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. Équité, bienfaisance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchans, ennoblir mes affections et mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon esprit et mon cœur, et me don-

ner un nouvel être! O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, et répandre des nuages sur ton existence? Ah! mon père, vous m'en peignez si bien les attraits; vous me la rendez si aimable, si touchante, et si belle; j'en retrouve si bien dans vous, dans Émilie, dans tout ce qui m'environne, le sacré caractère, que je serois le plus coupable et le plus vil de tous les hommes, si je pouvois encore la méconnoître.

Mais cette vertu, dont les premiers principes sont gravés dans tous les cœurs; cette loi naturelle, que le sentiment nous indique, que la raison nous développe, et qui n'est autre chose que la raison même; cette loi commune à tous les hommes, ne leur suffit-elle-pas? n'est-ce pas assez des lumières qu'elle nous donne? et oseroit-on bien dire, qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit sur ce qu'elle nous oblige de pratiquer? N'est-ce pas assez du joug qu'elle nous impose? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves? faut-il y joindre des institutions arbitraires, des enseignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines? et, instruit par la Nature même, par ma raison, ce guide si sûr quand je sais le consulter, faut-il encore que, pour apprendre à connoître, à servir, à honorer

Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le secours de mes semblables, et que je trouve par-tout des hommes entre Dieu et moi ?

Ah ! qu'ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la Nature m'a donnée ; qu'ils me laissent croire et suivre en paix ce qu'elle me dicte ; et qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir et parler, ils ne se rendent pas les tyrans de mes opinions et de mes pensées ! O mon père, vous connoissant comme je le fais, pourrois-je me reprocher ma franchise et ma sincérité ? pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi, en m'exprimant ainsi ? Qui fut moins que vous de caractère à dominer sur les consciences ? Le seul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connoître dans ce qu'elle a d'essentiel ; et sans doute l'hommage que je lui rends vous suffit comme à elle. Sur les opinions particulières qui divisent les nations et les hommes entre eux, pourriez-vous me savoir mauvais gré de mon indifférence ? et après m'avoir éclairé sur la loi naturelle, pourriez-vous, sur tout le reste, me faire un crime de ne pas penser comme vous ? La vérité, la vertu, l'honneur, sont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous sont communs ; s'ils suffisent pour me rendre juste et bienfaisant, que faut-il de plus ? et,

sans autre lumière, Socrate, Aristide, Caton, Tite, et Marc-Aurèle, ne l'ont-ils pas été? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus? craindriez-vous encore pour moi, si j'étois juste comme eux? Mon père, vous n'êtes point fait pour contraindre, vous n'êtes fait que pour persuader: et quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un disciple fidèle; que ne vous devrois-je pas, dès que vous m'auriez rendu vertueux?

LETTRE XXVII.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Je bénis le Ciel, il m'a fait retrouver mon fils...! Mon fils croit à la vertu! Mais que dis-je, Valmont? tu n'as jamais cessé d'y croire; non, tu n'as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défiguroit à ses yeux, s'il te rendoit indigne de lui; ah! toujours plein d'indulgence pour toi, il avoit pitié de ta jeunesse; il séparoit les sentimens de ton cœur, des sophismes de ton esprit et du délire de tes passions: il te retrouvoit dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, et savoit bien que tu vivois encore

pour le devoir et pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une ame dans laquelle le sentiment n'est pas éteint ! il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en reconnois l'empire, et nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle, la seule raison, suffit-elle à nos besoins? Cher Valmont, si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t'impose un nouveau joug, un joug inutile, et une loi arbitraire. Ce n'est pas pour te rendre la vertu plus dure et plus pénible, que je prétends t'éclairer : c'est pour te la rendre plus douce et plus facile; et je ne veux pour toi de loi, que celle qui peut servir à ton bonheur. Eh! que me reviendroit-il de me faire le tyran de tes opinions, et de vouloir dominer sur ta conscience? Ai-je donc d'autre intérêt, ai-je donc encore d'autre plaisir à attendre sur la terre, que celui de te rendre heureux? Si cependant tu ne peux l'être, qu'en fixant la légèreté de ton esprit, qu'en augmentant et en assurant tes lumières, qu'en fortifiant et en épurant ton cœur, qu'en t'armant contre des passions qui t'égareroient de nouveau ou qui feroient ton tourment; si la seule raison est d'un foible secours pour te procurer de si grands avantages; s'il est un guide plus sûr encore

et plus fidèle que le Ciel t'ait donné; me saurois-tu mauvais gré de te le faire connoître? puisque la vérité, la vertu, sont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrois-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment sage et solidement vertueux?

Mais sur-tout, mon fils, si par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché, à une économie bien supérieure à celle de la nature, ton sort pour l'avenir; oserois-tu bien te roidir contre sa volonté suprême? oserois-tu accuser sa sagesse, le condamner sans l'entendre, mettre de vains raisonnemens à la place des faits, reprocher au Ciel les secours plus abondans qu'il accorde à ta foiblesse, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la Divinité même, et par un entêtement qui seroit le fruit de la prévention, risquer ton bonheur éternel?

La raison est notre premier guide: eh, mon fils! qui l'avouera mieux que moi? et ne t'ai-je pas appris le premier à la respecter? Mais ce guide que je révère, est-il le seul que nous devions suivre? et de nouvelles lumières, une autorité plus précise, une règle plus facile, ne seroient-elles pas à désirer?

Prends-y garde, cher Valmont; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée

de son pouvoir : la méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois, tu te plaisois à la dégrader ; tu ne la regardois que comme un instrument mobile et changeant, que comme une règle incertaine ; tu lui refusois tout crédit : tu te trompois, et tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière ; et tu te trompes encore.

Ah ! sans doute l'autorité, sans la raison, n'a aucun fondement solide ; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, et qui lui donne le sacré caractère de la vérité ; elle peut être également l'autorité mensongère du Bonze ou du Druïde, elle peut emprunter tour à tour la voix de la Nymphe Égérie, et le glaive de Mahomet. Croire sans la raison, et contre la raison même, c'est le partage des imbéciles, des superstitieux, et des fanatiques ; c'est, sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la Divinité pour en recevoir des enseignemens plus sûrs, s'arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données, peuvent bien s'éclairer en quelque sorte, et s'aider mutuellement : elles ne peuvent jamais se contredire ; à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction

avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profession de foi sur l'autorité de la raison.

Mais que, dans l'état où sont les hommes, la raison brille suffisamment de sa propre lumière et se soutienne sans aucun autre appui; qu'elle soit l'unique maître que nous devions écouter; qu'elle n'ait besoin que d'être consultée pour nous instruire; et qu'en nous enseignant, elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir; c'est ce que tu ne prouveras jamais, et ce que tu prouverois en vain contre l'expérience de tous les siècles.

Ouvre, mon fils, la grande et étonnante histoire du genre humain; prends-la où tu voudras; considère-la dans tous les âges; suis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide; qu'elle fixe ton attention et tes regards sur les contrées nouvellement découvertes; sur le nouveau monde, comme sur celui qui nous est connu de tous les tems: hélas! en tous tems, en tous lieux, que t'offrira-t-elle, que l'histoire de nos erreurs? Dans un coin de ce vaste univers, un seul peuple eut autrefois des notions saines sur la Divinité, sur les devoirs de l'homme; et c'est Dieu même qui l'a instruit. Par-tout ailleurs, et sur les objets les plus importans, qu'elle étrange stupidité!

quel égarement et quelles ténèbres ! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, et passant rapidement sur tout le reste, j'insisterai sur un seul article, parce qu'il est le premier et le plus intéressant aux yeux de la raison ; parce qu'il est d'ailleurs la règle essentielle des mœurs et le fondement de la loi naturelle ; parce qu'enfin c'est de lui que dépend, en grande partie, ce que nous devons croire et espérer. Cet article, le plus important de tous, c'est l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, et rougis pour ta foible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier ! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré et méconnu ; ce Dieu, unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de dieux dépendans et muables, qu'il y avoit aux cieux et sur la terre d'êtres qu'il avoit créés ; les divinités les plus bizarres mises à la place de l'Être le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs semblables ; le bœuf, le chien, le chat, et le crocodile, encensés par des Prêtres ; le soleil, la terre, les oignons et les plantes, de vains noms, la fortune et la peur, devenus l'objet des hommages

hommages d'un aveugle fanatisme; des peuples de sages prosternés devant des dieux de bois, de pierre, ou de métal, devant des figures grotesques, dont l'artiste mal-adroit rioit en les formant, et qu'il adoroit avec tout son peuple après les avoir formées; nos pères eux-mêmes..... Ah ! je frémis à ce triste souvenir; nos pères à genoux devant de honteux simulacres; et nous, mon fils, qui y serions encore, sans la foi de nos premiers Apôtres; des superstitions communes aux simples et aux savans; des poulets consultés de bonne-foi par des héros; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des Dieux parjures, incestueux, adultères, des divinités cruelles et barbares, des victimes humaines; le vice dans les temples, sur les autels, et dans presque tous les cœurs : voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui-même..... O aveuglement ! ô folie ! dont on oseroit à peine le croire capable, et qu'on seroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, si elle n'étoit attestée par l'expérience de tous les siècles, et par l'exemple de toutes les nations : Grand Dieu ! de quelle nuit profonde as-tu tiré l'Univers !

et dans quels siècles heureux, sous quelle aimable loi m'as-tu fait naître!

Je ne t'ai encore montré les égaremens de la raison, que dans la multitude; et ce seroit déjà, mon fils, prouver assez contre toi, puisqu'enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hommes, qui a le plus besoin d'instruction. C'est lui sur-tout, qui, n'ayant ni la force d'esprit, ni le tems, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la religion et de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être éclairé et fixé par une autorité.

Mais à l'égard des Philosophes et des Sages eux-mêmes, qu'est-ce donc que la seule lumière naturelle? et jusqu'ici a-t-elle bien pu leur suffire? Parmi eux, que d'écoles et de sectes contraires! que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur la destination de l'homme, et sur les principes de la morale! Malgré toutes les recherches des Sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu, leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes: ils ne l'appercevoient qu'à travers un voile, qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels, et leur cachoit tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle

présidât seul à ses déterminations, et lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, étoit l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Être, en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient appercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde : dans ce système aussi absurde qu'impie, un bon et un mauvais principe, le dièu du bien et le dieu du mal (et put-il jamais y avoir un tel dieu ?) partageoient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginoient une matière éternelle et subtile, qui circuloit dans toute la nature, la modifioit, l'animoit, et trouvoit dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnoit ; comme si le mouvement, par ses loix et ses changemens divers, ne supposoit pas dans l'univers un moteur *. Les autres, quoiqu'en petit nombre, distinguoient, à la vérité, l'être purement spirituel d'avec tout ce qui est matière ; et toutefois ils le considéroient, non pas comme l'auteur de la nature ; mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, qui avoit disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent, et qui existoient comme lui

* Voyez la quatrième Lettre, tome I.

B 2

de toute éternité : insensés, qui ne s'appercevoient pas, qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels et nécessaires, ils en faisoient autant de divinités ! Tant il est vrai, mon fils, que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu !

Ces Sages, tant vantés, n'étoient pas mieux instruits de ce qui regarde l'homme, son état actuel, et sa destination. Varron, le plus savant d'entre les Auteurs païens, compte près de trois cents opinions différentes sur la seule question du souverain bien ; ils ne s'accordoient pas davantage sur la vertu ; ils ne formoient sur l'immortalité de l'ame que des conjectures : par-tout ils hésitent, ils chancèlent, ils se contredisent eux-mêmes ; et les plus habiles d'entre eux sont ceux qui confessent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnoît sans peine qu'il auroit besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui servît de guide ; il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part : étonnant aveu de notre foiblesse dans la bouche d'un tel Sage ! sentiment de nos besoins, qui est le plus bel effort auquel

puisse se porter la sagesse humaine ! Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes : après avoir fait à ses amis le discours le plus sublime sur l'immortalité de l'ame, Socrate le termine en doutant si l'ame est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit et la matière, qui reconnoît un Créateur suprême, et qu'on admire par de si beaux endroits, se dément honteusement, en faisant partager les honneurs de la Divinité aux astres, à la terre, et aux démons *; il veut, dans sa *République*, qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus ; il ordonne des combats, où il ôte aux deux sexes les armes et les vêtemens de la pudeur ; il semble approuver la communauté des femmes ; et Philon, le plus grand de ses admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout son banquet se passe en entretiens d'amour et de volupté contre nature. Un autre Sage, non moins célèbre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies **. Cicéron ne commence son Traité sur la nature des dieux,

* Dans l'*Epinomis*, dans le *Timée*, et dans le huitième Livre des *Loix*.

** Aristote. Polit. VII.

qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens et si partagés. O raison! foible raison! jusqu'où donc vont tes forces? et sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages * (1)?

Maintenant, Valmont, que les Esprits-forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumières; je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les Sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux **; je leur

* Montagne dit, en parlant de la religion : » A une » chose si divine et surpassant de si loin l'humaine intel- » ligence, il est besoin que Dieu nous prête son secours » d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pou- » voir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les » moyens purement humains en fussent aucunement ca- » pables, et s'ils l'étoient, tant d'ames rares et excellen- » tes, si abondamment garnies de forces naturelles ès siè- » cles anciens, n'eussent pas failli, par leurs discours, » d'arriver à cette connoissance «. Après quoi, rapportant les erreurs des Philosophes et des peuples païens, il s'é- crie: » O Dieu! quelle obligation n'avons-nous pas à la » bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir dé- » niaisé notre créance de ces vagabondes et arbitraires » opinions et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa » sainte parole! Tout est flottant entre les mains de » l'homme; je ne puis avoir le jugement si flexible «. *Essais*, l. 2, c. 12.

** » L'insuffisance de l'esprit humain est la première

montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent et s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je leverai le masque qui les couvre; et l'on connoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de système, et le plus souvent de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Eh! mon fils! tu les a entendus parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux et comme eux; dis-moi donc, et interroge fidèlement ta conscience et ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens, qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialisme et la morale des passions? Au milieu de leurs sublimes et inintelligibles systèmes, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des Matérialistes déguisés? Déistes pour la forme, Épicuriens pour le fonds *; parlons mieux, et pour ne leur rien imputer

cause de cette prodigieuse diversité de sentimens; et l'orgueil est la seconde..... Des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination «. *M. Rousseau.*

* Épicure avoit renouvelé le système de Démocrite, qui regardoit l'atôme, comme la cause première par qui out est, et la matière première dont tout est.

que tu puisses désavouer en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils sont: Dogmatiques aujourd'hui, demain Pyrrhoniens; changeant d'opinion et de langage selon les circonstances et les tems; n'ayant jamais, d'un ouvrage à l'autre, ni deux jours de suite, la même philosophie *; s'enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent, à la science simple et modeste, le jargon philosophique, raisonnant par enthousiasme, et posant, avec tout le feu du génie et tout le brillant de l'élocution, des absurdités en principes; se donnant pour les restaurateurs et les guides du genre humain, et croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la

* Ce n'est pas trop dire : non seulement, parmi nos Philosophes, chaque homme a son systême; non seulement d'un Ouvrage à l'autre, le même homme change d'opinions et adopte des systêmes différens, établissant sur la même question le oui et le non alternativement; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on le surprend quelquefois, disant au même endroit le oui et le non, le pour et le contre tout à la fois. Personne n'a mieux prouvé, par des rapprochemens de textes bien formels, ces vérités si humiliantes pour la sagesse humaine, que l'auteur des *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philosophiques*. Voyez, par exemple, sur l'origine du monde, sur celle du genre humain, le Tome I, et sur la Divinité, sur l'ame, sur la liberté, les Tomes II et III de cet ouvrage, si propre à répandre sur nos prétendus Sages, un ridicule ineffaçable.

plus profonde : hélas ! où est donc, en fait de religion, la règle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison.

Eh, pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux Philosophes sont-ils plus sages et plus éclairés, que pour celles qui appartiennent à la religion ? Quels sont les fondemens sacrés de leur morale ? Ici, c'est la conformité d'origine, de penchans et de loi, dans les brutes et dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle : là, ce sont les conventions et les institutions politiques, qui font tout le mérite et le démérite de ce qu'on appelle vice et vertu. Pour les uns, c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité toute entière, qui, dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux : parmi les autres, c'est l'intérêt personnel qui est la source et la règle de toute justice. Quelques-uns donnent pour principes des grandes et belles actions, la sensibilité physique, l'amour et la volupté. Tous enfin, favorisant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil, et toutes les passions,

font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur et pitié (2).

O mon fils! moins philosophes à bien des égards, et moins conséquens que les Sages de l'antiquité païenne, il est aisé de voir, à leurs égaremens monstrueux, que, nés au sein du Christianisme, ils ont abusé de plus de secours que ceux-là n'en avoient reçu, et éteint au fond de leur ame plus de véritables lumières. Ils sont tombés, comme les anciens Sages, dans l'aveuglement et les ténèbres; mais ils sont tombés de plus haut. J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Épictètes; tandis que mon cœur et ma raison se soulèvent contre les maximes indécentes et perverses des faux Sages de notre siècle.

Eh, quand leurs lumières seroient plus pures, à qui en appartiendroient le mérite et l'honneur, si ce n'est à la religion sainte qui les a formés? Les ingrats! pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignoient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance; ils avoueroient

que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai, ils le tiennent de cette religion qu'ils méprisent; qu'on leur avoit inculqué la science et la sagesse, avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages; et que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble Fidèle éclairé par la lumière de l'Évangile (5).

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité. Car enfin si Dieu existe, si nous lui devons un hommage comme à l'Auteur de notre être qui nous a créés pour lui; si nous lui devons un hommage et un culte extérieur, un hommage de l'esprit et du corps, comme à celui qui a formé l'un et l'autre, et qui a mis entre ces deux substances une correspondance réciproque et un rapport nécessaire; si nous lui devons un culte public, comme au père commun de tous les hommes, qui les a réunis en société, qui en a fait une même famille dont il est le chef, qui leur a donné l'usage de toutes les créatures, pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire: qui est-ce qui déterminera, par les seules lumières naturelles, ce culte vraiment digne de lui, et le genre de sacrifice, qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert

sans déroger à sa majesté *? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils se contredisent entre eux; ils contredisent, pour la plupart, les attributs essentiels de l'Être suprême; ils sont contraires à la perfection et au bonheur de l'homme; prétendre qu'ils sont tous également propres à glorifier le souverain Être, c'est vouloir que Dieu soit dignement honoré par des contradictions et des absurdités.

C'est encore la loi évangélique, qui, appuyée sur des faits sensibles, offre aux hommes un ministère propre à les instruire; et une autorité suffisante pour s'en faire écouter. Quelle force et quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude (4)? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un ministère public et suffisamment autorisé, seront assez généreux pour se dévouer tout entiers à l'instruction de leurs semblables, et pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la sagesse et de la vérité? Il falloit à celle-ci, pour interprètes, des ames fortes; il lui falloit des Héros et des Martyrs; le seul Socrate, parmi les

* C'est sur la nature de ce sacrifice, que les vrais Sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarrassés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate sur les sacrifices et sur la prière, dans le Dialogue intitulé, *le second Alcibiade*.

païens, a souffert pour elle (5) ; tous les autres la trahissoient, au lieu de la servir ; non contens de la voiler sous les ombres du mystère, ils l'accommodoient en public aux superstitions païennes. Aussi prudens et aussi foibles qu'eux, nos Sages prétendus ne posent-ils pas également pour principe de se prêter au culte reçu dans la société dont on est membre ? La seule Religion révélée a pu donner à la vérité des Apôtres dignes d'elle.

Avouons-le donc, mon fils, puisque les faits nous y contraignent ; la dégradation du genre humain, l'obscurcissement de la raison dans la multitude, ses égaremens, ses contradictions, ses limites, et l'insuffisance de son autorité dans les Sages, tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant, d'un guide plus sûr, d'une lumière plus précise, et la nécessité d'une révélation (6). Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle ; et je ne tarderai pas à la résoudre, ainsi que toutes celles que m'opposent tes passions.

NOTES.

PAGE 30.

(1) *Et sont-ce bien là les merveilles enfantées par les Sages?* Il est cependant vrai que, parmi tous les Philosophes, il n'en est aucun qui n'ait apperçu des vérités importantes; » mais ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevu chaque partie. Chacun de son côté a trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer; mais ils ne sont pas venus à bout de les assembler, ni de déduire les conséquences des principes. On voit bien que toutes les vérités se trouvent semées parmi les diverses sectes, aucune d'entre elles n'étant si dépourvue de bons esprits, qu'ils n'aient saisi une portion du vrai : mais tandis que, pour disputer, ils défendent chacun leurs opinions, quoique fausses, et combattent celles d'autrui, quoique vraies; il arrive que la vérité qu'ils paroissent chercher, leur échappe, ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'étoit trouvé quelqu'un d'un génie assez supérieur, pour ramasser ce qu'il y a de meilleur dans chaque École, et en former un corps complet, cet homme-là ne différeroit pas de nous. Mais cela exigeroit nécessairement qu'il possédât au plus haut degré le discernement du vrai : eh ! qui le peut, s'il n'est instruit par Dieu même « ! *Lact. de Vita beata*, l. 7.

PAGE 54.

(2) *Font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur et pitié.* Ce sont les deux sentimens qu'excite, dans les cœurs droits et les ames bien nées, la lecture de leurs Ouvrages. Mais, sans remonter jusqu'à ces sources empoisonnées, on peut en juger par le précis qu'en offrent les *Mémoires* et le *Catéchisme des Cacouacs* *, ainsi que *la*

* » *Le Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*, cette brochure, à la fois très-piquante et très-judicieuse, parut quelque tems

petite Encyclopédie ou *le Dictionnaire des Philosophes*. Ces Ouvrages ingénieux, où l'antidote est mis à côté du poison, sont les plus intéressans en genre de critique, et les plus propres à faire rougir l'incrédule et à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont, par cet aveu de M. Rousseau lui-même, qui, plus que personne, a droit d'en être cru sur cette matière. Après avoir invité les Académies à se regarder comme chargées, non seulement du dépôt de connoissances humaines, mais encore du dépôt sacré des mœurs; à exiger en conséquence, des membres qu'elles reçoivent, des ouvrages et des mœurs irréprochables; à faire choix, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, des sujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des citoyens; et à servir ainsi de frein aux maximes licencieuses de ceux, qui, parmi nous, usurpent si indignement les beaux noms de Philosophes et de Sages : il ajoute, » Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance,

après les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*, et avoit le même objet, celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse et hautaine, qui avoit usurpé long-tems la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de *Philosophie*.

» Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût-il pas jeté sur un des plus absurdes délires qui aient jamais fait époque dans notre histoire littéraire? Lorsque la Nation aura repris son sang froid sur des Écrivains pleins d'orgueil, qui, à force de manège, étoient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avoit pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige : mais, comme nous sommes François, nous finirons sagement par en rire «. *M. Palissot, Mémoires Littéraires.*

qu'il n'y a ni vertus, ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères ; celui-là, que les hommes sont des loups, et peuvent se dévorer en sûreté de conscience..... Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie sous le règne de l'Évangile «? *Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon*, en 1750.

PAGE 35.

(3) *Que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle, que l'humble Fidèle*, etc. » Il y a des projets qui paroissent beaux en idée, et qui sont insoutenables dans la pratique : celui des Déistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des tableaux de religion naturelle, et des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux sous cette loi. Par malheur tout cela n'existe que dans leur cerveau ; c'est la *République* de Platon. Ils n'ont encore pu trouver sous le ciel un peuple qui professât réellement leur *naturalisme* ; et véritablement il n'y en a point. Supposé qu'on réussir à amener une nation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-tems : vous la verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions ; et pour un petit nombre d'esprits qui sauroient garder un juste milieu, le gros du monde iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste «. *Turretin*, *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, t. 1, sect. 1, c. 6.

PAGE 56.

(4) *Quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude* ? » Quand on auroit recueilli, dit Locke dans son *Christianisme raisonnable*, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron, et de Sénèque, et

que, pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusque dans la Chine consulter Confucius, et le sage Anacharsis en Scythie; comment un tel recueil auroit-il pu devenir une règle fixe, et une véritable copie de la loi sous laquelle nous vivons? Seroit-ce d'Aristippe ou de Confucius, qu'il auroit tiré son autorité? Zénon avoit-il le droit de faire des loix au genre humain? S'il ne l'avoit pas, tout ce que lui ou quelque autre Philosophe pouvoit dire, n'étoit compté que pour le sentiment d'un simple homme, que les autres peuvent recevoir ou rejeter: autrement il faudroit admettre également tout ce qu'a enseigné ce Philosophe, etc. «. *Christianisme raisonnable*, t. 1, c. 14.

C'est le raisonnement que faisoit Lactance. Les Philosophes peuvent proposer de belles loix aux peuples: » mais ces préceptes n'ont point de force, parce qu'ils » sont humains, et qu'ils manquent d'une autorité supé- » rieure, qui est celle de Dieu. Personne ne croit, parce » que celui qui écoute s'estime autant que celui qui com- » mande «. *De falsa Sap.* lib. 3, n. 27.

» La Société, dit un sage Génevois, ne perdroit-elle pas infiniment à ce que la morale, elle-même, ne fût plus recommandée que sur la foi des Philosophes; tandis qu'elle peut être revêtue d'une sanction divine?

» On la feroit donc aussi prêcher par des *Philosophes*. Mais, si je ne me trompe, la différence se réduiroit, sur ce point, à employer des hommes sous une autre dénomination et un autre habit. Est-ce donc que la même morale appelée morale d'*Helvétius*, plutôt que morale judaïque ou *chrétienne*, et prêchée par des hommes en habit de couleur plutôt qu'en habit noir ou en surplis, sera moins sujette à être expliquée par des ignorans, fera moins de pédans, sera moins exposée à être pervertie, pourra moins servir de masque aux vicieux? Est-ce que, parce qu'elle n'aura point d'autorité par elle-même, elle entraînera plus sûrement les hommes? Est-ce parce qu'un Philosophe prêchera dans une Congrégation le *Livre de*

l'Esprit, que dans une autre on expliquera le *Système de la Nature*, ailleurs celui d'Hobbes, et, dans les Congrégations les plus favorisées, ceux de *Socrate* et de *Platon*; est-ce pour cela, dis-je, que les hommes pourront mieux compter les uns sur les autres? Eh! bon Dieu, que deviendroit une Société pareille?....

» Et que seroit-ce encore que la vertu? comment conviendroit-on du sens de ce mot...? établiroit-on une autorité *philosophique*, comme il y a une autorité *ecclésiastique*, afin de fixer au moins la morale de l'État? hélas! quand aurions-nous un code...... !

» Et que ferons-nous encore des ignorans, c'est-à-dire, d'une si grande partie du peuple, qui n'a ni le loisir, ni les connoissances préliminaires, qui permettent d'étudier? ce peuple qui *sent* que Dieu a dû dicter aux hommes les loix de la justice et de la *bénéficence*, recevra-t-il ainsi d'une manière implicite les spéculations du *Philosophe* subalterne qui balbutiera dans sa Paroisse?

» Il est aisé de blâmer; et le blâme, presque toujours fort hardi, séduit par son assurance. Voilà toute la force qu'ont eue contre la religion, les attaques de tout genre qu'on a portées contre elle et contre les Ecclésiastiques. Ceux qui les ont faites, et ceux qui les ont encouragées en les écoutant, n'ont pas considéré qu'il falloit nécessairement des institutions publiques pour rappeler aux hommes leurs devoirs: et qu'indépendamment de la foiblesse de l'autorité des hommes pour d'autres hommes; foiblesse qu'éprouvent toutes les législations *humaines*; indépendamment du bonheur individuel que la religion seule peut produire; substituer un corps de *moralistes* à un corps d'*ecclésiastiques*, n'est que changer les noms «: *ajoutons*, pour opérer de bien moindres effets, ou plutôt, pour opérer les effets les plus dangereux. Voyez les *Lettres Physiques et Morales sur l'Histoire de la Terre*, par M. Deluc, tome I, p. 44 *et suiv.* et observez que l'homme droit et sensé, que le vrai savant qui parle ainsi, est un homme du monde et un citoyen de Genève.

PAGE 37.

(5) *Il lui falloit des héros et des martyrs : le seul Socrate*, etc. » On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine, pour avoir refusé son hommage aux dieux de la Grèce ; mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philosophe, Socrate reconnoît des dieux subalternes, et enseigne que les astres et le soleil sont animés par des intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon, dans son Dialogue sur la Sainteté *, nous apprend que Socrate ne fut point puni, pour avoir nié qu'il y eût des dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces divinités des passions humaines et des crimes énormes «. *M. de Ramsai, Discours sur la Mythologie.*

IBID.

(6) *Tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant*, etc. » Si la vérité, dit S. Thomas, étoit abandonnée aux recherches de la raison, il en résulteroit trois inconvéniens. Le premier seroit, que la connoissance de Dieu ne pourroit être le partage que d'un petit nombre d'hommes ; car trois choses, savoir, la pauvreté, la paresse, et une complexion foible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences.

Le second inconvénient seroit, que ceux d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoissance de la vérité, n'y parviendroient que fort tard et après une longue suite d'années employées à l'étude.

Le troisième enfin consiste en ce que telle est la foiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison «. *Lib.* 1, *Controv. Gentil. cap.* 4.

* Platon, Eutyph. pag. 5 et 6.

» Il n'y a personne, a dit Bayle lui-même, qui, en se
» servant de la raison, n'ait besoin de l'assistance de
» Dieu; car, sans cela, c'est un guide qui s'égare; et l'on
» peut comparer la Philosophie à ces poudres si corrosi-
» ves, qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une
» plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les
» os, et perceroient jusqu'aux moëlles. La philosophie
» réfute d'abord les erreurs : mais si l'on ne l'arrête point
» là, elle attaque les vérités; et quand on la laisse faire à
» sa fantaisie, elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle
» est, ni ne trouve plus où s'asseoir «.

LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

» COMMENT oseroit-on dire que la loi » naturelle, que la raison, cette loi com- » mune à tous les hommes, ne nous éclaire » pas autant qu'elle le doit sur ce qu'elle » nous oblige de pratiquer? Ou si elle a » cessé de nous éclairer à proportion de nos » besoins, quelle qu'en soit la cause, elle » a donc cessé de nous obliger «.

Telle est, mon fils, la première difficulté que tu m'opposes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponse est pourtant facile, quelque spécieuse que soit l'objection. La loi naturelle n'est pas tellement obscurcie dans l'état de dépravation et d'aveuglement où nous naissons, la raison de l'homme n'est pas tellement impuissante et stérile, qu'il soit impossible, à celui qui l'interroge avec un esprit droit et un cœur pur, d'en obtenir de foibles lumières, qui le conduisent de proche en proche à des lumières plus considérables. Elle nous oblige, cette foible raison, à proportion de ce qu'elle nous enseigne, et de ce qu'elle pourroit nous enseigner

encore si nous la consultions avec fidélité. Elle va aussi loin qu'elle peut et qu'elle doit aller. Elle va jusqu'à nous faire sentir le besoin que nous avons d'un autre secours ; elle fait avouer, à l'ame simple et vraie, son insuffisance et les ténèbres où elle la laisse plongée ; elle la fait soupirer après un plus grand jour ; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l'éternelle vérité réside ; et dès que les gémissemens de cette ame droite et pure sont sincères, le Dieu de vérité ne lui manque pas (1).

» Mais pourquoi donc cet autre secours
» si nécessaire n'est-il pas donné à tous les
» hommes ? pourquoi ne sont-ils pas tous
» éclairés du flambeau de la révélation ? et
» pourquoi même, pour la partie de la ré-
» vélation la plus intéressante, qui est la
» loi évangélique, ont-ils commencé si tard
» à l'être « ?

Parce qu'il falloit, mon fils, que les hommes, abandonnés à eux-mêmes, sentissent leurs besoins, leur misère, et qu'ils eussent le tems de se lasser, pour ainsi parler, de leur propre foiblesse et de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l'expérience de plusieurs siècles, et des peuples les plus policés, comme des nations les plus sauvages. Il falloit que les ténèbres précé-

dassent la lumière, et en fissent comprendre tous les avantages : que la Religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développemens et ses preuves, de même que tout se prépare et se développe dans la Nature. Il falloit sans doute, dans les desseins du Très-Haut, que jamais ici-bas nous ne connoîtrons qu'imparfaitement, que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y jetât pas tout à coup et tout à la fois sa lumière; qu'il en parcourût successivement les diverses contrées; qu'il y fécondât les germes de raison, de sagesse et de vertu, qui n'attendoient que sa présence pour éclore ou pour se porter du moins à leur vrai point de perfection et de maturité; et que sa vive clarté, tantôt accordée purement comme une grâce, tantôt donnée tout ensemble comme grâce et comme récompense, quelquefois même soustraite aux hommes par forme de châtiment, fût distribuée en tous lieux selon les loix secrètes d'une Providence toujours pleine de sagesse et d'équité.

Eh, mon fils, dans le système du Naturaliste, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation, qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raison, commune à tous les

hommes, imposée à tous, et qui dans tes principes leur suffit à tous également, pourquoi est-elle si peu connue de la plupart, pourquoi même tant de secours dans les uns pour en développer les lumières, et tant de difficultés et d'obstacles dans les autres?

Concluons donc, et pour la loi naturelle et pour la loi révélée, que, quoique toutes deux soient essentiellement vraies, que toutes deux soient nécessaires, nous ne serons jugés sur elles qu'à proportion de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû en connoître; et que ceux qui, éclairés par elles, auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat, seront également sans excuse *.

» Mais, ajoutes-tu, pourquoi des hommes » comme moi seront-ils à mon égard les » interprètes des volontés divines? pour- » quoi faut-il que, pour apprendre à honorer » dignement l'Être suprême, j'emprunte le » secours de mes semblables? et trouverai-je » donc par-tout des hommes entre Dieu et » moi «?

* *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judaei primum et Graeci: gloria, honor, et pax omni operanti bonum, Judaeo primum et Graeco: non enim est acceptio personarum apud Deum. Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt: et quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* Rom. c. 2, v. 9, etc.

Oui,

Oui, mon fils ; parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier ensemble autant par les besoins de l'ame que par ceux du corps, les instruire les uns par les autres, et établir entre eux une dépendance mutuelle et une communication réciproque de secours et de lumières. Eh, quel est l'homme que d'autres hommes n'ayent pas instruit? Quelles sont les lumières naturelles que dans l'état de société nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l'aide de nos semblables? Et pourquoi veux-tu que, dans l'économie de la Religion révélée, Dieu se soit servi d'autres instrumens, d'autres moyens, que ceux dont il se sert dans le plan de la religion naturelle *?

Des hommes s'offrent à toi pour t'instruire, et se disent les envoyés de Dieu ; mais ils ne te privent pas pour cela de l'exercice de ta raison. Fais-en l'usage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain : examine les faits sensibles et publics qui établissent leur mission : considère attentivement les caractères de la religion qu'ils t'annoncent, caractères sim-

* *Naturae quidem ordo ita se habet, ut cum aliquid discimus, rationem praecedat autoritas.* S. Aug. l. 2, de Ord. cap. 9.

ples et vrais; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté; son rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l'homme, et à la vertu; car ce sont-là de ces choses de fait et de sentiment, dont tout homme peut juger sans peine; de ces choses qui ont frappé, éclairé et converti le monde entier: et d'après cela, soumets-toi, si, par la voix de tes semblables, c'est en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont, la révélation, une fois prouvée, te prouve, de la manière la plus simple et la plus abrégée, toutes les autres vérités: sans elles il faut se les prouver à soi-même une à une, si je puis parler ainsi. Quel travail! et quel danger de se tromper dans des choses, où l'erreur est d'une si grande conséquence, et où cependant elle a toujours été si commune!

» Mais encore, pourquoi un nouveau
» joug et de nouvelles entraves? et qu'im-
» portent toutes les institutions arbitraires,
» si, par les seuls principes de la loi natu-
» relle, la vertu, l'honneur sont en sûreté«!

Sur ce peu de mots, que de choses à répondre, mon fils, s'il falloit ne laisser rien à dire! Mais du moins écoute encore quelques momens. » Pourquoi un nouveau joug et de » nouvelles entraves «? C'est pour te rendre le joug de la vertu, de la raison elle-même,

plus doux et plus facile. La loi que le christianisme t'impose est une loi de grâce et d'amour; sans elle tout coûte, tout est pénible à la Nature; rien au contraire ne lui coûte, dès qu'elle emprunte son secours. Cette aimable loi nous fortifie, nous soutient, nous élève au dessus de la foiblesse humaine. Elle est à l'homme, ce que sont à l'oiseau timide les ailes qui l'aident à voler: si elles sont un fardeau pour lui, c'est un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperoit sans elles.

» Qu'importent des institutions arbitrai-» res«? Eh, pourquoi les regardes-tu comme telles, si la religion qui les renferme ne l'est pas? Qu'importent....? ah! mon fils, elles importent beaucoup, si elles ont la force de nous rendre solidement vertueux.

» Mais sans elles, Socrate, Aristide, Ca-» ton, Tite, et Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas » été«? Valmont, je ne prétends pas calomnier leur vertu: ils en ont eu sans doute; mais, bien évaluée, qu'étoit-elle dans la balance du grand Juge, comparée à celle du simple Fidèle? Être juste et bienfaisant, c'est une partie de l'homme moral, ce n'est encore que la première ébauche du Chrétien: et dans celui-là même, comptes-tu pour rien, d'être chaste, d'honorer le vrai

Dieu, d'être humblement soumis à sa volonté suprême? Socrate soupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accusé, par ses propres concitoyens, d'être le corrupteur de la jeunesse d'Athènes sous prétexte de l'instruire: ou, pour ne rien donner à des clameurs publiques, à des soupçons mal fondés et qu'on doit encore moins se permettre à l'égard des grands hommes, Socrate mourant pour la vérité, et ordonnant à ses amis de sacrifier pour lui un coq à Esculape: Caton, cédant sa femme à Hortensius, après s'être montré tout disposé à lui céder sa fille; l'inflexible Caton, indépendant des Dieux, dit-il en parlant de lui-même, et se donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur: Marc-Aurèle, (quel nom cependant!) honorant d'un culte superstitieux les dieux de toutes les nations, et souffrant, pour complaire au Sénat, qu'on persécutât les Chrétiens; fermant les yeux sur les crimes des Sénateurs, pour ne pas être obligé de les punir; philosophant tranquillement au fond de son palais, tandis que les Gouverneurs pilloient ses provinces; faisant mettre sa femme au nombre des divinités, après l'avoir laissée pendant sa vie se souiller par les plus honteuses débauches aux yeux de tout l'empire; Marc-Aurèle, par la plus

cruelle indulgence et la plus indigne foiblesse, remettant une seconde fois son fils entre les mains des maîtres vicieux qui l'avoient perdu, et, quoiqu'assez libre dans son choix, donnant à son peuple Commode pour Empereur : sont-ce donc là des vertus sans taches ? Et combien de noms célèbres en ce genre te reste-t-il à me citer ? Je te montrerai, moi, une foule d'hommes parfaitement vertueux, par-tout où la religion a fait de vrais disciples, par-tout où le christianisme fut en vigueur.

Cependant, sans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! tu la connois mal, cher Valmont, ou du moins tu ne te connois pas assez toi-même. Autrefois j'ai pensé comme toi. Alors j'avois des amis, avec lesquels j'étois lié de sentimens et de mœurs, si toutefois l'amitié pure peut se trouver encore où ne se trouve pas la religion : hélas ! je rougis de leurs égaremens, et je n'avois pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaisance, humanité (2), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais si communs, vous êtes dans la bouche de tous les Sages, et jamais la chose qu'ils expriment ne fut si rare ! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées,

que n'en fait naître parmi nous l'incrédulité. S'il y a encore des vertus sur la terre, où sont-elles, mon fils, si ce n'est dans les sentimens et dans la conduite du vrai Chrétien? Ton épouse, si tendre et si sage, la fidèle et courageuse Émilie, seroit-elle si constamment vertueuse, si elle n'étoit inspirée et soutenue par la religion? Eh, que peut-on se promettre sans elle, que la présomption la plus vaine et les plus honteuses foiblesses (3)?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer; dès que je sonde mon esprit et mon cœur, j'y trouve le besoin de la religion chrétienne: c'est le cri intérieur le plus vif et le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonstance un peu critique, chaque occasion dangereuse, chaque mouvement de passion un peu ardente, prendroient beaucoup trop sur moi: l'idée d'en satisfaire une seule, allumeroit bientôt toutes les autres; le désir de me satisfaire une fois, feroit naître celui de me satisfaire toujours; l'oubli d'un principe me meneroit insensiblement à l'oubli, à l'abandon de toute vérité; mes penchans deviendroient, à mon gré, l'unique loi de la Nature. L'ame meurt, me dirois-je, et n'est plus rien; tout est égal; Dieu même existe-t-il? La religion est donc pour moi l'illusion de la vertu? O la belle illusion! et qu'elle

est en toutes choses semblable à la vérité même !

Mais pour te réconcilier plus sûrement avec le christianisme, il me reste une observation importante à te faire : tu t'effraies de son joug, tu regardes ses loix comme des entraves; eh, que diras-tu, si je te force de convenir que la loi naturelle n'impose pas un moindre frein à tes passions, un moindre joug à ta foiblesse, mais avec bien moins de secours pour le porter ?

De tous les penchans qui nous sollicitent le plus vivement, et qui contribuent davantage à rendre la religion chrétienne odieuse à l'incrédule, le plus commun c'est celui qui nous attache aux plaisirs des sens; de toutes les loix, celle qui l'effraie le plus, c'est celle de la chasteté. L'amour, cette passion si universelle, mais si dangereuse dans ses suites, si funeste dans ses déréglemens; voilà la divinité chérie, en faveur de laquelle le Naturaliste * combat avec tant d'opiniâtreté. Eh bien, mon fils, analyse sur ce point la loi naturelle, sur laquelle tu te fondes, et

* L'Éditeur a trouvé dans ces Lettres le mot de *Naturaliste*, pour signifier *le partisan de la loi naturelle* : il s'y est tenu, comme le croyant plus propre à rendre cette idée d'une manière précise, que les termes de *Théiste* ou de *Déiste*, qui n'ont pas une acception aussi déterminée ni aussi claire pour bien des personnes; et parce que

examine ce qu'elle te permet et ce qu'elle te defend.

Avant toutes choses, elle met des bornes à nos penchans, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuse, elle les soumet à la raison, et rend à celle-ci l'empire que les sens voudroient usurper *.

Mais envisageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à son disciple tout engagement, tout commerce avec celle qui a donné sa foi. L'adultère est un crime au yeux de toutes les nations; il en est un aux yeux du vrai Sage; et la loi naturelle toute seule lui en fait un monstre, qu'il ne peut envisager sans horreur (4).

Cette même loi lui ordonne de respecter les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, d'une famille entière, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur; et dont il ne peut corrompre la sagesse, sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins et leur

d'ailleurs il n'y a pas à craindre que l'on confonde ici le *Naturaliste* dont on parle, avec le Physicien qui connoît ou qui étudie ce qui a rapport à l'Histoire naturelle.

* » La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté, qui les nourrit toutes «. Et ailleurs, » Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres «. *M. Rousseau.*

espoir, sans porter le glaive dans leur cœur, et sans la déshonorer elle-même. Qu'il se mette un moment à leur place, qu'il suppose en danger la vertu de son épouse, l'honneur de sa fille, celui de sa sœur ou de sa pupille; et, s'il lui reste quelque sentiment d'équité, qu'il juge et qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête et sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter, et qui n'apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit, au contraire, qu'il l'éclairât, qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme, où cette passion l'engage à se précipiter: car enfin est-il juste de rendre quelqu'un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître, et de trahir ses véritables intérêts, pour se satisfaire? Eh, ne sait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois, quelque ignorée que soit cette première chute, devient presque toujours foible, vicieuse, et malheureuse pour toute la vie?

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque, qui trompe les fins de la Nature; et la Nature

en pleurs demande vengeance au Ciel, d'un crime qui bientôt dépeupleroit la terre.

Cette loi de la Nature et de la droite raison ne nous fait pas envisager, avec moins d'indignation et de honte, tout commerce fondé sur l'intérêt; et ici le sentiment et la raison se soulèvent à la vue de ces trafics honteux, mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin? elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier (5). Comme nous sommes faits, non seulement pour nous, mais pour la société; c'est à la société même à régler les conditions de cet engagement sacré, qui unit la moitié de ses membres à l'autre, et sur lequel reposent, comme sur un fondement inébranlable, l'ordre et l'intérêt public, la distinction et la perpétuité des familles, l'état et l'éducation des enfans, la sûreté et le repos des particuliers.

Le disciple fidèle de la loi naturelle suppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut se permettre du côté des sens? Mais le désir, mais la pensée réfléchie du crime est un crime elle-même, et la voie qui conduit le plus sûrement à le commettre. Si celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal, ne le fait pas, c'est que le mal, dans la

pensée duquel il se complaît, n'est pas en son pouvoir : ses mœurs peuvent être encore sans reproche ; mais son esprit et son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au Naturaliste, que les passions agitent, mais que retient la conscience ? que lui reste-t-il, cher Valmont ? la même obligation, qui est imposée au Chrétien, de les réprimer, sans avoir d'ailleurs les mêmes secours pour y parvenir. Car enfin, tu en conviendras un jour avec moi, tout est moyen, tout est secours dans la religion pour le bien ; tout est préservatif, tout est remède contre le mal : et ces secours le Naturaliste ne les a pas. Ce ne sont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d'une nature dépravée, la religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t'impose : mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir ; ce joug de la raison, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh, pour le Naturaliste vraiment droit et qui raisonne un peu conséquemment, il se trouve des entraves par-tout, sans qu'il lui soit possible d'en sortir, à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ses semblables.

Dans ses vrais principes, tout culte extérieur, qui ne sera pas celui de la simple Nature, qui sera lié essentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux et mensongers, qui supposera des articles de foi qu'il désavoue au fond de son cœur, ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens, seroit, dans sa façon de penser, une idolâtrie peut-être, mais toujours une imposture qu'il feroit au genre humain, et une trahison à la Divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière, si, parmi tous les peuples, il n'est point en effet de culte qui lui convienne.

Dans ses principes, le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux, est-il un droit incontestable ? et dans le doute seul, avec quelle espèce d'hommes vivra-t-il en société ?

Dans ses principes encore, foible comme le reste des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire assez de fond sur la validité et la force de son repentir pour être tranquille? et après avoir outragé le Dieu de la Nature, quand et comment se croira-t-il suffisamment réconcilié?

Ainsi, de toute part, inquiet, contraint, embarrassé, ne pouvant faire aucun acte où intervienne la religion des autres hommes

(et elle intervient presque par-tout), ne pouvant les satisfaire et les rassurer sur la sienne, ne sachant comment vivre au milieu d'eux, et n'osant ni s'asseoir à leur table, ni participer aux douceurs de leur société, isolé sur la terre, environné d'abîmes, glissant à chaque pas, et ne trouvant pas même où mettre le pied; lui, mon fils, ce Naturaliste, dont tu me vantes la liberté, avec des principes et un fonds de droiture seroit le moins libre et le plus malheureux de tous les hommes. Crois-en, cher Valmont, la triste épreuve que j'en ai faite dans les jours orageux de mon incrédulité; Matérialiste, Pyrrhonien, Naturaliste enfin, et pour le coup incrédule par système, Naturaliste de bonne foi, hélas! je ne savois plus comment agir, d'après mes sentimens, au sein de cette société, pour laquelle cependant j'étois né. Mille fois je fus prêt à la quitter; et cette irrésolution est peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami! je n'oublierai jamais que dans une de ces séances académiques, où nous autres esprits-forts nous jugions en dernier ressort les sots jugemens des hommes, je fis part, en tremblant, à mes illustres associés, de mes réflexions sur les doutes inquiétans où nous laisse la loi naturelle, sur les em-

barras où sa pratique toute seule nous jette, sur les devoirs que cette même loi, prise dans toute sa rigueur, nous impose, sur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étoient, hélas! que trop vraies; mais elles venoient mal à propos pour nous. Sans oser les nier directement, on les traita de scrupules, on y répondit en pirouettant, et la séance finit par-là *.

» Mais enfin, pourquoi ne pas tolérer » toutes les opinions? Il n'y auroit plus » d'entraves pour personne «. En effet, la solution seroit commode. Ah! mon fils, elle ne le seroit qu'en apparence. Songe donc que c'est la religion qui lie tous les hommes, que son culte extérieur est la base et le nœud de leur société; qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'est risquer de ne plus leur laisser rien de commun par la suite, et en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, et ne sois pas effrayé de ce principe, il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution (6); fais attention, mon fils, que la vraie religion est intolérante de sa nature **; que ce carac-

* Je citerois bien quelqu'un à qui la même chose est arrivée dans les mêmes circonstances.

** » Une religion qui croit toutes les autres religions

tère que l'on reproche à la religion chrétienne, est ce qui dépose en sa faveur; que la vérité est une, indivisible, et ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé; que, si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa parole sainte, et point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès-lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs *.

» permises, n'est pas une religion, mais une dérision du » culte religieux; parce qu'elle fait de la Divinité une » Idole, à laquelle tout hommage est égal «. *Pensées Théologiques de Dom Jamin.*

» La seule vraie religion a droit de s'établir par-tout » sur les ruines de la superstition, parce qu'elle seule » porte ses preuves avec elle «. *Ibid.*

* » Dieu est toujours le même, et par-tout il est un » Esprit de vérité. La vérité est donc la même par-tout; » et par-tout Dieu l'approuve, comme il réprouve par- » tout le mensonge et l'erreur. Il ne peut être vrai que » l'Alcoran soit en Turquie l'ouvrage de Dieu, et vrai en » France qu'il ne le soit pas; que l'Évangile soit véritable » en Europe, et qu'il soit faux en Afrique; que le Pape » soit à Rome le Vicaire de Jésus-Christ, et qu'il soit » l'Ante-Christ à Genève. Le Dieu de vérité ne peut » donc pas vouloir qu'on croie en Turquie et à Genève » d'une façon, et qu'on croie le contraire à Rome et en » France.

» Dieu est un esprit de sainteté et de sagesse; il ne peut

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette? La façon de penser qui te conviendra le mieux, et la liberté de ne croire que ce que tu voudras? Ah! ce n'est pas là seulement ce que demande l'incrédule; il prendra bien cette liberté sans qu'on la lui donne: eh, qui pourroit la lui ôter, si ce n'est celui qui lit au fond du cœur, et qui, source unique de toute vérité, jugera d'après elle nos sentimens et nos opinions? Ce qu'il prétend, c'est qu'on le laisse conduire les autres par ses propres principes, les plier, selon ses goûts et ses intérêts, à sa façon de voir et de penser, dogmatiser dans les cercles, philosopher à son aise dans ses dangereux écrits, pervertir la foi des simples, réduire en problèmes les plus importantes vérités, saper les fondemens de la morale, sous prétexte de détruire l'empire des préjugés, et se donner tout seul pour le sage par excellence et la lumière du genre humain.

» donc pas approuver le vice, et les folies de l'esprit humain. Or, si Dieu approuvoit toutes les religions, il voudroit que je vécusse en idolâtre parmi les idolâtres, en païen parmi les païens; que j'honorasse Jupiter et Vénus, comme ces peuples, par d'impudiques cérémonies et par d'infâmes bacchanales. Penser de la sorte, ce n'est plus reconnoître un Dieu. L'Athéisme est quelque chose, en un sens, de moins affreux qu'un tel systême «. Voyez *Pensées sur les plus importantes vérités de la Religion, par M. Humbert*, c. 113.

Or voilà, mon fils, ce que, pour le bonheur des hommes, on ne tolérera jamais *.

Ah! une sorte de tolérance, fût-elle nécessaire au repos des États, ce qui, d'après l'expérience et par le fait même, souffre bien des difficultés (7); non, ce ne seroient jamais des opinions semblables à celles de nos Sages qu'on tolèreroit dans quelque société que ce fût, pour peu qu'il y restât de véritable sagesse.

J'ai trop bonne opinion de la tienne, cher Valmont, pour croire que tu t'obstines à rejeter une loi aimable et sainte, qui peut seule faire ton repos et ton bonheur. Je ne croirai pas du moins que tu sois assez esclave des préjugés que tu t'es formés contre elle, pour refuser d'en ramener les preuves à un plus sérieux examen. Je t'en ai dit assez pour te faire désirer qu'elle soit vraie, et que Dieu lui-même t'ait donné un pareil guide. J'ai fait plus : je suis venu au secours de ta foiblesse; j'ai levé l'obstacle que tes passions pouvoient mettre à la religion, en te prouvant qu'il te suffisoit de ta propre raison pour les condamner, que la loi naturelle ne leur étoit pas plus favorable que la

* » Les nouveaux Philosophes ne prêchent que la tolérance, et ne veulent pas tolérer la religion de leur » propre pays. Quelle inconséquence « ! *Pensées Théol.*

loi évangélique, et qu'elle t'offroit seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà tu l'avoues, mon fils, elles font ton malheur et celui d'Émilie : crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement ; commence du moins à sentir le danger et la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble et généreuse, ou qui étois faite pour l'être, secoue tes chaînes : indigne-toi de ton esclavage : lève de nouveau tes regards vers le Ciel : demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même : cherche-la dans l'éloignement et la fuite, s'il en est quelques moyens ; puisque c'est moins en combattant l'amour, qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer, qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte, s'il se peut, à la recherche de la vérité, une ame plus libre et plus dégagée ; et la vérité, se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière.

NOTES.

PAGE 46.

(1) *Le Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorsque la lumière évangélique, appelée, si je puis m'exprimer ainsi, par ce cri intérieur d'une ame vraie et fidèle qui sentoit ses besoins, a été portée chez les peuples sauvages

et barbares (et elle l'a déjà été deux fois dans les Indes, comme les traditions de ces peuples le témoignent assez, et comme quelques-uns de nos Philosophes ne font pas difficulté d'en convenir); ce n'est point par le ministère des Anges, si indécemment ridiculisé de nos jours, qu'elle y a été portée : c'est par le ministère des autres hommes. Eh ! combien de ressources, qui nous sont inconnues, restent encore au Tout-puissant, pour laver dans un baptême de désir la tache d'une ame à demi-instruite, il est vrai, mais droite, et dans sa droiture vraiment digne de lui plaire ! Ce qui pouvoit suffire avant la venue de Jésus-Christ, mais toujours par sa grace et en vue de ses mérites, seroit-il insuffisant après que Jésus-Christ nous a été donné ? Et le bienfait inestimable de la rédemption, rendroit-il aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'étoit auparavant ?

PAGE 53.

(2) *Bienfaisance, humanité, beaux noms, etc.*

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère;
Et par tant de fripons je le vois répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode;
C'est un voile à la fois honorable et commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur avidité.
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compâtissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

L s Philosophes, Comédie.

L'ancien Curé de S. Sulpice disoit, il y a quelques années, dans une de ses assemblées de charité : » Vous

savez, Mesdames, que nous avons bien des pauvres sur cette Paroisse. J'y entends tous les jours parler de philosophie et d'humanité : mais ce ne sont pas les Philosophes qui soulagent nos pauvres ; ce sont les ames pieuses et vraiment chrétiennes «.

Si cependant une sorte de bienfaisance devenoit à la mode, comme elle a paru s'y mettre à une époque assez récente ; rendons graces au ciel : ce seroit alors une belle chose que la mode. Le malheur est qu'avec beaucoup de faste et d'étalage, elle ne dure pas ; et quand elle dureroit, suppléera-t-elle jamais la charité ?

PAGE 54.

(3) *Et que peut-on se promettre sans elle* (sans la Religion, etc.) ? M. R. fait faire à sa Julie cet aveu en faveur de la religion qu'elle prend enfin pour guide. » J'aimai la vertu dès mon enfance, et cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment et des lumières j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami, toujours de l'orgueil quoi qu'on fasse : c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas ? Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal, que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite ; et toutefois j'ai succombé : comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui «. Et dans un autre endroit : » Rentrez au fond de votre conscience, et cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié, qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, et à les lier plus solidement entre elles et avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-

moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur une fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur une tortue ; et quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire «.

PAGE 56.

(4) *L'adultère est un crime, etc.* » Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux ; mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; et c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence ; et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi, quiconque ose la corrompre, pèche, premièrement, parce qu'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines....... Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? et le crime est-il moindre de le changer dans le sein de sa mère » ? *M. Rousseau.*

Eh ! que répondroit l'infâme adultère qui suborne la femme de son prochain, si on lui demandoit de quel œil il verroit un homme, sous le nom d'ami peut-être, profiter du libre accès qu'il a dans sa maison, pour lui dérober le cœur de sa femme, ravir à son épouse l'honneur, et lui donner à lui des enfans qui ne seroient pas les

siens ? que répondroit-il, s'il lui reste encore quelque sentiment d'honnêteté ?

Que j'aime au reste à voir l'Auteur que je viens de citer, prendre en main les intérêts de la vertu sur un article si essentiel à l'ordre civil, si respectable, et malheureusement si peu respecté de nos jours ! Qu'il me soit donc permis de le copier tout entier sur cet objet.

» La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes dans le mariage, n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison. C'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi; et tout mari infidèle, qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare : mais la femme infidèle fait plus; elle dissout la famille, et brise tous les liens de la Nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets, qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

» Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. S'il importe qu'un père aime ses enfans,

il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela «.

PAGE 58.

(5) *Elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier.* » Je ne mettrai pas ici en question, est-il dit dans un article de l'*Encyclopédie*, si l'adultère est un crime, et s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens, qui ne sont autres que les subtilités de l'amour propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée, et dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre, et qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier ?

» Nous jugeons avec raison, et conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultère est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, et un outrage capable d'occasionner les meurtres et les excès les plus déplorables.

» L'autre espèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère.

Les maux qu'elle fait à la société ne sont pas si apparens, mais ils ne sont pas moins réels ; et, quoique dans un moindre degré d'énormité, ils sont peut-être beaucoup plus grands par leurs suites.

» L'adultère, il est vrai, est l'union de deux cœurs corrompus et pleins d'injustice, qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connoissent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendresse maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance sur les mœurs, de la part d'une mère qui n'a plus de mœurs et qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce soient là de grands désordres ; tant que le mal est secret, la société en souffre peu en apparence : les enfans sont nourris et reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

» Les plaisirs que Dieu a voulu attacher à la société conjugale, tendent à faire croître le genre humain ; et l'effet suit l'institution de la Providence, quand les plaisirs sont assujettis à une règle : mais la ruine de la fécondité et l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulières.

» D'abord elles sont la ruine de la fécondité : les femmes qui ne connoissent point de devoirs, aiment peu la qualité de mère, et s'y trouvent trop exposées ; ou, si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière ; il semble qu'ils n'y ayent point de droit, et l'on prévient leur naissance par des remèdes meurtriers, ou on les tue après qu'ils ont vu le jour, ou l'on s'en délivre en les exposant. Il se forme, de cet amas d'enfans dispersés à l'aventure, une vile populace, sans éducation, sans biens, sans profession.

L'extrême

L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu, les laisse nécessairement sans principes, sans règle, et sans retenue. Souvent le dépit et la rage les saisissent; et, pour se venger de l'abandon où ils se voient, ils se portent aux excès les plus funestes.

» Le moindre des maux que puissent causer les amours illégitimes, c'est de couvrir la terre de citoyens infortunés, qui périssent sans pouvoir s'allier, et qui n'ont causé que du mal à cette société, où on ne les a vus qu'avec mépris.

» Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement et au repos de la société, que la doctrine et le célibat infâme de ces faux Philosophes qu'on écoute dans le monde, et qui ne nous parlent que du bien de la société, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part, rien de si salutaire à un État que la doctrine et le zèle de l'Église, puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits et plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux Grands, comme aux Petits, la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une sainte et honorable société; et qu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir, et à instruire ces enfans, qu'une philosophie toute bestiale avoit abandonnés «.

PAGE 62.

(6) *Il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution.* Le zèle amer et l'esprit de persécution ont fait dans presque tous les tems bien du mal aux hommes. Ils sont contraires à l'*humanité*; par elle nous sommes tous frères, nous sommes tous susceptibles d'erreur, et nous devons nous supporter: à la *religion;* elle est une loi de douceur, de persuasion, de charité, et non de violence et de barbarie; elle a horreur du fanatique cruel et insensé, qui plonge le poignard dans le sein de ses semblables, en l'honneur de ce Dieu de bonté qui est venu pour les sauver: à la *raison;*

car si le droit de persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous est une fois admis, que n'auront pas à craindre ceux qui pensent bien, par-tout où ils seront les plus foibles? Aussi les anciens Pères de l'Église se plaignoient-ils de cette intolérance des Païens, qui alloit jusqu'à vouloir contraindre les Fidèles à sacrifier à leurs fausses divinités. Notre sainte Religion, disoient-ils, bien différente de la vôtre, persuade, et ne contraint personne *.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas si aisément oublié ce langage! mais il ne s'ensuit pas de ces réflexions, ni que Dieu tolère les faux cultes, ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte solidement établi, raisonnablement prouvé par les autorités les plus respectables, convenable à l'ordre et à la félicité publique, pour y substituer des systêmes impies et des maximes licencieuses et perverses. Restreindre alors et punir, dans les principes mêmes de bien des mécréans de nos jours, n'est pas proprement ce que l'on peut appeler persécuter.

PAGE 65.

(7) *Une sorte de tolérance fût-elle nécessaire au repos des États, ce qui..... souffre bien des difficultés, etc.* » Dans toute République bien ordonnée, le premier soin doit être d'y établir la vraie religion, non une fausse ou fabuleuse, et de ne choisir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte est l'appui de la République «. (Platon, *lib. 2, de Republ. et lib. 4, de Legibus*).

» Il ne doit être permis à personne, selon le même Philosophe, d'avoir des dieux particuliers, d'adorer le vrai Dieu suivant son caprice, ou de se faire une religion à part «.

En effet, l'unité du culte dans un État, dit l'Auteur des *Pensées Théologiques*, est un centre où viennent se

* *Piæ religionis est proprium non cogere, sed suadere.* S. Athan. in Apol. 2.

réunir tous ses membres ; mais la variété du culte est un germe de discorde, qui la produit tôt ou tard.

Comme l'observe l'Auteur des *Trois siècles*, » il y a bien de la différence entre les sentimens que la charité impose à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur, et les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est foible, réclame la tolérance, et devient intolérante quand elle a pris le dessus. C'est la chienne de la Fable, qui demande en suppliant un logement pour mettre bas ses petits, et chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour soutenir son usurpation. Telle est la marche des passions humaines : timides et artificieuses dans leur naissance, elles sont bientôt injustes et tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes, qui veulent qu'on tolère toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique, par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce, s'ils étoient les plus forts.... ! Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiscrète, telle qu'ils font semblant de la solliciter pour toutes les sectes, est aussi chimérique en exécution, que la paix universelle de l'Abbé de *Saint-Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe, on verra si la manière dont ils en usent à l'égard de ceux qu'ils tolèrent, peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Prusse, les religions tolérées sont dans un abaissement et dans une servitude qui ne diffère pas beaucoup de l'oppression «. *T*. I, au mot *Basnage de Beauval*.

LETTRE XXX.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

Je suis enchanté, ma fille, de la naïveté qui règne dans le caractère de ta jeune amie. Ses sentimens pour toi m'intéressent plus que jamais en sa faveur. Son amitié, il est vrai, est une passion, comme elle le dit elle-même; mais, dans un cœur tel que le sien, cette passion est l'enthousiasme de la vertu: elle ne t'aime avec tant d'ardeur, que parce qu'elle te voit sous des traits qui flattent son amour pour le bien; son penchant fait honneur à sa raison. Il est juste qu'elle te soit chère; et tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit sur Valmont.

Que la surprise qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une scène bien touchante! Que j'eusse aimé à être le secret témoin de vos épanchemens réciproques! Ils eussent été, à mes yeux, l'expression la plus vraie de la bonté du cœur, et le triomphe du sentiment. Pourquoi faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle, et qu'il contraste si fort avec nos mœurs!

Je ne suis point étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion, ayent été, pour vous tous, des jours plus sereins et plus purs : mais prends garde, ma fille; c'est un calme trompeur, qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent, vous êtes tous trois jeunes encore et sans expérience : croyez-en la mienne; elle est le fruit des années, et son langage, dicté seulement par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées sombres d'une triste et craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque tems resserrée, comprimée au dedans, par la sagesse et les leçons de Senneville; par celles qu'il s'est faites à lui-même; par une tendre pitié pour les maux d'une épouse, qui a si peu mérité son indifférence; par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de son ame, et y font renaître le cri de la conscience et la voix des remords; mais cette passion n'est pas éteinte, et la violence qu'il se fait ne peut pas durer long-tems. Le feu couve et s'allume sous la cendre, qui le dérobe à vos yeux; bientôt il se fera jour, et se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement, il faut éloigner l'objet qui serviroit de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous, mal-

gré elle, malgré mon fils, les passions, les dangers, le trouble et les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment; sans cela, vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même; c'est à toi à la préparer à un sacrifice, que la raison, que la religion exigent également. Je sais les moyens de le faire agréer à Valmont, en le rendant souverainement avantageux à Senneville; et j'ai déjà tout disposé avec M. d'Orval pour un si grand dessein. Cet ami, bien moins vénérable encore par son âge que par ses vertus, m'a fait naître des espérances que je t'ai laissé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait assez d'attention: il s'apprête à les réaliser; et, quelque obscurité que tu puisses y trouver, souffre que je te la laisse toute entière, pour te ménager, quand il en sera tems, le plaisir de la surprise. Il servira alors à tempérer le sentiment trop vif que te causera l'éloignement de Mademoiselle de Senneville, et à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère Émilie, je ne

veux plus m'occuper dans cette lettre que du soin que tu m'imposes de t'éclairer, ainsi que ton amie, sur un article plus intéressant que tu ne le crois, celui des Spectacles. Je suis charmé que tu m'ayes fourni toi-même l'occasion de joindre sur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire sur les lectures. Souviens-toi que, t'écrivant en père et en ami, dans les pensées comme dans la manière de les rendre, ce n'est point à tes yeux le mérite de la nouveauté que j'ambitionne; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille, est ce à Émilie sage et raisonnable seulement, ou à Émilie chrétienne et sage tout ensemble, que je vais parler? Heureusement pour ton père et pour toi, la question n'est pas difficile à résoudre: j'écris à cette sage et fidèle Émilie, qui, bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du Christianisme. Mais je ferai plus, je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne, ma fille, croirois-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de J. C., et les maximes du théâtre avec la

Morale évangélique? Autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, autant il y en a entre l'esprit qui règne sur la scène et celui qui éclaire, qui anime le vrai Fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde et à ses folles passions, c'est-à-dire, comme parle le disciple chéri du plus saint et du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la concupiscence de la chair, celle des yeux, et l'orgueil de la vie; voilà l'esprit du Christianisme: nourrir dans notre ame l'attachement au monde, et ses penchans déréglés; voilà, sinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile, J. C. dit par-tout anathème au monde: sur le théâtre, le monde est par-tout; dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, et au fond de notre cœur: c'est lui qui sur la scène établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentimens, dirige les affections, et peint de ses couleurs les vices et les vertus: seul il y fixe la règle de nos mœurs; il y juge en dernier ressort; et en Monarque suprême, il y dicte des loix. Est-ce au pied de la croix, dans l'Evangile de Jésus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former et t'instruire? ou bien est-ce à l'école du monde et des passions? De ces deux

maîtres entièrement opposés, J. C. et le monde, lequel choisis-tu? Si c'étoit le dernier, ma fille! que me resteroit-il à te dire? je frémirois; et l'anathême prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi *. Eh, de quel front, sous quels prétextes, irois-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance, ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'oserois lire dans les Romans? y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'honneur, des leçons de plaisirs et de volupté qui t'effraieroient dans des entretiens, et que nulle part, avec de la religion, tu ne pourrois entendre de sang-froid? Ah! quel supplice le spectacle ne seroit-il pas pour une ame, qui y entreroit vraiment chrétienne, qui en sortiroit également fidèle, si une telle ame, forcée d'y entrer, pouvoit y donner quelque attention?

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes; et alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'esprit du Christianisme? Presque tout encore, ma chère

* Il ne faut pas oublier que, dans presque toute cette Lettre, M. de Valmont écrit encore plus pour Mademoiselle de Senneville que pour Émilie, dont il connoit assez la façon de penser.

Émilie; tout ce qui les accompagne du moins, et qui les dépare.

Je n'en connois que trois tout au plus, où, pour la morale et les caractères, il n'y ait rien à reprendre; et dans celles-là mêmes, ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui les représentent, s'altère en quelque sorte par le jeu des Acteurs, et devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

» De pareils sujets, dit Madame de Sévi-
» gné, ne conviennent pas à de tels Ac-
» teurs. Il faut des personnes innocentes
» pour chanter les malheurs de Sion, et des
» ames vertueuses pour en voir avec fruit la
» représentation «. Au reste, ces pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies *? et par le goût du spectacle qu'elles inspirent, à quels autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas?

D'ailleurs, ma fille; sans autre discussion,

* » On vient de jouer *Polieucte* : le théâtre change, on
» joue l'*École des Maris;* en est-ce une d'amour conjugal?
» et cette satire du mariage achevera-t-elle les beaux sen-
» timens que la vertu de Pauline avoit commencé d'ins-
» pirer? On vient de représenter *Athalie ;* j'ai vu la mai-
» son du Seigneur, les livres de la loi, les cérémonies du
» sacre des Rois de Juda; j'ai la tête remplie de nouvelles
» Prophéties, des grandeurs et de la puissance de Dieu;
» tout cela m'a pénétré d'une terreur religieuse et d'un

tu es enfant de l'Eglise, et heureusement née dans son sein : si l'Église est ta mère, elle, qui t'a enfanté à Jésus-Christ ; si ce nom si tendre n'est point un vain nom ; s'il exige de toi le même respect et la même obéissance, que tu auras droit d'exiger de tes propres enfans ; son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, et ton devoir est de consulter ce qu'elle te dicte sur un objet aussi intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard ? Le même anathême que Jésus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié : dans ses Conciles, par la voix de ses souverains Pontifes, par la bouche de ses Docteurs, par la prédication journalière de ses Ministres, par les liens d'excommunication dans lesquels elle retient les Acteurs, par l'infamie dont les ont notés les loix des Princes animés du même esprit qu'elle, par la croyance com-

» respect profond pour le Roi des Rois : les violons » jouent, George Dandin paroît ; et dans le même lieu » où étoit le Temple de Jérusalem, je vois le rendez-» vous nocturne d'un jeune homme avec une femme ma-» riée. Je voudrois savoir si les effets de ces différens con-» trastes peuvent jamais tourner au profit de la religion » et des mœurs «. *M. le Franc dans sa Lettre à Louis Racine.*

mune des peuples qu'elle instruit, ne le dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit et ses loix (1), contre les loix de la religion toute entière, que d'assister à ces sortes de spectacles ?

Si leurs défenseurs allèguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes ; qui ne sait que ces textes et ces exemples ne prouvent rien en leur faveur? Il y a des spectacles au centre de l'Église Romaine, il est vrai : mais la puissance temporelle toute seule les y tolère ; et dans le même Prince, la puissance ecclésiastique en restreint la durée, en les bornant à certain tems de l'année; en diminue le danger autant qu'elle le peut ; les réforme de jour en jour ; et tous les jours les condamne (2). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtisanes, afin de les noter davantage et de rendre moins communs les périls de la séduction : de ce que ces lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité (3), oseroit-on bien en conclure que le libertinage y est permis ?

» Des hommes, qui par état devroient » s'interdire les spectacles, y assistent «. Mais cela prouve seulement qu'ils déshonorent leur état par leur conduite, et que

leurs mœurs sont en contradiction avec leurs principes *.

» Quelques Docteurs particuliers ont laissé » échapper des expressions favorables au » théâtre «. Mais comment ? en parlant des spectacles considérés dans leur nature, et abstraction faite des abus qui s'y glissent ; en permettant ceux où la pudeur et la sagesse chrétienne ne peuvent rien entendre ni rien appercevoir qui les alarme ; et en anathématisant, par des textes formels, tout théâtre, toute assemblée, qui, comme nos lieux de spectacles ordinaires, peut donner atteinte aux bonnes mœurs **.

Il ne reste donc, ma chère fille, à une ame vraiment chrétienne, aucun appui solide sur lequel elle puisse fonder, dans les

* Tout le monde sait la belle réponse de M. Bossuet à Louis XIV. Nous parlions de spectacles, lui dit ce Prince, en le voyant entrer : qu'en pensez-vous ? » Sire, » il y a de grands exemples pour, répondit le Prélat, mais » il y a de grandes autorités contre «.

** » Les sophismes, dit M. Gresset, les noms sacrés et » vénérables dont on abuse, pour justifier la composition » des ouvrages dramatiques et les dangers des spectacles, » les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, tout cela n'est que du bruit, et un bruit bien » foible pour ceux qui ne refusent point d'écouter les ré» clamations de la religion, et qui connoissent que, lors» qu'on est réduit à disputer avec la conscience, on a » toujours tort «.

circonstances les plus communes, le droit et la liberté qu'elle se donneroit d'y assister : il ne lui est donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par sa seule présence, elle concourt au mal qui s'y fait ; elle y sert d'exemple ; elle y tient lieu d'autorité ; et plus ses mœurs sont pures, plus sa piété par-tout ailleurs est édifiante, plus aussi, dans ces lieux dangereux et profanes, elle devient aux foibles un sujet de scandale. Eh, quand il ne seroit question que des comédiens tout seuls, compteroit-elle pour rien d'être du nombre de ceux, qui, en assistant à leurs jeux, portent à leur ame le coup mortel (4) qui doit la perdre éternellement ? Y auroit-il des spectacles, s'il n'y avoit point de spectateurs ? et ce qui se fait pour tout un Public, ne se fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent ?

» Mais on ne prétend pas en faire un » amusement de tous les jours ; on n'ira au » spectacle que de loin à loin, on n'ira même » qu'une fois pour satisfaire sa curiosité «. Eh, ma fille, si le spectacle est défendu à celui qui se fait gloire d'être enfant de l'Église, il l'est pour cette fois même que tu voudrois en excepter. Si, pris dans son ensemble, il est mauvais en soi, on ne doit

pas se le permettre une seule fois par curiosité : et où en serions-nous pour les mœurs, si, sous ce prétexte, il falloit tout connoître et tout voir? Qui peut d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en nous le désir de le voir plus souvent; et pourquoi se donner un désir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore (5)?

» Mais il faut des amusemens, et il est » bien permis de se délasser quelquefois «. Oui, ma fille; mais pour une ame vraiment chrétienne, il faut des délassemens conformes à l'esprit du Christianisme. Ne crains pas que, censeur austère et réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'ose bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu'ils le soient : encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété et les mœurs; qu'ils n'ayent rien de contagieux; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, et l'esprit de dissipation; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes, pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, et pour nous livrer à des transports que désavouent pres-

que toujours la vertu et la raison. Eh, ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son Royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin?

Mais sur-tout une ame belle et sensible n'a-t-elle pas, au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigens qu'elle va visiter et soulager? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à sa vue cette froide et tremblante vieillesse, à laquelle elle vient servir d'appui? une veuve destituée de tout conseil et de toute ressource, lui ouvrir son cœur avec toute la liberté qu'inspire la con-

fiance, et ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible? des orphelins abandonnés accourir au devant d'elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec usure, et arroser ses mains de larmes, arrachées moins encore par le besoin que par la reconnoissance? Ah! ma fille, ce sont-là les plaisirs vraiment dignes de toi!

Quiconque en cherche d'autres au sein du monde et de la vanité, au sein des plaisirs bruyans et tumultueux, des jeux (6), des cercles, des danses (7), et du théâtre, s'il se dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts sacrés sur lesquels il fut régénéré. C'est là qu'on promit en son nom le renoncement au monde et à ses vains amusemens; le sceau de la religion confirma ces vœux solemnels; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour, où ce livre s'ouvrira pour lui, où il sera jugé sur ce qu'il renferme, où l'arbitre de son sort lui retracera ses premiers engagèmens, osera-t-il bien dire, qu'en se permettant ces divertissemens profanes, il n'a point violé ses promesses, et que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces assemblées et sur sur-nos théâtres, ne démentoit point en lui l'esprit du christianisme?

Mais nous vivons, ma fille, dans un siècle

où ce langage a passé de mode, et où seulement on fait grâce quelquefois à la seule raison. Hé bien, raisonnons, puisqu'il le faut, chère Émilie; et que, par ta voix touchante et persuasive, la sagesse humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la religion. Et en premier lieu, ma fille, si l'on veut raisonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, assaisonner nos plaisirs du sel de la sagesse, et joindre les bienséances à nos amusemens; s'il est question de mœurs enfin; on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la Comédie Italienne, l'Opéra, et mille autres spectacles moins honnêtes et plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécens, d'intrigues de valets, de bases représentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuses de la raison même et du goût, pour en croire l'épigraphe si connue que Santeuil a faite pour ce spectacle.

Le théâtre lyrique, encore plus funeste, n'offre à l'ame que l'ivresse des vains plaisirs et les charmes de la séduction. C'est là que la volupté entre par tous les sens; que tous les arts concourent à l'embellir; que la Poésie ne rime presque jamais que l'amour et ses douceurs; que la Musique ne fait entendre

que les accens des passions les plus vives; que la danse retrace aux yeux, ou rappelle à l'esprit, les images qu'un cœur chaste redoute le plus; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations et ses prestiges; qu'une espèce de magie nous transporte dans les pays des Fées, à Paphos, à Cythère, et fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est là que tout nous ramène à cette seule maxime, à cette unique leçon : *Aux attraits du penchant cédez sans résistance.* C'est là que l'ame amollie par degrés, perd toute sa force et tout son courage; qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume et menace du plus terrible embrâsement; que des larmes coulent pour le vice; qu'on oublie ses vertus; et que privé de toute réflexion, réduit à la faculté de sentir, lié par de honteuses chaînes, mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs, on ne sait plus même s'indigner de sa foiblesse. Quelle école pour tous les citoyens et pour tous les âges * !

* Ce n'est pas là l'Opéra peint en laid, et ridiculisé, d'ailleurs à si juste titre, par la plume ingénieuse d'un Auteur moderne; mais c'est l'Opéra tel qu'il est vu et senti par la foule de ceux qui y assistent.

Quelqu'un de ma connoissance se souviendra toujours que, dans sa plus tendre jeunesse et presque dans son enfance, la récompense d'un *accessit* fut pour lui d'être

Je ne parlerai point de ces autres spectacles, qui, plus ou moins, participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas! il en est aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naissent en foule sous les pas de la Jeunesse : par-tout et de quelque côté qu'elle se tourne, on lui tend des pièges, on amorce sa curiosité par les coups-d'œil les plus enchanteurs, on tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes, on trompe son innocence par tous les attraits de la volupté, on la dégoûte des devoirs par les plaisirs. Cette grande ville, que j'ai quittée et que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites; au milieu d'elle on peut dire, on peut montrer à chaque instant, où sont les amusemens, où sont les vices; on auroit peine à y dire, où sont les vertus et les mœurs. Triste fruit de tous nos spectacles!

Mais passons à celui qui est par excellence le spectacle de la nation, et que d'ailleurs ses

mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier essai de ce spectacle sur son ame fut de lui causer une espèce de délire, dont il ne revint que long-tems après. Jamais le souper ne lui parut si long; il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit, seul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les sentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit se passa dans ces agitations; et rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer, de si bonne heure et avec tant de force, les passions qui l'égarèrent si long-temps.

apologistes considèrent comme le spectacle des mœurs et de la vérité : c'est à défendre celui-ci qu'ils s'obstinent le plus, parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paroître allier les amusemens et la décence, l'utilité et l'agrément.

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différentes, partagent la scène Françoise : la Tragédie, dont les effets sont d'inspirer la compassion et la terreur ; et la Comédie, qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Considérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons, tu distingueras sans peine ce qui est propre à chacun d'eux.

Le but de ce spectacle, comme de tout autre proprement dit, est d'intéresser, non pas quelques personnes seulement, mais tous les hommes en général. C'est le goût public qu'il veut flatter, et il ne peut y parvenir qu'en intéressant les passions. Mais quelles passions! Celles que les hommes trouvent les plus universellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que son second objet soit d'instruire, mais on ne me niera pas que son premier but ne soit de plaire ; et malheureusement je crois pouvoir prouver que, de la ma-

nière dont on est presque toujours forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre, et y substitue pour l'ordinaire un effet tout opposé.

Quelle est cette multitude à laquelle on veut plaire, et qu'il s'agit d'intéresser? Ce sont des hommes, qui certainement, et quoi qu'ils en puissent dire, ne vont au spectacle que pour être amusés; et qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés comme ils désirent de l'être, qu'autant qu'on aura soin de ne pas y contrarier jusqu'à un certain point leurs penchans; qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs passions favorites; qu'on y donnera, aux vices qui leur sont les plus naturels, un vernis d'héroïsme et de grandeur, qui adoucisse à leurs propres yeux ce qu'auroient d'odieux des couleurs trop vraies et des images trop ressemblantes. Ce sont des hommes, pour la plupart volages et dissipés, bien plus susceptibles d'impressions nuisibles et dangereuses que d'impressions bonnes et utiles; des hommes, qu'une Morale exacte, qu'une raison sévère ennuieroit, rebuteroit, et qui ne peuvent souffrir son langage qu'autant qu'il est tempéré par un langage plus doux, et racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leurs foiblesses (8). Ce sont des

hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités : à condition toutefois que ce ne sera pas en leur inspirant des remords, en faisant porter leur terreur et leur pitié sur leur propre misère; mais seulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité; où on les intéresse par le spectacle de passions et de malheurs, qui ne soient ni trop loin d'eux ni trop près, et qu'ils puissent envisager sans un retour douloureux et pénible sur leur propre cœur : à condition encore que, si on veut les forcer à rire de leurs propres foiblesses, ce sera sans ôter à leurs passions les espèces de dédommagemens qui leur importent le plus, sans faire trop souffrir leur orgueil, si ce n'est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, et qu'on charge si bien que personne ne peut s'y reconnoître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéresser, qu'on veut amuser; et pour la réduire aux termes les plus simples et les plus vrais, telle est la poétique de tous nos théâtres.

Quels sont d'autre part ceux qui travaillent pour le spectacle? En général des hommes, trop peu occupés de choses essentielles et d'études vraiment utiles; trop livrés aux choses de pur agrément; trop nourris des pen-

sées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs passions; trop répandus au dehors, trop avides des louanges qu'on prodigue à des talens futiles, et qu'on ne devroit accorder qu'à un mérite réel; trop intéressés à se prêter au goût des spectateurs, pour qu'ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à se concilier leurs suffrages; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination à séduire l'imagination des autres hommes, au lieu de s'attacher à éclairer leur raison; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu'ils font le plus sentir dans leurs ouvrages, ne soit pas le goût du vice bien plus que celui de la vertu.

Aussi voyons-nous, dans la plupart des pièces qu'on représente sur la scène, de violentes passions ennoblies avec art; des sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire *; de beaux sentimens, qui ne sont, à bien dire, que des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance * *; des fantômes de vertu, qui en imposent par un vain coloris de grandeur; des

* Ce sont les expressions de M. de Voltaire.

* * La Motte. *Réflexions sur la Critique.* Ces deux phrases ont été ajoutées au texte par l'Éditeur, ainsi que quelques autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

personnages,

personnages, qui, par leur caractère, leur rang, leurs sentimens, et leurs exploits, réveillent au fond de l'ame ou flattent ces inclinations vicieuses, d'où naissent en nous les révolutions les plus funestes. On y voit la passion la plus généralement répandue et la plus à craindre, s'élever sur la ruine de toutes les vertus, dominer dans presque tous les cœurs, et fonder les principaux intérêts *; on y voit les foiblesses et les crimes qu'elle traîne à sa suite, déguisés, palliés par le tour ingénieux d'une morale aussi fausse que séduisante, justifiés, autorisés par de grands exemples, présentés du moins sous des traits qui les font paroître plus dignes de compassion que de censure et de haine : on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes,

* M. de Voltaire lui-même en parle ainsi dans la dissertation qui précède sa *Sémiramis.* » D'environ quatre » cents Tragédies qu'on a données au Théâtre depuis » qu'il est en possession de quelque gloire en France, il » n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une » intrigue d'amour. C'est presque toujours la même pièce, » le même nœud, formé par une jalousie et une rupture, » et dénoué par un mariage. . . . ., c'est une coquetterie » perpétuelle «.

» Les femmes, dit-il ailleurs, qui parent nos spectacles, ne veulent point souffrir qu'on leur parle d'autre » chose que d'amour «.

à en répéter les excuses*. On y voit les autres passions les plus ardentes et les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain, et qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'esprit de domination, le ressentiment des injures, prendre un air de noblesse et d'élévation, qui semble les rapprocher de la grandeur d'ame et du vrai courage. Près d'elles et à leur lumière, la fourberie est une politique sage et l'art de gouverner; l'esprit de faction, le caractère d'une ame hardie faite pour régner sur ses semblables; le duel, une loi de l'honneur; la vengeance, un devoir; le suicide, un droit à sa propre vie, qui n'est ignoré que des lâches et des foibles. Les grandes fautes y sont données presque toutes à la destinée, et les dieux seuls y sont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'esprit à des horreurs auxquelles il n'auroit jamais dû penser; et je suis persuadé qu'un homme fait à nos spectacles sera moins étonné, moins frappé d'un grand crime, qu'une ame neuve, qui

* » Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour » au devoir; en admirant leur force, le cœur se prête à » leur foiblesse : on apprend moins à se donner leur » courage, qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin «. *M. Rousseau.*

n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux, altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre sur eux; on les voit, rachetant de scène en scène leurs grands vices par des qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y sait ni qui perd ni qui gagne, du vice ou de la vertu; tout y est sacrifié au jeu des passions. On y voit régner une enflure continuelle d'idées et de sentimens; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fausses *; et chacun adopte, selon son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux (9). La religion elle-même n'y est traitée, sur-tout aujourd'hui, qu'avec indécence; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres, n'y paroissent que pour être la matière d'un indigne parallèle; ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, et n'y sont marqués que du sceau de la haine et du mépris.

* » Je hais, a dit quelque part l'Auteur que nous venons de citer, les mauvaises maximes encore plus que » les mauvaises actions «. Et il donne ensuite la raison de ce sentiment. » Les passions déréglées inspirent les mau» vaises actions ; mais les mauvaises maximes corrom» pent la raison même, et ne laissent plus de ressource » pour revenir au bien «.

Dans les Comédies, le valet apprend à tromper son maître; la soubrette, à servir la passion de sa maîtresse; le fils de famille, à se jouer de la confiance de son père; la pupille, à surprendre la vigilance de son tuteur; la femme à tirer parti de la crédulité de son mari. Tous y apprennent les expressions, les détours, les ruses de la galanterie, de la séduction, et les manèges de la coquetterie *. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, et tout l'avantage y est pour le plus fourbe et le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué, par la nécessité de charger le caractère principal, pour le faire ressortir et le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses foiblesses, de tant d'agrémens, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose (10). Presque toujours, si le fonds de la pièce est bon, les dé-

* Ce ne sont point là des imputations fausses et de vaines déclamations. Qu'on ouvre Molière, Dancourt, Regnard, etc. qu'y trouve-t-on presque par-tout que de pareilles leçons ? Tout au plus ils corrigent en nous un foible peut-être, et ils y développent le germe de tous les vices.

tails en sont dangereux; et les leçons mêmes, qui seroient utiles aux uns, deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui les reçoivent *.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire, les prestiges de la déclamation; ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui, par un geste, parle aux yeux et pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, et de la véhémence au discours; qui exprime, dans toute leur énergie, les mouvemens de l'ame que le Poëte même n'a rendus que foiblement; qui fait illusion sur la fausseté des pensées et des maximes, et fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui étalent à l'envi tous les raffinemens de l'art et de la parure,

* » En peignant le ridicule des états qui servent d'exem- » ple aux autres, on le répand plutôt que de l'étein- » dre; et le peuple, toujours singe et imitateur des riches, » va moins au Théâtre pour rire de leurs folies, que pour » les étudier et devenir encore plus fou qu'eux en les imi- » tant. Voilà de quoi fut cause Molière lui-même: il cor- » rigea la Cour en infectant la Ville; et ses ridicules Mar- » quis furent les premiers modèles des petits-maîtres » bourgeois qui leur succédèrent «. *M. Rousseau.*

qui affectent tous les agrémens de la mode et tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir et pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les Acteurs, les Actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs; avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable (11), par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit et de leur cœur, invitant, irritant les passions par leur seule présence; et ôtant aux sens et à l'imagination le frein puissant, que du moins y met presque toujours l'auguste caractère de la retenue et de la pudeur qui brillent dans les ames honnêtes *.

Réunis tous ces principes de corruption; et, d'après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets! on y laisse altérer les premières idées de vérité, d'innocence et de vertu, que l'éducation avoit pu donner. On y accroît, on y renforce

* Riccoboni, Auteur et Acteur tout à la fois, cet homme si expert et si distingué dans son Art, nous assure que les sentimens qui seroient les plus corrects sur le papier, changent de nature en passant par la bouche des Acteurs, et deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur, même le plus indifférent.

les préjugés qu'on avoit puisés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes et naturelles contre des affectations ridicules. On s'y forme à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité et d'impertinence, qui rend nos jeunes gens insupportables à leurs propres concitoyens, et en fait, pour les étrangers, des objets de haine ou de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriser les occupations sérieuses, à négliger les devoirs domestiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse et des vers, à étouffer l'heureux germe des talens précieux, par des goûts frivoles et des talens futiles. On y substitue l'esprit de dissipation, de luxe et de galanterie, à l'amour de la retraite, de la simplicité et de la sagesse. On y contracte l'habitude des pensées fausses et libertines; on y attise le feu des passions; on y reçoit les premières impressions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'intérêt, la chaleur du sentiment, le feu de l'action, les ornemens de la poésie, tout l'ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchans que font

paroître les personnages qu'on nous représente. On se sent attendrir ; on verse des pleurs en dépit de soi; on oublie tout ; on oublie sa raison et son propre cœur. On est déçu, on est séduit, sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions ; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir.

Les effets du Théâtre ne sont pas toujours si sensibles ; mais dans qui ? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'esprit lent et paresseux ne saisit les objets qu'à demi, dont la raison l'emporte sur l'imagination et l'amortit : mais ceux-là s'ennuient au spectacle ; car il n'amorce que ceux qu'il intéresse et qu'il passionne. Pour qui ses effets sont-ils moins sensibles encore ? Pour ceux dont les passions sont déjà accoutumées aux émotions les plus vives, qui sont blasés sur les plaisirs; qui ne sentent plus rien, pour avoir trop épuisé toute espèce de sentiment et de volupté ; qui ne s'apperçoivent plus des écarts de leur esprit et de leur cœur par l'habitude qu'ils ont contractée de les laisser s'égarer impunément ; et qui se croient toujours innocens, parce qu'ils ne savent plus distinguer ce qui les rend coupables ; pour ceux, en un mot, qui consentent à tout, qui s'amusent de tout sans scrupule, et qui,

entraînés par tout ce qui leur paroît agréable, se livrent à toutes les impressions qu'ils en reçoivent, sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne sentent pas les effets et les dangers du spectacle : car, hélas! sent-on toute l'impétuosité d'un torrent, quand on se laisse aller à son cours? Retranchez du spectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable sagesse y réprouve; et bientôt il cessera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas ses plus pernicieux effets tout à coup; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer sur le champ des intrigues; mais il les amène : il n'occasionne pas sur le champ des défaites et des chûtes; mais il met dans le cœur la disposition secrète, qui en sera un jour la trop funeste cause.

Eh ! dans combien de spectateurs le Théâtre n'opère-t-il pas des effets plus prompts et plus funestes? Quelle plus grande preuve nous faut-il de son influence sur les mœurs? C'est à la sortie de la Comédie, de l'Opéra, qu'on va tendre des piéges à la jeunesse; c'est sur-tout aux environs de nos Spectacles que se logent les courtisanes. Elles comptent donc bien, ou sur les effets qu'ils produisent,

ou sur le peu de sagesse de ceux qui y vont chercher leurs délassemens et leurs plaisirs *.

A des raisons si pressantes, faut-il joindre des autorités ? Celle des Législateurs, des anciens Sages de la Grèce et de Rome (12), qui, presque tous, ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres ; celle de nos hommes de Cour, qui ont le mieux connu le jeu des passions et le cœur humain, de la Rochefoucault **, de Bussi-Rabutin, du Prince de Conti, qui a fait un traité exprès contre les spectacles ; celle d'un Magistrat aussi éclairé que l'étoit le Chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des remarques si intéressantes ; celle enfin de nos génies les plus distingués, de nos Poëtes eux-mêmes, des

* » Je ne considère pas les spectacles, a dit M. de Voltaire lui-même, comme une occupation qui retire les » jeunes gens de la débauche ; cette idée seroit celle d'un » Curé ignorant. Il y a assez de tems avant et après les » spectacles pour faire usage de ce peu de momens qu'on » donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis » du dégoût «. *Mélanges de Littérature*,

** » Tous les grands divertissemens, dit M. le Duc de la Rochefoucault, sont dangereux : on sort du spectacle le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, et l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices qu'on a vus si bien représentés sur le Théâtre «.

Corneille, des Racine, des Quinaut, des la Motte *, qui se sont repentis d'avoir travaillé pour le Théâtre, et qui, après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers et la séduction : tant d'autorités en tout genre donneront sans doute un nouveau poids à la raison. Eh ! qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'Art, quels sont les effets qu'il peut produire (15)?

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devroient être, tels qu'il seroit à souhaiter qu'ils fussent, ils ne persuaderont pas, à quiconque a de la sagesse et des mœurs, qu'on peut, sans risque et sans crime, les voir et les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables, des pères foibles, des mères imprudentes, des gouverneurs et des guides indignes de l'être, qui, en y conduisant leurs enfans ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté? Hélas ! n'y boiront-ils pas assez tôt sans eux? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez

* Voy. dans les notes leurs regrets et ceux de MM. Lefranc, Gresset, Riccoboni, etc.

d'elles-mêmes? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter?

O toi, ma fille, plus éclairée sur tes devoirs, et mieux disposée à les remplir, mieux instruite des dangers du spectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement, tu n'y conduiras point Mademoiselle de Senneville, et tu ne courras pas le risque trop réel d'y égarer sa jeunesse; tu n'y mèneras point un jour tes enfans; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les séduire! Le Théâtre n'est pas l'école des mœurs; et lors même qu'il semble le devenir à certains égards, les secours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisans, et les motifs qu'il lui prête sont trop au dessous d'elle. S'il est l'école du goût, c'est tout au plus d'un goût frivole, qui amuse l'esprit et qui fait tort à la raison. Tu ne connoîtras de goût pur et solide, de discernement exquis, que celui qui tient à la sagesse; et tu croiras toujours que l'art de bien penser tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, et combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchans. Fais donc en sorte que tes enfans, que tous ceux qui dépendront de toi, sur-tout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien

qui ne puisse leur donner, sans aucun mélange, l'idée du vrai et l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Émilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la Nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu'il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances et les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton cœur même ne sauroit consentir à être distrait de son amour pour lui, par des amusemens qui, insensiblement, tendroient à l'altérer; et qu'il ne s'y refuse si constamment que pour se conserver toujours pur et fidèle.

NOTES.

PAGE 84.

(1) *Que c'est pécher contre son esprit et ses loix, etc.* » La distinction que quelques personnes font entre les Comédiens François et les Italiens, est regardée avec dérision parmi les gens sensés et instruits. Il faut, au contraire, se renfermer dans le principe incontestable, qu'où les loix du Royaume et de l'Église ne distinguent point, il ne faut pas distinguer «. *Collection de Décisions de Jurisprudence, par Denisart*, au mot *Comédien*.

On peut consulter sur tout ceci les Maximes et Réflexions sur la Comédie, par M. Bossuet : le Traité de la Comédie au troisième tome des *Essais de morale* de M. Nicole, et au cinquième volume, ses pensées sur les

Spectacles ; le Traité de la Comédie et des Spectacles, de M. le Prince de Conti ; un excellent ouvrage de M. Després de Boissi, Avocat en Parlement, qui a pour titre, *Lettres sur les Spectacles*, et dont on a fait un très-grand usage dans ces notes * ; un Recueil de dissertations sur ce sujet, que le Pape Benoit XIV engagea le P. Concina à composer. Ce même Pontife donna, le premier Janvier 1748, une Déclaration authentique, par laquelle il protesta qu'il ne toléroit les spectacles qu'à regret.

IBID.

(2) *Et tous les jours les condamne.* » Ce n'est point par négligence, ni par relâchement, disoit le Pape Gélase, que mes prédécesseurs ont usé de tolérance à l'égard de ce scandale, que j'espère abolir. Je suis persuadé qu'ils ont fait les plus sincères tentatives pour le détruire, et que leurs bonnes intentions furent toujours traversées «.

IBID.

(3) *De ce que les lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité.* Nécessité vraie ou prétendue : car, quelles que soient les autorités qu'on peut faire valoir à ce sujet, j'ose croire que d'autres loix meilleures feroient d'autres mœurs ; et ce que dans les beaux jours de Rome païenne on ne connoissoit même pas, il seroit sans doute possible à des Princes vertueux de le faire disparoitre, et d'en purger les États où l'on fait profession de christianisme. Jusqu'en 1738 on n'avoit point encore vu de courtisane dans une de nos villes les plus distinguées par la population et par le commerce ; les honnêtes femmes n'y étoient pas moins en sûreté : une malheureuse, venue d'une autre cité, y a donné, dans cette même année, comme le signal de la prostitution et du libertinage ; maintenant la ville dont je parle en est remplie.

* Voyez la sixième édition en deux volumes, considérablement augmentée par l'Auteur.

PAGE 86.

(4) *Portent à leur ame le coup mortel, etc.* M. l'Abbé Clément rapporte ce beau trait de Madame Henriette de France. » Elle disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de quelque confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre ; que pour elle c'étoit un vrai supplice. La personne à qui elle parloit ainsi, ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, et prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous avoue, répondit la Princesse, que, quelque gaie que je sois en allant à la Comédie, sitôt que je vois les premiers Acteurs paroitre sur la scène, je tombe tout à coup dans la plus profonde tristesse : » Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes » qui se damnent de propos délibéré, pour me divertir «. Cette réflexion m'occupe et m'absorbe toute entière pendant le spectacle : quel plaisir pourrois-je y goûter «? *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde.*

Si la réflexion de Madame Henriette est vraie, rien n'est plus naturel et plus juste, que le sentiment dont elle étoit si vivement affectée ; et cette réflexion est de toute vérité, aux yeux de quiconque a de la religion. Aussi, pour tant de gens, est-il plus court de n'en point avoir.

PAGE 87.

(5) *S'exposer au danger d'y succomber encore?* » Combien en est-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curiosité, ou par complaisance, et que l'attrait du Théâtre a tellement séduits tout à coup, qu'ils en sont devenus les partisans les plus zélés et les plus empressés spectateurs?

» Témoin Alype, disciple d'abord, et ensuite ami de S. Augustin. Étudiant le droit à Rome, quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'Amphithéâtre. Alype autrefois avoit aimé passionné-

ment les spectacles ; et S. Augustin, étant son Maître à Carthage, l'avoit guéri de cette passion. Alype s'en croyoit dégoûté pour toujours : il résiste aux invitations, aux prières, aux pressantes sollicitations de ses amis ; mais ils l'entraînent de force. C'est en vain, leur dit-il, que vous me faites violence ; vous pouvez la faire à mon corps ; mais vous ne pouvez rien sur mon esprit ; au milieu de vous, à l'Amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alype ferma constamment les yeux pendant le spectacle ; et au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout à coup un cri extraordinaire frappa ses oreilles et excita sa curiosité ; il ouvrit les yeux : à peine vit-il le spectacle, qu'il s'y sentit intéressé ; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris et ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs, et sort enfin plus épris que jamais de l'amour du Théâtre «. *M. l'Abbé Clément.* Ibid.

PAGE 89.

(6) *Des jeux, des cercles, etc.* Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la religion condamne, que ne pourroit-on pas dire de cette manie du jeu, si commune de nos jours, qui fait asseoir indistinctement à la même table et souper ensemble, le prince et l'aventurier, la duchesse et la courtisane, l'honnête homme et le fripon ; qui fait risquer aux uns la perte de l'honneur et de la probité, aux autres la perte de la pudeur et de l'innocence, à tous la perte du tems et de la fortune ; qui fait hasarder sur une carte ce qui eût suffi pour le bonheur de vingt familles ; et qui réduit quelquefois à la plus affreuse indigence, celles qui parmi nous étoient les plus distinguées et les plus opulentes ?

IBID.

(7) *Des cercles, des danses, etc.* Ce qu'on dit ici des Spectacles, on doit le dire, à plus forte raison, des Bals,

qui ne sont pas moins dangereux. C'est à leur sujet que, sur le théâtre Italien, un Auteur dramatique fort connu (M. de Boissi, *Talens à la mode*) fait dire à un de ses personnages qui est d'ailleurs très-porté pour les plaisirs en tout genre :

> Des femmes, sans garder la moindre bienséance,
> Avec des hommes font assaut
> D'entrechats et de bonds, de gambade et de saut.
> O siècle ! ô tems ! ô mœurs ! quelle indécence * !

C'est à ce même sujet que le célèbre Bussi-Rabutin, de l'Académie Françoise, ce Courtisan célèbre, dont le témoignage ne sera pas suspect aux gens du monde, écrivoit à M. de *la Roquette*, Évêque d'Autun, une Lettre, qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

» J'ai lu l'avis sur les Bals que vous m'avez envoyé, Monsieur ; et puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience ; quoique le témoignage des Pères de l'Église soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres : cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent ; et ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est pas nécessaire de les leur défendre ; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure et les veilles en rebutent ; et quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce

* L'indécence est plus grande aujourd'hui que jamais par la nature de ces nouvelles danses, de ces Allemandes, qui, au jugement des hommes les moins prévenus, font rougir la pudeur et devroient déconcerter la vertu la moins sévère. C'est à ces sortes de danses cependant, qu'on forme l'âge le plus tendre ; et maintenant nous avons, presque en tous lieux, les *Bals d'enfans*.

ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, et l'agitation de la danse échaufferoient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourroient se trouver dans les Bals, sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; et les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on est chrétien ; et je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais «. Voyez le quatrième tome du *Recueil des Lettres de M. de Bussy, édition d'Amsterdam*, 1738.

PAGE 94.

(8) *Racheter par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse.* » Aussi l'habile Poëte, le Poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple et aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de soi, qui n'écoute que la voix de la sagesse : mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent et ne veulent pas ; qui font retentir le Théâtre de cris et de gémissemens ; qui nous forcent à les plaindre lors même qu'ils font leur devoir, et à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen que, par des imitations plus faciles et plus diverses, le Poëte émeut et flatte davantage les spectateurs.

» Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altère et change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, et à traiter d'hommes durs et sans sentimens,

ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux, qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènemen ; ceux qui pleurent, comme des femmes, la perte de ce qui leur fut cher ; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis ; ceux qui ne connoissent d'autres règles, que l'aveugle penchant de leur cœur ; ceux qui, toujours loués du sexe, qui les subjugue et qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, et d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi, l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; et ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre «. *M. Rousseau.*

PAGE 99.

(9) *Et chacun adopte suivant son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avoient les Athéniens du tems d'Euripide. Ce Poëte avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces paroles : » Les richesses sont le souverain » bien du genre humain ; et c'est avec raison qu'elles ex» citent l'admiration des Dieux et des hommes «. Tous les spectateurs se récrièrent ; et on auroit chassé l'Acteur, si Euripide ne fût venu prier l'Assemblée d'attendre la fin de la Pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les Magistrats, au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hyppolite : » Ma langue a prononcé le serment, mais » mon cœur n'y a point consenti «.

En général, il est bon d'observer que les Anciens

savoient bien mieux que nous tirer parti des spectacles ; ils les lioient en quelque sorte au système de la législation ; ils les faisoient servir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs, l'esprit national, et la religion. Les Poëtes et les Philosophes, dans le siècle où nous sommes, les emploient le plus souvent à les détruire.

M. d'Arnaud, dans son discours préliminaire sur le Comte de Comminge, et à l'occasion d'un spectacle plus dangereux encore et plus licencieux que tous les autres, fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du Ministère public. » Des hommes éclairés, qui connoissent le pouvoir du physique, ne sauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, et des impressions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles et attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux bonnes actions, que des esprits nourris de jeux insipides, et livrés à la frivolité et à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résistèrent aux forces du *Grand Roi*, ils ne couroient point entendre des musiciens (ou des Poëtes) efféminés ; ils alloient enflammer leur courage aux représentations des Drames immortels des Sophocle et des Euripide «.

PAGE 100.

(10) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose*. C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le *Misanthrope*, et presque autant dans le *Glorieux*, cette Pièce de caractère et de sentiment pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentiroit porté à faire grâce au spectacle, s'il ne renfermoit pas tant d'inconvéniens à la fois : on y fait le Glorieux si grand à certains égards, dès qu'il paroît sur la scène ; il met dans son rôle tant de noblesse et de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre fol orgueil ; il l'emporte si fort sur son doucereux rival ; il en triomphe si parfaitement, que pour peu qu'on soit enti-

ché du même vice, on aimeroit mieux, ce semble, rester le Comte de Tuffière, que d'être le très-honnête, très-ridicule, et très-malheureux Philinte. Dans une si belle Pièce, que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs ?

On auroit été tenté d'analyser ici nos plus belles Pièces, tant les Tragédies que les Comédies, si, dans de simples notes, on pouvoit se permettre de faire une dissertation ; et j'ose croire que, si l'on en excepte *Esther* et *Athalie*, qui n'ont pas été composées pour notre Théâtre, il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être, qui, du côté de la morale, ne laissât plus à perdre qu'à gagner.

M. Rousseau a relevé avec beaucoup de justesse les inconvéniens qui se rencontrent, relativement aux mœurs, à mettre les Fables de la Fontaine entre les mains des enfans ; par une analyse aussi exacte, combien ne feroit-on pas observer d'inconvéniens, plus sensibles encore, à mettre nos meilleures Pièces de Théâtre sous les yeux et entre les mains de tous les hommes, et sur-tout des jeunes gens ?

PAGE 102.

(11) *Avilis par un préjugé raisonnable.* Quoi qu'en puissent dire les passions, si portées à flatter ceux qui contribuent le plus à les satisfaire, le métier de Comédien sera toujours avilissant par sa nature : parce qu'en soi il sera toujours vil de se donner soi-même en spectacle pour amuser les autres, et de s'y donner pour de l'argent ; de jouer par état des rôles qui nous sont étrangers ; de revêtir à commandement un personnage qui n'est pas le sien, tantôt roi de Théâtre et tantôt valet, tantôt un héros et plus souvent un fripon, tour à tour Alexandre et Crispin ; de faire acheter au Public le droit de censurer nos gestes, nos démarches, de nous siffler en face, et de nous insulter en personne.

C'est ainsi qu'en parle le Philosophe de Genève :

» Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne....... C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, et déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur « ?

» Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force et entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle, où règnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de Philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, et leur cœur à celle de la nature. .... je demande donc comment un état, tel que celui de Comédienne, dont l'unique objet est de se montrer en public, et qui pis est de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, et pourroit compatir en elles avec la modestie et les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, et ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soins d'exciter « ?

» Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête et sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; et ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie et des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, entourées d'une Jeu-

nesse ardente et téméraire, au milieu des douces voies de l'amour et du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, et à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point «. *Lettres sur les Spectacles.*

PAGE 106.

(12) *L'autorité des Législateurs, des anciens Sages de la Grèce et de Rome.* Solon s'opposa fortement à l'établissement des Spectacles; il en prévoyoit les plus funestes suites, et l'effet ne prouva que trop qu'il avoit bien prévu. Plutarque attribue la corruption et la perte d'Athènes à la passion que le peuple eut pour ce genre d'amusement. A Lacédémone on ne représentoit ni Tragédies ni Comédies. Platon les réprouvoit comme des amusemens qui tendoient à faire des hommes passionnés. Cicéron s'écrie à ce sujet dans les Tusculanes : O la belle école ! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de spectateurs. Le tendre et galant Ovide s'écrioit lui-même : Ne touchez pas à ces Poëtes qui ne respirent que la tendresse : *Teneros ne tange Poëtas ;* et tels sont, du plus au moins, tous nos Poëtes dramatiques.

» L'an 400 après la fondation de Rome, les Censeurs proposèrent au Sénat de faire construire un Théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, et fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les Spectacles corromproient infailliblement les Romains, que l'on vendit aussi-tôt, par ordre du Sénat, tout ce qui avoit été préparé pour la construction du Théâtre. La suite fit voir que Scipion ne s'étoit point trompé ; l'établissement des Spectacles à Rome fut l'époque du luxe et de la mollesse, qui corrompirent enfin cette fameuse République «. *Maximes, etc.*

» On croit répondre à tout, dit M. l'Abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en disant que les Spectacles

aujourd'hui sont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois. A qui donc croit-on parler ainsi ? N'avons-nous pas le Théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, et celui de Sénèque, de Plaute, et de Térence ? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Molière, et on verra lesquels sont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impiété que quelques Auteurs tragiques ont affecté de semer dans leurs Ouvrages, n'est-elle pas une des causes de l'irréligion qui se répand et s'établit de jour en jour « ? *Ibid.*

PAGE 107.

(13) *Qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'Art, quels sont les effets qu'il peut produire* ? Corneille ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avoit fait de ses talens.

Voici ce que Racine écrivoit à son fils sur les Spectacles. » Croyez moi, mon fils, quand vous saurez parler de Romans et de Comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez plus estimé.... Vous savez ce que je vous ai dit des Opéras et des Comédies ; on doit en jouer à Marly. Le Roi et la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; et ils auroient une mauvaise opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentimens «.

Voyez les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par *Louis Racine* son fils, Auteur du *Poëme de la Religion.*

Quinaut s'est repenti, quoiqu'un peu tard, d'un talent trop facile et trop mal employé.

La Motte a marqué les mêmes regrets ; et travaillant encore pour la scène Françoise, voici l'aveu qu'il fait au Public dans son discours sur la Tragédie : » Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur le vice et la vertu, en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mêlange de l'un et de l'autre ;

l'autre ; et les hommages que nous rendons quelquefois à la raison, ne détruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées. Nous instruisons un moment, mais nous avons long-tems séduit ; et quelque forte que soit la leçon de morale que puisse présenter la catastrophe qui termine la Pièce, le remède est trop foible et vient trop tard «.

A ces autorités on peut joindre celle des Auteurs plus modernes encore.

M. Lefranc, de l'Académie Françoise, et Auteur de *Didon*, parle ainsi contre les Spectacles, en se déclarant contre quelqu'un qui en prenoit la défense : » On s'efforce depuis long-tems de réduire en problême théologique cette question : *Si c'est un péché d'aller à la Comédie*. On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer : on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la Pièce ; que celui qui va au Spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards : que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chûte ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? Sera-ce notre Casuiste ? qu'il aille plutôt à la Comédie ; au retour je m'en rapporte à lui «.

M. Gresset, aussi de l'Académie Françoise, après nous avoir fait observer que l'Histoire de l'Art dramatique est beaucoup plus la liste des fautes célèbres et des regrets tardifs, que celle des succès sans honte et de la gloire sans remords, déclare lui-même son repentir des succès qu'il a eus en parcourant la même carrière. Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans sa Lettre imprimée en 1759, et qui l'ont porté à faire cette espèce d'abjuration. » Je vous avouerai, dit-il, que depuis quelques années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de

notre religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame, sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme; et je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler et d'approfondir. Toujours combattu et toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre et par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* et *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même, rappelé en même tems par cette voix intérieure, toujours sévère et toujours juste, je souffrois, et je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, et de se trouver faux à soi-même et mal avec soi. Je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence; ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités, que je me donnois pour bonnes... j'aurois dû reconnoitre dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui sans nuage et sans enthousiasme, qu'on ne parviendra jamais à justifier la composition des Ouvrages dramatiques et la fréquentation des Spectacles... Tout fidèle, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir.... ; et quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne : il seroit trop incertain de compter que ses écrits soient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.... Je rétracte donc solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées.... L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à a Religion par ce genre d'Ouvrage, et de n'être point à

portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir..... Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules, peuvent, à leur aise, se moquer de ma démarche ; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les ames honnêtes et pieuses, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure, que fait naitre la vérité dès qu'elle se montre «.

Riccoboni s'exprime ainsi dans la Préface de son *Traité de la réformation du Théâtre.* » Je crois que c'étoit précisément à un homme tel que moi, qu'il convenoit d'écrire sur cette matière, et cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte... Je l'avoue donc avec sincérité, je sens dans toute son étendue le grand bien que produiroit la suppression entière du Théâtre, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves et d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet «.

Le même Auteur fait envisager avec beaucoup de force et de vérité les effets du Spectacle par rapport à la Jeunesse. » Communément, dit-il, jusqu'à l'âge de dix ans, les enfans sont très-bien élevés ; depuis dix ans jusqu'à quinze l'éducation foiblit, et les enfans commencent à être gâtés, souvent même par leur père et par leur mère ; enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre.

» Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence, de l'extérieur, que du fonds et de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manières, et l'usage du monde ; en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroitre dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matières, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les

germes de leurs passions. Et c'est là que, dans un âge encore tendre et si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître et à se familiariser avec lui.

» Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les pères et mères ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfans de l'un et de l'autre sexe *. Or, quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies, dans les Opéras, et les expressions, les images licencieuses que présentent les Comédies? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire.... Ils voient des Grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, etc. y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir..... Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté : et les voilà corrompus dans le cœur et dans l'esprit pour le reste de leur vie.... Mais, dit-on,

* Eh! que sera-ce, lorsque dans les Sociétés ou dans les Colléges on permettra aux jeunes gens de devenir Acteurs eux-mêmes? Ils perdront, comme on l'a observé, le train de leurs études, l'amour du travail, et prendront du goût pour la dissipation; cet inconvénient, tout grand qu'il est, dit l'Abbé Batteux dans son *Cours de Belles-Lettres*, est peut-être le moindre qui puisse en arriver.

La distribution des rôles en devient un autre bien plus important. On choisit, pour les remplir, ceux qui peuvent faire le mieux, et qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle; ce qui leur assure, dit le même Auteur, un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie.

» Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-maître; on » le choisit, par cette raison, pour faire le petit-Marquis, le Fat. Il » est paresseux, indolent, on lui fera jouer l'indolence, la paresse. » Il est haut, il fera le Glorieux; menteur, il fera le premier rôle » dans la Comédie de Corneille; dur, il jouera Atrée S'il est dis- » sipé, polisson, étourdi, il fera le Valet. De manière que des dé- » fauts ou des vices, qu'on devroit corriger par l'éducation, se » concentrent par ce moyen dans le caractère «.

Que dirons-nous de ces autres passions plus vives encore, dont leur propre rôle, et des circonstances qu'il est aisé de prévoir, porteront ces jeunes Acteurs à se pénétrer? A quel âge de pareils rôles ne seroient-ils pas dangereux?

quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, et, si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner, sur une matière si délicate, des leçons prématurées et infiniment dangereuses, et à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel est son prix, et combien cette perte est affreuse et irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix ? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir, quand leurs enfans donnent dans des désordres préjudiciables à leur fortune «.

Enfin, M. Rousseau, Auteur lui-même en ce genre, et qui, de son aveu, n'a jamais manqué volontairement une représentation de Molière, a réuni et présenté dans tout leur jour les dangers des Spectacles. Des hommes célèbres ont entrepris de répondre à la lettre qu'il a écrite sur ce sujet; mais ils n'ont répondu, ce me semble, qu'à la moindre partie des raisons qu'il leur oppose; et encore avec tant d'esprit, tant d'art et de talens, leur réponse eût-elle été si foible, si la cause qu'ils s'étoient chargés de défendre n'eût pas été la moins bonne ?

LETTRE XXX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Dans quel embarras, dans quelle triste et cruelle perplexité vous me jetez ! Je commençois à reprendre une sorte de tranquillité, et vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laissiez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je ? et quelle pitié barbare que celle qui aideroit à me tromper ! Mon père, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même : et pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher....., que je l'éloigne.... moi ! pour qui un jour d'absence est encore trop long. O Ciel ! qu'en lisant cet avis que vous me donnez, je me suis repenti de mon indiscrétion ! Éloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la Comtesse, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin, c'est elle que j'aime ; et voilà le reste de mon secret que je n'avois pas encore osé vous dire tout entier. Mon épouse pourroit-elle y consentir ? Son attachement égale presque mon amour, et n'en diffère qu'en ce qu'il est plus parfait et plus

pur : elles sont devenues nécessaires l'une à l'autre; nous nous le sommes en quelque sorte tous trois, et il n'y a plus entre nous qu'un esprit et qu'un cœur. Que diroit le monde lui-même, si Senneville s'éloignoit ? et sous quels prétextes pourroit se faire une séparation, que les bienséances ont rendue comme impossible....? D'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime ? Ce que la loi naturelle me défend, n'est pas d'avoir un cœur sensible. Hélas ! pourquoi le Ciel l'a-t-il fait si tendre, s'il m'a défendu d'aimer....? Mais que dis-je ? et voudrois-je toujours me tromper moi-même ? Ce cœur, n'étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? A qui devois-je mon amour ? qui l'a mieux mérité, de Senneville ou d'Émilie ? Qui des deux avoit acquis sur lui de plus justes droits....? Ah ! le cœur connoît-il de pareilles loix ? et est-ce bien celle du devoir et de la reconnoissance, qu'il attend pour se donner ? Cependant la passion ne doit pas être mon guide, je le sais; c'est à ma raison à la réprimer et à la vaincre. Impuissante raison ! Elle est aussi foible pour triompher de mes penchans, qu'elle l'eût été, sans vous, pour dissiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père ? Combien vous affligez mon ame en l'éclairant ! et falloit-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la source

d'un nouveau tourment ? Laissez-moi quelque tems encore emprunter de Senneville même les secours dont j'ai besoin, pour parvenir à m'en séparer. Peut-être l'amitié... Insensé que je suis ! quel beau nom je profane ? C'est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille et si chaste, que je puis espérer de mettre à la place d'une flamme adultère ! Car enfin vous m'avez dessillé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule, la seule raison suffit pour me condamner ; elle m'impose un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Partout, ah, par-tout, je retrouve les entraves que je voulois éviter ! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore.... ! Voilà donc à quoi se termineroient cette franchise et cette droiture dont je me suis glorifié devant vous, à devenir plus coupable et moins digne d'excuse ! Tout en moi réclameroit contre de nouveaux égaremens. Vous m'avez trop éclairé, pour que je puisse douter quand je le voudrois; et mes passions me sont devenues trop suspectes, pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage ; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre ; et, quelques argumens qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même, la raison de l'homme est trop bornée; ses lumières sont insuffisantes : abandonnée à ses propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien imparfaites dans quelques-uns seulement ; et dans presque tous, que des égaremens monstrueux ? Que répondre ? C'est là, j'en conviens, l'histoire de l'univers ; c'est malheureusement la mienne ; et que peut, je le répète, ma foible raison, pour la vertu autant que pour la vérité ? Cependant, quel autre appui me donnerez-vous Le Christianisme. Eh, quoi, le Christianisme avec tous ses mystères ! Ah ! je ne prétends pas le blasphémer ; votre exemple, plus que jamais, me le feroit respecter. Mais enfin, dans ses principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas ? Quelle opposition avec la raison, ce premier guide que vous m'avez appris à consulter ! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas.

de moi? Quels suffrages compte-t-il en sa faveur? Quelle Philosophie a pu s'en accommoder? et n'est-ce pas au tribunal de la raison même, des sciences, des arts, et du génie, qu'il est le plus décrié? Comment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus solide, ce guide plus sûr, que vous m'offrez?

Ainsi, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puisse me satisfaire; et je suis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve assez. Je veux le bien; j'aime la vertu, que vous m'avez fait connoître; mais je ne me sens pas assez de force pour la pratiquer. Je suis donc à mes propres yeux une énigme; je m'examine et ne me comprends pas: je me fais honte; je vous en fais encore plus..... Hélas! que les passions dégradent ce même être, qu'élève et qu'ennoblit la raison!

LETTRE XXXI.

Du Marquis à son Fils.

Toujours des combats, mon fils! mais ils mènent à la victoire; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est foible encore, il a peine à se faire vio-

lence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut ; et il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté, la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, et les prétextes dont elle se couvre ; de l'autre, l'honneur, la raison, le devoir ; quelle opposition ! quel contraste ! et qu'il est dur et pénible de combattre ainsi, et d'être à chaque instant combattu par soi-même ! mais aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre ! Qu'il est doux, qu'il est consolant, de s'être vaincu ! Mon ami, cette victoire est digne de toi, et j'ose bien la promettre à tes efforts. Celui qui préside à la vertu, ce Dieu dont maintenant tu révères les loix et tu reconnois la puissance, après t'avoir donné la liberté, ne te laissera pas sans secours et sans forces pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, qu'inutilement tu cherchois dans tes erreurs, sera le fruit de ton triomphe ; et par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la Vérité, pour prendre plus d'empire sur ton ame, achève d'éclairer ta raison. N'élude point, par des excuses frivoles, les loix que le devoir t'impose ; et pour être entièrement

d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce seroit, en vil esclave, exagérer la pesanteur de tes chaînes, pour te dispenser de les rompre : envisager comme un obstacle invincible à l'éloignement de Senneville, l'amitié que lui a vouée la tendre et vertueuse Émilie, ce seroit la croire, dans son attachement, aussi foible que toi, ou refuser de te montrer, lorsqu'il en sera tems, aussi fort, aussi généreux qu'elle : enfin, à l'égard du monde et des bienséances, à l'égard de Mademoiselle de Senneville et de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un de ces évènemens heureux, qu'une Providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins et dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Émilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère ?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis, que le Ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, et que tu connoîtras dans peu, t'en diront davantage,

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, et de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la religion...... ! Ce seul mot te

révolte ; et la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions et d'erreurs : elle te paroît une invention humaine, trop peu faite pour être la croyance des vrais Sages, trop décriée au tribunal de la raison, des sciences, et du génie, pour que tu puisses seulement penser à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes pères ! Travailler à les détruire, c'est, de tous les moyens que peuvent me suggérer mon zèle et mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en usage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, et je n'ai point eu de peine à en convenir, une foi qui ne porteroit sur aucun fondement solide, une foi évidemment contredite par la raison, seroit dès-lors indigne d'un être raisonnable ; elle seroit l'ouvrage de la séduction, de l'erreur, et le fruit du préjugé. L'adopter, seroit s'ôter toute ressource pour discerner le mensonge ; ce seroit anéantir toute règle de vérité. Mais je le dis avec autant d'assurance ; c'est calomnier la religion et la connoître bien mal, que d'oser prétendre qu'elle nous force à la croire sans raison, ou contre la raison même. Non, mon fils, non,

la simplicité de la foi n'est pas la crédulité d'une aveugle et stupide ignorance : c'est la soumission éclairée d'un esprit humble et sage, qui plie sous l'autorité de Dieu, dès qu'il est certain que Dieu a parlé.

La foi, il est vrai, semblable à cette colonne de feu qui guidoit les Israélites dans le désert, a son côté obscur; et sa nature l'exigeoit : mais elle a aussi son côté lumineux, et où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devoit avoir son obscurité. Elle a été donnée à l'homme, pour l'instruire sur les objets que, dans l'état présent des choses, il lui importe le plus de connoître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec son entendement; sur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ses idées, et dont il ne peut être instruit que par voie d'autorité et de révélation. Elle lui a été donnée, pour suppléer d'une manière transcendante, si je puis m'exprimer ainsi, à sa foible raison, à cette raison bornée, qui auroit trop à faire, s'il falloit que, de principe en principe, de raisonnement en raisonnement, elle parvînt à la connoissance des secrets que Dieu renferme dans son essence, et que, proportionnément à nos besoins, lui-même nous

a dévoilés. Mais il y a plus encore, elle a été donnée à l'homme, cette foi dont tu méconnois le prix, pour qu'il fît à l'auteur de son être un sacrifice, non de sa raison même, mais du trop de confiance qu'il avoit en elle ; confiance présomptueuse et vaine, punie dans presque tous les hommes, et surtout dans les faux Sages, par de si honteux écarts. Sous tous ces rapports, sans doute, la foi devoit être obscure. Mais eu égard aux fondemens sur lesquels elle repose, aux preuves qui en établissent la certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devoit être distinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine et superstitieuse, de tout genre de fanatisme et d'imposture; et, sous cet autre rapport, il falloit qu'elle portât avec elle son genre de démonstration et sa lumière.

Elle l'y porte, mon fils, comme j'espère te le prouver bientôt : et ce qu'elle craint de notre part, moins d'ailleurs pour elle que pour nous, ce n'est pas l'examen sévère et impartial d'une ame droite, qui ne veut que connoître la vérité, et qui est prête à lui tout sacrifier dès qu'elle l'aura trouvée; c'est la froide et stupide indolence de ces faux disciples, qui la suivent sans discernement et sans motifs, qui savent à peine ce

qu'ils croient, et qui s'inquiètent encore moins du soin de le pratiquer; c'est le coup-d'œil fier et insultant que laissent tomber sur elle ces esprits orgueilleux, qui, de la hauteur de leur prétendu génie, dédaignent sa touchante et noble simplicité; ce sont les phantômes qu'élèvent contre elle ces hommes vains, enflés de leur savoir, qui ne veulent de lumières que celles qui leur sont propres, de sentimens que ceux qui les singularisent, et de croyance que celle qu'ils se sont faite *; c'est l'examen critique, mais infidèle, de ces mécréans de nos jours, que la prévention, que la passion rendent moins attentifs à l'enchaînement et à la force de ses preuves, qu'aux difficultés qu'ils pourront lui opposer, et aux ridicules qu'ils peuvent jeter sur elle; c'est encore l'examen superficiel de ces esprits légers et dissipés qu'une brochure amuse, qu'une plaisanterie contre la religion fait rire et persuade, que des ouvrages ingénieux et frivoles fixent pour un tems, mais que rebutent, à coup sûr, des ouvrages sérieux, des raisonnemens

* » L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout Sa- » vant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut » avoir un à soi. L'orgueilleuse Philosophie mène à l'es- » prit-fort, comme l'aveugle dévotion au fanatisme «. *M. Rousseau.*

profonds, et qui ont plutôt fait de ne rien croire que de travailler efficacement à s'éclairer et à se convaincre ; ce sont enfin, parmi ses propres enfans, des recherches curieuses et vaines, dans lesquelles, pour vouloir trop scruter la majesté divine, on est opprimé par sa gloire, et où l'on met des opinions humaines à la place des lumières de Dieu même : voilà, mon fils, voilà ce que la religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier et la méditer ; ah ! elle nous y invite, bien loin de nous le défendre ; et elle fait, de cette étude, le principe de notre fidélité et la matière de son triomphe. » Mon fils,
» te dit-elle aujourd'hui par ma voix, dépose
» tes préjugés dangereux : je ne te demande,
» pour être crue, que d'être approfondie ; et
» je n'ai besoin que d'être connue, pour être
» aimée. Dès que tu m'auras vue telle que
» je suis, ton unique regret sera de m'avoir
» outragée, et ton zèle pour ma gloire sur-
» passera la haine qui t'armoit contre moi.
» Dès que tu commenceras à m'aimer, je
» ferai ton bonheur. Alors je fixerai ton
» esprit, et je tranquilliserai ton cœur ; je
» sanctifierai tes actions ; je réglerai tes pen-
» chans ; je diminuerai tes besoins ; je sou-

» lagerai tes maux; en les épurant, j'assu-
» rerai et j'éterniserai tes plaisirs «. Ecoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces promesses si flatteuses, dont j'ai moi-même éprouvé la réalité; et, avant toutes choses, fais-moi la grâce de penser, que, si je crois la Religion chrétienne, ce n'est pas sans fondement et sans preuves.

» Cependant la foi a ses mystères; et ces
» mystères, dis-tu, sont des contradictions
» et des absurdités «. La foi a ses mystères; je t'en ai dit les raisons: et quand je ne les aurois pas dites, elles s'offrent assez d'elles-mêmes. Des mystères! eh, Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas? De toute part, la raison; la nature ont les leurs (1).

La métaphysique a ses profondeurs et ses abîmes; la physique a ses phénomènes inexplicables; parmi les insectes, elle a ses polypes; la matière, comme on se plaît à le croire et comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l'infini : la géométrie a ses lignes asymptotes, qui s'approcheront toujours, et, quoique prolongées à l'infini, ne se couperont jamais : la connoissance de Dieu par la seule raison, parmi bien d'autres difficultés, nous laisse à concilier, dans ses attributs, la nécessité d'être et la liberté: l'homme tout seul, sans le secours de la révélation,

est à lui-même le plus grand des mystères.... et tu ne permettras pas qu'une religion, qui, bien au-dessus des lumières et des loix de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché, dans la Divinité, renferme rien d'obscur et de mystérieux! Mortel audacieux! si le vol hardi de ton orgueilleuse raison doit trouver quelque part des limites, ne sera-ce pas du moins au bord de l'infini *?

» La foi a ses mystères, et ses mystères » sont contraires à la raison «. Dis mieux, cher Valmont; ils sont au dessus de notre raison, de la raison humaine; mais ils ne sont pas contre elle: et, quoi qu'en ait dit un Sophiste ingénieux, la différence de l'un à l'autre est immense.

Sans remonter jusqu'à des propositions géométriques; si certaines pour un géomètre, si conformes à ses lumières, et cepen-

* » C'est ce que M. de Voltaire a si bien exprimé par ces Vers.

La raison te conduit; avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
. . . .
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue!
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

dant si fort au dessus de l'entendement rude et grossier d'un villageois et d'un simple artisan, combien d'autres vérités, sensibles pour un homme dont la raison est exercée, et qui cessent de l'être pour celui dont la raison est sans exercice et sans culture? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhensible à un Ange, à Dieu même? Croirois-tu faux tout ce qui surpasse ta foible intelligence, et oserois-tu bien faire de ta raison la mesure des possibles *? Qu'est-ce donc aux yeux de la droite raison, qu'une absurdité, qu'une contradiction? C'est ce qui présente l'être et le non-être dans un même objet et sous le même rapport, ce qui renferme tout à la fois et sous le même point de vue l'affirmation et la négation. Or, les mystères, qui au premier coup-d'œil effraient l'imagination bien plus que la raison, considérés de près, n'offrent rien de semblable. La manière d'être, le *comment* y est inconcevable ; mais, dans l'exacte vérité, rien n'y est absolument incompatible.

La Trinité, par exemple, offre des termes

* Les Géomètres démontrent que la diagonale d'un carré est incommensurable avec les côtés du même carré, et il leur est impossible d'expliquer comment il se peut faire que cela soit ainsi.

obscurs à certains égards, mais elle ne renferme point d'idées contradictoires. On ne nous dit pas que ce qui est *un* est aussi *triple* au même égard et dans le même sens; que *trois* choses d'une certaine espèce ne font qu'*une* seule chose de la même espèce; ce qui seroit absurde : on ne présente point à ma foi un Dieu et trois Dieux, mais seulement trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un même Dieu. La Trinité affecte les personnes, et non la substance *: dans celle-ci point de bornes, point de division, point de partage; le Chrétien n'adore qu'un seul Être tout-puissant, éternel, immense, infini; et ses attributs sont communs, sont tout entiers à chaque personne, dans l'unité et la simplicité parfaite d'une même essence (2). Eh, comment expliquer cette fécondité divine; cette union de trois personnes, en une seule substance; toute l'énergie de ce mot *personnes*, employé pour exprimer, dit S. Augustin **, ce qui, à dire vrai, est au dessus de toute expression? Je n'en sais rien; et de là naît le mystère que la foi me propose : mais il me suffit, que, quant aux idées qu'il renferme, on

* *Neque confundentes personas, neque substantiam separantes.* Symbol. S. Athan.

** *De Trinit.* lib. 5, caput. 9.

ne puisse y démontrer rien d'absurde (3).

De même aussi dans l'Incarnation, la foi nous offre, non un Dieu, qui, en se faisant homme, ait altéré en lui cette nature divine, qui, par son essence, est inaltérable; mais un Dieu, qui, sans cesser d'être tout ce qu'il est par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaissemens, les souffrances ne tombent dans le Verbe fait chair que sur l'humanité; et en Jésus-Christ, par l'union des deux natures, les mérites sont d'un Dieu, les souffrances sont d'un homme. Cette union est étonnante, l'idée en est incompréhensible; mais elle n'est pas contradictoire.

Dans l'Eucharistie, c'est le même corps immolé sur la croix, qui est au ciel et sur la terre; mais, suivant des Physiciens éclairés et des Philosophes profonds, il n'est pas nécessaire que ce soit par-tout la même quantité numérique de matière, et en total les mêmes particules, pour que ce soit partout le même homme, et, à proprement parler, le même corps *.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cause, d'une cause souveraine-

* Pour un plus grand éclaircissement, voyez l'Ouvrage cité ci-après, note (4), sur le mystère de l'Eucharistie.

ment féconde au dedans et au dehors, souverainement puissante, souverainement bonne. Je vois avec admiration, avec transport, dans la Divinité, une charité immense, qui, de même que tous ses autres attributs, participe à son infinité : et bien loin que ma foi soit ébranlée par ces mystères ; dans le Dieu des Chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel, ce mystère le plus incompréhensible de tous, et sans lequel toutefois nous sommes encore plus incompréhensibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier père ; mais c'est comme des ruisseaux infectés dans leur source. Ils sont dégradés, il est vrai ; ils naissent enfans de colère : mais dans leur dégradation, Dieu leur laisse plus qu'ils n'avoient droit de prétendre, et leur rend, par la rédemption en Jésus-Christ, bien au-delà de ce qu'ils pouvoient espérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour, que, sans le péché du premier homme, Jésus-Christ, si je puis parler ainsi, eût manqué à l'univers *.

* Les Théologiens et les Philosophes ont formé sur le péché originel différens systêmes. Nous ne nous y arrêterons point ici ; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une dissertation qui se trouve à la suite de l'*Avis aux*

Dans tous ces mystères, je vois donc des choses obscures; je n'en vois point, que la droite raison, que la saine philosophie puisse nommer absurdes, puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction *.

En effet, cher Valmont, les choses absurdes en elles-mêmes, celles qui sont opposées à des propositions évidentes, aux premières notions du sens commun, sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout, que la même chose peut être et ne pas être tout à la fois, que deux unités font trois ! et cependant une partie du genre humain croit nos mystères * *; les plus grands hom-

Religionnaires de France, par M. de Fonbonne, chez de Bure, l'aîné, Quai des Augustins : et pour prévenir tout abus des systêmes en ce genre, nous nous contenterons d'observer, que quand il est question de l'énonciation du dogme, on ne sauroit trop prendre garde de donner un sentiment particulier pour le sentiment de l'Église universelle, la seule règle suffisante de notre foi.

* C'est ainsi que l'appelle Leibnitz, en le considérant comme la règle essentielle de ce qui est véritablement impossible. *Voyez ci-dessus, p.* 140.

* * » Si l'Incrédule avoit des armes victorieuses contre » les dogmes du Christianisme; si ces dogmes étoient tels » qu'on pût en démontrer l'impossibilité : personne ne » seroit chrétien, ni ne pourroit l'être «. *Essais de Philosophie morale, par M. de Maupertuis.*

mes

mes les ont crus; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point et à justifier leur croyance *. (4).

Eh quoi! n'auroient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'incrédulité nous donne pour des contradictions si palpables! Quoi! ils ont si bien relevé toutes les absurdités que renferment, dans leur développement et leurs conséquences, les systèmes de nos prétendus esprits-forts; et avec tout leur génie, ils n'auroient pu saisir celles qui dans la religion se seroient présentées d'elles-mêmes!

» Mais encore, me diras-tu sans doute, ne » pourroit-on pas séparer la religion de ses » dogmes et de leur obscurité «? Séparer la religion de ses dogmes! Eh, si c'est Dieu qui les y a unis, comment veux-tu les en séparer? Ce sont les dogmes qui forment essentiellement l'esprit du Christianisme: ils ne nous offrent point de spéculations inutiles

* » Le grand argument des Esprits-forts contre nous est fondé sur l'impossibilité de nos dogmes: et en effet, si ces dogmes étoient impossibles, la religion qui ordonne de les croire seroit détruite. Quelque captieux qu'ayent été sur ce point les raisonnemens de quelques Incrédules, ceux qui liront les réponses qui y ont été faites par des hommes bien supérieurs (Leibnitz, Mallebranche, etc.), verront combien tous ces raisonnemens sont frivoles «. *Maupertuis, ibid.*

et frivoles : ce sont eux qui fondent toute la Morale évangélique, qui après nous avoir fait connoître toute la bonté, tout l'amour de Dieu envers les hommes, servent de plus puissans motifs à la reconnoissance et à l'amour de l'homme envers son Dieu, de plus ferme appui à son courage, de soutien à son espérance, et de principe à ses mérites : ce sont eux, qui en l'unissant plus intimement à l'Auteur de son être, le lient plus étroitement à ses frères ; qui deviennent, pour le vrai Fidèle, la source des joies et des consolations les plus pures ; qui font la base de ses vertus les plus sublimes ; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques et de la constance la plus parfaite : ce sont eux qui font de la religion chrétienne, le corps de doctrine le plus suivi, le système le mieux lié dans toutes ses parties, l'ensemble le plus un, le plus complet, et l'ouvrage le plus digne de la Divinité. Séparer la religion de ses dogmes ! ô mon fils, ce seroit donc l'anéantir ! Laisse, aux inventions de nos faux Sages, le triste privilége de pouvoir être altérées, modifiées, réformées, au gré de leur caprice : laisse à des hommes vains, leurs systèmes si peu liés, si décousus, si mal assortis ; ces systèmes, où l'erreur se contredit à chaque

instant, et qui se démentent par tant d'endroits. Le plan de doctrine que la religion nous présente, ne peut perdre un de ses articles de foi, sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle élève, chanceler, s'écrouler, et se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes et ses mystères, que l'Univers a reçu la Religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur? Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie et leurs talens, et qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée; demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Église ne faisoit que naître, le Christianisme étoit encore à son berceau; et déjà ses apologies, répandues de toute part, étoient l'ouvrage des Philosophes les plus vertueux et les plus éclairés. Tu compterois bien plutôt le petit nombre de ceux, qui, au tribunal de la Raison et de la Philosophie, ont prétendu combattre la religion et la détruire, les Celse, les Julien, le Porphyre, que la foule de ceux, qui, à ce même tribunal,

l'ont si glorieusement défendue et l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers tems, les ouvrages des Justin, des Arnobe, des Lactance, des Tertullien, des Origène: parcours ceux de tous les saints Docteurs que l'Église reconnoît pour ses Pères, et qui dans leurs écrits, malgré les incorrections et les défauts de leur siècle, sont encore, à tant d'égards et à si juste titre, l'admiration du nôtre; les Irénée, les Cyprien, les Athanase, les Hilaire, les Basile, les Cyrille, les Grégoire de Nanzianze, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme: vois tant de Génies divers, de tant de nations différentes, sous tant d'époques remarquables, se soumettre au joug de la foi: souviens-toi que c'étoient des hommes de lettres, des Savans, des Orateurs, des Sages, imbus pour la plupart de préjugés tout contraires, nourris dans les idées et les maximes d'une orgueilleuse philosophie; et qui, par le caractère de leur esprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus pressant, par la résistance des passions opposées, par la crainte des dangers et la honte de croire, étoient portés à l'examen le plus sévère: souviens-toi, qu'après la prédication de J.C. et de ses Apôtres, le Christianisme a commencé par tant d'hommes illustres, qui n'é-

toient rien moins que chrétiens avant qu'il fût question pour eux de le devenir : et demande encore quelle sorte d'examen et quels suffrages la religion compte en sa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces siècles n'étoient-ils pas assez éclairés pour toi. Tu ne trouveras, sans doute, de vraies lumières que dans le siècle de Bayle, de Spinosa, et dans des tems plus modernes encore, où, par air, par goût, par défaut de mœurs, par prévention, on se rallie de toute part sous les drapeaux de l'irréligion. Eh bien, mon fils, choisis ce qu'il te plaira d'appeler, par préférence à tout autre, le siècle des grands hommes ; choisis celui d'un de nos plus grands Monarques, le siècle de Louis XIV *, plus grand peut-être à nos yeux que le siècle d'Auguste, s'il avoit pour lui la même antiquité : dans cette époque si remarquable, et parmi toutes les nations éclairées, compte, pèse, discute les autorités, puisque c'est aussi à l'autorité que tu en appelles ; et

* CE GRAND SIÈCLE, comme l'appelle M. de Voltaire dans sa Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet sur la Langue Françoise.* Il l'a appellé ailleurs le PRÉCEPTEUR DU SIÈCLE PRÉSENT, que, dans ses Mélanges, il nomme *le siècle des petitesses*. Celui-ci est, comme on le voit, un élève qui, au moins dans certains genres, fait bien peu d'honneur à son maître.

voyons qui l'emportera, de la Religion ou de l'Incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes, qui dans le dix-septième siècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres seulement par leur liberté de penser, et qui tous se sont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes; oppose, sans distinction de secte et de ce qu'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (5), les Leibnitz (6), les Newton (7), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élèvent si fort au dessus de la sphère commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des Sciences, et partagent entre eux les respects de tous les Philosophes modernes qui se rangent à leur suite; oppose les Mallebranche (8), les Bernouilli (9), les Wolf (10), les Wollaston, les Cumberland, les le Clerc, les Grotius (11), les Clarck, les Abbadie, les Derham, les Nieuwentyt, les Bacon (12), les Adisson (13), les Pascal, les Arnauld, les Nicole, les Bossuet, les Fénélon, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paroître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance: quels noms! (et je te fais grace des autres);

quels hommes je t'ai cités, mon fils! et que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi et les partisans de tes erreurs! Oppose des Sages, que l'incrédule ignorant ou de mauvaise foi ose citer pour lui; des Sages, quelquefois trop hardis dans leur systême, peu mesurés dans leurs expressions, emportés par la fougue du génie au delà des bornes que la religion lui prescrit, peut-être aussi séduits par un vain désir de gloire; (car hélas! que de gloire a terni le trop grand désir de l'accroître)! mais toutefois au milieu même de leurs écarts, retenant dans leur cœur et dans leurs écrits la religion, que par quelques endroits ils sembloient abandonner. Tels ont été, par rapport au Christianisme, un Locke (14), un Pope (15), un Hobbes peut-être, avec tous ses faux principes (16), et tant d'autres dans le même genre: car c'est un grand et dangereux abus, mon fils, que de crier trop aisément à l'incrédulité, et de vouloir compter malgré eux, parmi les ennemis de la religion, des hommes d'un certain nom, qui, jusque dans leurs vains systêmes, l'ont chérie ou du moins l'ont respectée.

A ces Philosophes, à ces Sages, ajoute les Pères de notre belle littérature, les Corneille (17), les Racine, les Despréaux (18),

un Lamotte, un Rousseau (19), un la Fontaine (20), qui a déploré si amèrement les dérèglemens de son imagination et les honteuses licences qu'il avoit permises à sa plume.

C'étoit là le siècle des grandes choses, le siècle des grands hommes, et c'étoit aussi le siècle de la foi: et de nos jours, où tout devient si étroit, si petit, si stérile, si ce n'est peut-être en genre de futilité, on se fera gloire d'être incrédule! Hélas! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorsque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions? Où sont nos inventions? Quelles sont nos découvertes, comparées à celles de ces hommes rares et sublimes qui nous ont éclairés? Dans le dernier siècle, on a vu briller de toute part l'étincelle du génie; on a vu, si je puis m'exprimer ainsi, les esprits s'échauffer, s'enflammer, produire à l'envi des chefs-d'œuvre, et faire jaillir en tous lieux l'éclat et la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du désir de paroître profonds, que du soin de le devenir; mettant par-tout l'affiche de la science, sans y mettre la science même; portant jusque dans l'éloquence de grands mots bizarre-

ment placés *, froids, monotones, tristement et follement raisonneurs; nous ne savons, à le bien prendre, ni raisonner ni sentir: ou si, quelquefois encore, nous montrons de l'esprit, du feu, du sentiment, et de la chaleur; c'est tout au plus dans les délires, qui sont le fruit de l'irréligion et de la dépravation des mœurs. Nous vantons,

* » Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent » vouloir dominer aujourd'hui. . . On appelle de tous » côtés les passans pour leur faire admirer des tours de » force, qu'on substitue à la démarche simple, noble, » aisée, des Pélisson, des Fénélon, des Bossuet, des » Massillon «. *M. de Voltaire*, Lettre à la suite des *Remarques de M.r l'Abbé d'Olivet.*

C'est dans ce siècle sur-tout que, selon la pensée ingénieuse de Gresset,

» L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a «.

C'est de nos jours que l'on montre dans presque tous les Ouvrages,

» De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun «.

Et toutefois, comme l'a si bien dit un Homme de Lettres, » avoir beaucoup d'esprit et point de jugement, c'est, avec le superflu, manquer du nécessaire «. *L'Abbé Trublet.*

Ah! pourquoi faut-il que cette manie du bel esprit, des faux brillans, et des amphigouris philosophiques, se soit glissée jusque dans nos chaires chrétiennes, et que, faute d'enseignemens simples et à la portée de tous, d'instructions solides, touchantes et pathétiques, elle n'ait que trop favorisé peut-être les progrès du libertinage et de l'irréligion?

il est vrai, nos productions; nous nous donnons pour des Sages; nous appellons notre siècle, le siècle de la philosopie (21): pauvres Philosophes! c'est la montagne en travail: et qu'enfante-t-elle *?

O mon fils! je m'imagine quelquefois voir ces Génies fameux des derniers siècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage (22), renaître de leurs cendres et reparoître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres Académies, s'adresser à leurs disciples, et leur dire: » Reconnoissez-vous vos instituteurs et vos maîtres, vos guides et vos » modèles? Est-ce donc leur gloire que vous » prétendez flétrir, en flétrissant la religion, » qu'ils ont si sincèrement honorée, qu'ils » ont défendue si constamment? Quoi, n'é» tions-nous donc des esprits foibles et de » petits génies, que lorsque nous combat» tions pour elle? Quoi, l'attachement » qu'elle nous inspiroit, le respect dont elle » nous pénétroit, les éloges qu'elle nous dic» toit en sa faveur, n'étoient-ils donc qu'un » vain préjugé? Et lorsque nous détrui» sions avec tant de soins toutes les er» reurs, lorsqu'en tout genre nous renver-

* Des ballons.

» sions avec tant de force et de courage les
» autels élevés à la crédulité, lorsque nous
» cherchions avec tant de zèle et de succès
» la vérité ; ne nous étions-nous mépris que
» sur l'objet que nous discutions avec le
» plus d'attention, et qui nous intéressoit
» le plus ? Eh, qui êtes-vous pour traiter
» notre croyance de superstition, de fana-
» tisme et d'imbécilité ; lorsque nous vous
» assurons, d'un commun accord, qu'elle
» avoit à nos yeux tout le poids de l'examen
» et toute l'autorité de la raison ? Qui êtes-
» vous, et de quel droit vous donnez-vous
» pour nos censeurs et pour nos juges ; vous
» que, sous aucun titre, nous n'eussions ad-
» mis pour nos égaux, et que notre unique
» étonnement peut-être est de voir assis
» maintenant à la même place que nous ? «.

Cette apostrophe, un peu vive, mais si bien fondée, ce semble, n'est point ici, cher Valmont, une déclamation outrée, qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connoissances et de talens que dans ceux qui pensent comme nous. Il en est sans doute qui, avec un grand nom justement mérité, soit faute d'examen, soit par d'autres causes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s'égarer. Mais ceux-là seront-ils les seuls qui doivent faire autorité pour toi ? Mais, parmi

eux, en est-il beaucoup dont l'incrédulité soit absolument décidée; et qui lors même qu'ils font les forts contre Dieu et contre son Christ, ne mentent pas à leur propre cœur (24)? Mais combien de témoignages favorables à la religion n'ont-ils pas laissé échapper? Que d'aveux, qui valent mieux peut-être que des éloges! Que de conversions, même éclatantes, qui déposent en faveur de la Foi qu'ils avoient abandonnée! Que de variations qui prouvent assez qu'en genre de doctrine, on ne sait plus à quoi s'en tenir, ou qu'on ne tient plus à rien, lorsqu'on ne tient pas de toutes ses forces à la révélation! Le Fidèle sage et vertueux ne change point de croyance; l'Incrédule, jusqu'à ce qu'il soit redevenu Chrétien, en change à chaque instant. Mais dans ces esprits si forts, quelle différence du langage qu'ils ont tenu pendant la vie, à celui qu'ils tiennent à la mort! D'ailleurs, qui est-ce qui fait nombre parmi les Incrédules, et le plus de bruit peut-être? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l'écho des autres, et ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire *; qui plaisantent, parce qu'il leur coûteroit trop d'approfondir

* » L'autorité est le plus grand argument de la multi- » tude; et l'incrédulité, disoit un homme d'esprit, est

et de raisonner; et qu'à leur tour le sifflet tout seul épouvante et réduit au silence? Ne sont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, semblables aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, et cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter et les mettre en fuite? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers, qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour Chrétiens, parce que trop de gens le sont encore, et qui, voulant marcher seuls dans la route qu'ils se sont frayée, n'attendroient qu'un renversement total d'idées et de sentimens, pour se rendre les hérauts du Christianisme? Ne sont-ce pas sur-tout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans, et qui mettent par-tout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté et tous les excès de la licence, à côté de l'irréligion? Eh! mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des Incrédules, ce n'est pas leur nombre qui m'étonne: c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé, il

» une espèce de foi pour la plupart des impies «. *M. d'Alembert, de l'Abus de la Critique en matière de Religion.*

est si commode de ne rien croire ! mais enfin, malgré la dépravation du siècle et la manie de l'*esprit-fort*, la religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenseurs ou des disciples ? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disois, au tribunal de la Science, du Génie et de la Philosophie; et depuis qu'elle s'est fait connoître, elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages et les opinions des hommes, tu me rappelois à l'autorité, Valmont; et je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au christianisme ? et ne peut-on en même tems embrasser l'un et cultiver les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? de l'Éloquence ? de la Peinture ? de la Sculpture ? de l'Architecture ? de la Poésie ? de la Musique ? Mais, dans les genres les plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talens, Orateurs sublimes, Poëtes célèbres, Artistes fameux ! c'est à vos ouvrages que j'en appelle ; qu'ils répondent pour moi. Ah ! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la religion n'a-t-elle pas enfantés ! L'éloquence des Chrysostômes, des Bossuet, des Fénélon, des Bourdaloue,

des Massillon, en s'exerçant sur des objets consacrés par la religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démosthène? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel-Ange, des Bernin, répandus sur-tout à Rome et dans toute l'Italie, dont ils font l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous restent des Peintres et des Sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne. L'église de S. Pierre de Rome, celle de S. Paul de Londres, seroient-elles indignes de figurer, pour l'architecture, à côté du panthéon? Les plus belles pièces de Corneille et de Racine ne sont-elles pas leurs tragédies saintes? et nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées? La Musique a-t-elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse et de son harmonie? et celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres *, inspire des sentimens profonds de crainte, de respect et d'amour pour la Divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, sur des rimes impures, et par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles; mais rien n'est à mépri-

* Et plus récemment encore dans les beaux morceaux des la Lande, des Mondonville, des Pergolèse, et de tant d'autres.

ser pour moi de ce qui peut détruire, dans Valmont, des préjugés qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheroient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, et tu m'entendras volontiers te prouver la Religion chrétienne.

NOTES.

PAGE 138.

(1) *Des mystères!.... De toute part la raison, la nature ont les leurs.* LES CHOSES LES PLUS COMMUNES QUI SE RENCONTRENT SUR NOTRE CHEMIN, dit M. Locke, ONT DES CÔTÉS OBSCURS, OÙ LA VUE LA PLUS PERÇANTE NE SAUROIT SE FAIRE JOUR: » et la Théologie naturelle, dont les Déistes semblent faire leur fort, est-elle exempte de difficultés? Conçoit-on facilement quel est le passage du néant à l'être? comment Dieu crée quelque chose par sa seule volonté? comment est-ce qu'étant spirituel, il peut agir sur la matière? comment il est présent par-tout, sans occuper un espace? comment il peut prévoir la détermination d'un être libre? Et l'idée de l'éternité, de combien d'abîmes n'est-elle pas environnée? Cependant on passe par-dessus ces difficultés, et il le faut bien; parce que, dès qu'on voit clairement qu'une chose doit être, on ne s'embarrasse pas d'en comprendre la manière. La vue de l'esprit a une sphère bornée aussi bien que celle du corps: et comme tout ce qui est au delà d'une certaine distance, ne frappe nos yeux que confusément; aussi dans l'ordre des choses spirituelles, il ne faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains et légers s'imaginent que

rien n'est au-dessus de leurs lumières, on entend les vrais Philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Sur-tout dès qu'on s'élève aux premiers principes, et qu'on veut toucher à l'infini ; qui est-ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond, et qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête, comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence et l'origine des choses, qui est le sanctuaire du Très-Haut ? Puis donc que la nature est pleine de *mystères*, puisque toutes les sciences ont les leurs, s'étonnera-t-on que la Théologie chrétienne ait les siens ? Et au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la Révélation dise quelque chose de l'essence divine, qui passe nos conceptions ? il seroit bien plus étonnant que tout fût facile et de plein-pied dans un sujet si mystérieux et si sublime «. *Turretin, De la vérité de la religion chrétienne*, sect. 4, art. 1, chap. 7.

PAGE 141.

(2) *Dans l'unité et la simplicité parfaite d'une même essence.* La simplicité n'exclut pas la diversité des rapports : notre ame est simple ; elle a cependant des rapports différens. L'infinité semble les exclure davantage ; mais pourquoi n'y auroit-il pas dans l'infini des rapports, qui, sans se borner l'un l'autre, et sans altérer la substance, seroient susceptibles de distinction entre eux ? On conçoit assez que ce sont là de ces choses cachées dans les profondeurs de la nature divine, et qui tiennent à des notions plus parfaites, à une connoissance plus intime, que l'homme ne peut l'avoir ici-bas

Il n'est pas hors de propos d'observer avec un célèbre défenseur de la Religion chrétienne *, que » Philon, Écrivain Juif, parlant de la *raison* ou de la *parole*, va jusqu'à l'appeler le *fils de Dieu*, son *premier né*, son *image*, le *souverain Pontife*, et le *médiateur* entre Dieu et les hommes. Ces idées n'étoient pas même absolument

* Turretin, *ubi suprà*.

étrangères aux Païens ; Philon les y avoit puisées en partie, et l'on sait que Platon, qui en cela pourroit bien n'être que l'écho des Sages Orientaux, distinguoit trois principes ; savoir, le premier être ou le *bon* par excellence, qui avoit enfanté l'*idée* ou la *raison*, et ensuite l'*action* ou l'*esprit* ; en sorte pourtant que ces trois principes ne constituoient qu'une seule et même essence, comme Porphyre et les autres Platoniciens l'ont expliqué. Nous n'alléguons pas ces exemples, comme ayant un enti r rapport avec la Théologie chrétienne, ni pour lui servir de fondement ; mais seulement pour montrer que l'on n'a pas droit d'attaquer ce point de notre Foi, comme s'il renversoit tout ce qui a jamais été reçu en matière de Philosophie «.

Page 142.

(3) *Il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde.* Il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle des notions *adéquates*, et qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué ; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauroient donner de telles notions. Ainsi, nous convenons que les mystères reçoivent une explication ; mais cette explication est imparfaite. il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la Trinité et que l'Incarnation ; afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens : mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le souhaiter ; c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au *comment*. . . . Le *comment* nous passe et ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mystères qui se débitent par-ci par-là, ce que la Reine de Suède disoit dans une médaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée : NON MI BISOGNA, E NON MI BASTA «. *Leibnitz. Discours de la Conformité, etc.*

PAGE 145.

(4) *Les plus grands hommes.... ont travaillé à défendre sur ce point et à justifier leur croyance.* Le Discours préliminaire de la *Théodicée* de M. Leibnitz, qui a pour titre, *De la conformité de la Foi avec la Raison*, et qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle, est dirigé presque tout entier vers cette fin, la défense de la religion et de ses mystères. Leibnitz, ce génie si vaste et si sublime, dans le tems de ses plus grands travaux et de ses plus hardies productions, composa en Latin un Traité intitulé, *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta Logica defensa ;* La sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique. Sans prétendre expliquer le mystère ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit, que la saine Logique est favorable à cet égard à la foi des Orthodoxes. C'est encore sur ce même objet, que le savant et célèbre Tillotson disoit qu'il ne craignoit pas la dispute avec les Sociniens, et qu'il consentoit volontiers que cette cause fût plaidée au tribunal de la raison, aussi bien qu'à celui de l'Écriture expliquée par la tradition générale de l'Église chrétienne : *Second Sermon de la Divinité de Jésus-Christ.*

Mais sans parler de tous les Ouvrages par lesquels une foule de grands hommes, dans toutes les communions chrétiennes, ont pris la défense de nos mystères ; qu'il me soit permis d'en citer un sur le mystère de l'Eucharistie, qui m'a étonné, moins encore par son titre que par l'exactitude, et la profondeur d'esprit et de lumières avec lesquelles ce titre est rempli. C'est ainsi que ce livre est intitulé : *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne Philosophie*, en réponse au défi d'un journaliste Hollandois. Son Auteur, qui est celui des *Lettres à un Américain*, dont on connoît assez les succès, commence par établir, dans le sens le plus catholique et le plus rigou-

reux, toutes les conditions du problême qu'il a à résoudre. Il part ensuite de l'hypothèse du corps prototype, que Nieuwentyt avoit proposée pour prouver la possibilité de la résurrection des corps, malgré les objections que l'on forme contre elle : il développe, il perfectionne cette hypothèse ; il y joint, sur l'identité personnelle et les autres parties nécessaires à la solution du problême, des principes, tirés tout à la fois de la Métaphysique la plus simple et la plus vraie, et des observations les plus constantes que la Physique puisse nous fournir ; et il en déduit d'une manière sensible la vérité de sa proposition. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ose prétendre que sa solution, par rapport à l'Être suprême, soit la vraie, ni qu'elle nous dévoile tout le mystère ; mais il lui suffit de faire voir que, si la raison toute seule peut montrer une manière selon laquelle ce mystère est possible, à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir, dans les ressources de sa sagesse et de sa fécondité, une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paroît au premir coup d'œil comme impossible, que faute de connoissances et de lumières. M. de Leibnitz, dans le Discours préliminaire dont j'ai déjà parlé, avoit entrevu la possibilité de ce mystère dans le sens Luthérien ; dans le sens Catholique et plus strict, M. l'Abbé de Lignac la démontre.

Pour revenir entièrement des préjugés que l'on auroit pu se former contre les mystères de la religion, on peut joindre, à la lecture de cet Ouvrage, celle d'un autre Livre également intéressant, intitulé, *La Foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la Raison*, et qui se vend, comme le premier, chez *Rozet*, Libraire à Paris. Ces Ouvrages ne sont pas propres à orner une toilette, j'en conviens : aussi je ne les propose pas à tout le monde, mais seulement à ceux, qui, doués d'ailleurs d'un esprit vrai et d'un cœur droit, et égarés plus par prévention que par passion, plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par présomption, ne croiroient pas pouvoir

acheter par trop d'examen et trop d'étude la connoissance de la vérité.

PAGE 150.

(5) *Les Descartes.* Il faudroit ne connoître ni sa vie ni ses œuvres, pour suspecter seulement sa foi. Descartes semble avoir eu sur la religion cette conviction de sentiment, que font naître dans les ames droites la sainteté de ses loix et la sublimité de sa morale. C'est ce qui étoit cause qu'il n'osoit l'asservir à de vains raisonnemens, comme il le répète en plusieurs endroits de sa Méthode et dans ses autres Ouvrages. Il ne se bornoit pas toutefois à la respecter; mais il la professoit, il la chérissoit, et apprenoit aux autres à la chérir et à la professer comme lui. On en a sur-tout un témoignage bien éclatant, dans le certificat par lequel la celèbre Christine, Reine de Suède, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la Foi catholique. On peut voir dans sa Vie, écrite par M. Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zèle pour la religion, de son exactitude à en remplir les devoirs, de son assiduité à fréquenter les Sacremens au sein de la Hollande et de la Suède, de sa foi humble et soumise, et souvent alors même qu'il philosophoit le plus librement; et souvent alors la philosophie venoit à l'appui de la Foi, et confirmoit son accord avec la raison, comme il le témoigne lui-même dans plusieurs de ses Lettres, aussi conformes à la religion qu'à la saine philosophie. C'est ce qui l'autorise à écrire à quelqu'un au sujet de ses Ouvrages, » qu'il ne craignoit nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la Foi. Au contraire, ajoutoit-il, jamais la Foi n'a été si fortement appuyée par les raisons humaines, qu'elle peut l'être, si l'on suit mes principes : mais sur-tout la Transsubstantiation, que les Calvinistes reprennent comme impossible à expliquer par la philosophie ordinaire, est très-facile par la mienne «. *Tome premier des Lettres, page* 518.

Il s'en expliqua en effet, pour répondre à une objection de M. Arnaud, d'une manière qui contenta un grand nombre de Catholiques, qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celle des écoles. Mais on lui a souvent entendu dire depuis : » que, si les hommes étoient encore un peu plus accoutumés à sa manière de philosopher qu'ils ne l'étoient alors, il pourroit leur faire connoître un autre moyen d'expliquer ce mystère, qui fermeroit la bouche aux ennemis de notre religion, et auquel ils ne pourroient contredire «. *Rel. mss. et tome premier des Lettres, page* 525.

IBID.

(6) *Les Leibnitz.* Voyez la note (4).

IBID.

(7) *Les Newton.* Cet homme, d'un génie supérieur et unique peut-être, a toujours été aussi fortement convaincu de la vérité de la religion chrétienne, que rempli d'attachement pour elle; il en étoit si pénétré, qu'il la rappelle et lui rend hommage dans presque toutes ses œuvres, et jusque dans son *Optique.* Son livre favori étoit la Bible; mais il avoit fait sa principale étude du Nouveau Testament. On trouve, à la fin de sa Chronologie, des réflexions sur la concorde et l'enchaînement des faits contenus dans l'Évangile.

IBID.

(8) *Les Mallebranche.* Le Père Mallebranche est peut-être celui, de tous nos Écrivains, qui a le mieux vu la religion en grand, et le mieux compris, par les vues même philosophiques, toute la dignité du Verbe incarné, relativement à la gloire du Créateur et au système complet de la création.

IBID.

(9) *Les Bernouilli.* M. d'Alembert a fait à ce sujet cet aveu si remarquable et si honorable pour tous deux : » M. de Bernouilli ne m'étoit connu que par ses ouvra- » ges ; je leur dois presque entièrement le peu de progrès » que j'ai fait en Géométrie, et la reconnoissance exige » de moi l'hommage que je vais rendre à sa mémoire. . . . » Sincèrement attaché à la religion, il la respecta toute » sa vie sans bruit et sans faste. On a trouvé, parmi ses » papiers, des preuves par écrit de ses sentimens pour » elle ; et il faudra augmenter de son nom la liste des » grands hommes qui l'ont regardée comme l'ouvrage de » Dieu : liste capable d'ébranler, même avant l'examen, » les meilleurs esprits, mais suffisante au moins pour » imposer silence à une foule de conjurés, ennemis im- » puissans de quelques vérités nécessaires aux hommes, » que Pascal a défendues, que Newton croyoit, et que » Descartes a respectées «. *Éloge de Bernouilli.*

IBID.

(10) *Les Wolf.* Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné M. Formey du grand Ouvrage latin de Wolf, du droit de la nature et des gens, et à la tête de cet abrégé, la Vie de cet homme illustre, l'un de nos plus grands Philosophes et de nos plus savans Mathématiciens. Ses dernières paroles en mourant, ont été celles-ci : *Jésus, mon Rédempteur, fortifiez-moi dans ces momens.*

IBID.

(11) *Les Grotius.* Il n'est presque personne qui n'ait entendu parler de l'excellent Ouvrage de Grotius sur la vérité de la Religion chrétienne. Cet homme, l'un des plus beaux esprits et des plus savans, est sur-tout admirable dans ce petit Livre, où tous les genres d'érudition sont employés, non pour le faste et l'ostentation, mais

pour servir de preuves essentielles sur les points de fait les plus intéressans.

M. le Clerc a fait des notes sur cet ouvrage; et cet habile Critique a composé lui-même un Traité sur l'incrédulité, qui mérite d'être lu.

IBID.

(12) *Bacon*, que tous les Hommes de Lettres et les Savans reconnoissent pour l'auteur ou le restaurateur de la saine Philosophie, se faisoit gloire d'être le disciplede la Religion. Voyez le *Christianisme de Bacon*, 2 vol. in-12.

IBID.

(13) *Les Adisson.* Le célèbre Adisson a fait un Traité de la Religion chrétienne, dont nous avons une traduction françoise imprimée à Lausane.

PAGE 151.

(14) *Un Locke.* Locke a eu, comme Philosophe, ses systêmes; comme Chrétien, il a eu par malheur ses opinions particulières : mais sa liberté de penser, son esprit de tolérance sur des articles même fondamentaux de la Religion chrétienne, ne l'ont pas empêché de reconnoître, premièrement, qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juste Juge pardonnera, celles qui viennent d'indocilité; et en second lieu, que chacun est obligé à rechercher de bonne foi et avec sincérité ce qu'enseigne Jésus-Christ, à le croire, à le pratiquer, et à se repentir de ses fautes pour être justifié par la foi en Jésus-Christ. En un mot, il croyoit à la nécessité de la révélation, à la rédemption, aux prophéties, à la mission divine de Jésus-Christ, à sa résurrection, à son dernier avènement, à ses miracles, et à ses œuvres. Il paroît même qu'il admettoit la satisfaction par les mérites de Jésus-Christ; et il se défendoit très-fortement d'être Socinien, comme on l'en accusoit avec une

sorte

sorte de fondement. (Voyez son *Christianisme raisonnable*).

IBID.

(15) *Un Pope.* M. Pope, quoiqu'Anglois et au sein de sa patrie, a toujours vécu dans la profession publique de la Religion catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa Lettre à M. Ràcine le fils.

Le Chevalier de Ramsay, qui étoit lié avec lui si étroitement, lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage, celui de s'être montré, par rapport à sa croyance, supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les Lettres à la suite du Poëme *de la Religion*. Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire passer pour équivoques, les assurances si positives que cet illustre Poëte a données de sa foi; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire sur sa parole, et le juger tout à la fois catholique et vrai, que de le croire déiste et imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait sans doute assez d'attention à cet autre témoignage que lui rendit M. Warburton, son compatriote et son ami, lorsqu'il promit, en publiant la nouvelle édition de ses Œuvres (*Avertissement*, pages x et xj), non seulement de rendre compte avec étendue des ouvrages de Pope dans l'Histoire de sa Vie, mais encore *de défendre son caractère moral par le détail de ses vertus, sa piété filiale..., son profond respect pour la Divinité, et sur-tout son attachement sincère pour la révélation.* Quelle autorité, après celle de Pope lui-même, doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme, qui l'aidoit si souvent de sa science et de ses lumières, et qui, jusqu'à sa mort, a vécu avec lui dans l'union la plus tendre et la plus intime? On ne peut donc regarder les sujets de doute que le Poëte Anglois a donnés de sa foi, tout au plus que comme une suite des contradictions qui naissent, dans la plupart des hommes, de l'opposition que la Nature a mise entre notre cœur et notre

esprit, entre notre raison et nos sens ; et qui, comme l'observe M. l'Abbé Yart (*Idée de la Poésie Angloise*, t. 3), se rencontroient dans M. Pope autant et plus que dans quelque homme que ce puisse être.

IBID.

(16) *Un Hobbes peut-être.* Voyez à la fin de son ouvrage latin *De Cive*, édit. d'*Amsterdam*, *année* 1696, les chapitres sous le titre *Religio ;* malgré les principes erronés qu'ils renferment, on est forcé de reconnoître que Hobbes y rend un hommage sincère à la Religion chrétienne, et que c'est de très-bonne foi qu'il y prouve sa divinité et celle de Jésus-Christ. Cet homme, si dangereux par ses écarts, étoit, ce me semble, un philosophe plein de grandes idées et de grandes vues, mais qui, égaré, comme presque tous les philosophes, par l'esprit de système, a cru pouvoir plier les vérités de la religion et de la morale à celui que malheureusement il s'étoit formé.

IBID.

(17) *Les Corneille.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, moins recommandable par la poésie que par l'esprit de religion qui l'a dictée.

IBID.

(18) *Les Despréaux.* » Le respect de Despréaux pour la » religion étoit pur et sévère. S'il n'a pas fait contre les » Incrédules huit cents épigrammes, comme un pieux » Versificateur de nos jours *, il n'a néanmoins laissé » échapper dans ses vers aucune occasion de les rendre » ridicules, sur-tout ceux qui, incapables même d'une » mauvaise logique, mettent à l'incrédulité plus de pré- » tention que de bonne foi, et dans lesquels, disoit-il,

* Destouches, de l'Académie Françoise, Auteur du *Glorieux*, etc. Voyez son éloge par M. d'Alembert.

» l'erreur est encore moins un malheur qu'une sottise.
» Il a montré, dans la pratique de la religion, un discer-
» nement aussi éclairé, que dans son attachement pour
» la croyance de ses pères «. *M. d'Alembert, éloge de Despréaux.*

PAGE 152.

(19) *Un Rousseau.* Voyez dans les Œuvres de Rousseau l'Épitre VII du second livre, adressée à M. Racine le fils, où on lit l'expression de son repentir, son retour à la religion; et où il décrit ainsi l'égarement, l'audace, et la foiblesse de nos prétendus Esprits-forts :

. . . . En ce siècle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées,
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte
De ses arrêts lui faire rendre compte,
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la Foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trebuche, et tombe à chaque pas!
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle?

IBID.

(20) *Un La Fontaine.* Comme rien n'est plus licencieux que la plupart de ses ouvrages, rien aussi n'est plus édifiant que l'histoire de sa conversion. On peut en voir le détail dans la Lettre du Père Poujet de l'Oratoire à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise : elle se trouve à la tête du premier volume des *Œuvres diverses* de La Fafontaine, et dans les *Mémoires de Littérature et d'Histoire*, par le P. Desmolets, t. I, part. 2, p. 285. On lit avec autant d'édification ses dispositions chrétiennes dans une Lettre que son ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant sa mort, arrivée en 1609, quelques années après sa conversion. A l'heure de son décès, on le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

PAGE 154.

(21) *Nous nous donnons pour des Sages ; nous appelons notre siècle, le siècle de la philosophie*, etc.

Sans doute, et l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs.
Eh ! quoi de plus sensé que nos jeunes Seigneurs ?
Quel usage admirable ils font de leurs richesses ?
Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix dans leurs maîtresses !
De nos femmes, sur-tout, l'honneur n'est point suspect ;
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos Savans. Que leur Philosophie
A répandu de fleurs, d'agrémens sur la vie !
Grâces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs et des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.
A leurs soupers divins nos Financiers raisonnent.
Nos Abbés sont décens ; nos Robins studieux :
Je suis de votre avis, le siécle est merveilleux.

Palissot.

IBID.

(22) *Ces génies fameux du dernier siècle, ces hommes vraiment grands à qui l'orgueil philosophique est forcé de*

rendre hommage. Forcé de rendre hommage ! Hélas ! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Désespérant de s'élever jusqu'à eux, on a pris le plus court parti, celui de les rabaisser jusqu'à soi, pour tout mettre de niveau. Corneille est un *déclamateur ;* Boileau *n'a ni verve ni fécondité ;* La Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV ;* Racine *parloit plus en Métaphysicien qu'en homme sensible*, ses Tragédies n'étoient *que des dialogues bien écrits et bien rimés ;* et à trois ou quatre odes près et quelques épigrammes, Rousseau *ne faisoit que des vers.* Fénélon *a écrit d'une manière foible ;* Bossuet *a fait de son génie un pitoyable usage, et son* Histoire Universelle *n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés, Cicéron même *n'étoit qu'un rhéteur.*

Le singulier siècle que le nôtre ! Toutes les idées y sont renversées ; les notions les plus généralement reçues y sont contredites ; le vrai goût y est méconnu, et son sanctuaire indignement profané ; sous le despotisme fier et absolu de nos sages Littérateurs, tous les grands talens sont déprimés ; disons mieux, sous leur compas prétendu géométrique, le bon sens est morcelé, et le sentiment réduit à rien. Tel est le digne ouvrage de la moderne Philosophie ! On ne pouvoit mieux en peindre les délires que dans ces vers de M. de Pompignan :

Oui, nous verrons bientôt ces petits conquérans,
Du Parnasse François audacieux tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles ;*
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux.
Ensevelir *Horace* et déterrer *Lucile*,
Préférer la *Pharsale* aux beaux vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*,
Déja même la langue, et moins belle et moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature ;
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Étranger même admiroit malgré lui, .

Cet ordre lumineux, le nombre et la cadence,
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu;
Et pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le Public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Et, faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre? » Aujourd'hui, comme dit très-bien M. Rousseau, on n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, et l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits «.

PAGE 156.

(23) *En est-il beaucoup... qui ne mentent pas à leur propre cœur?* Parmi nos Auteurs les plus modernes, on tait ici bien des noms fameux; parce que l'apologie de la religion n'est pas une satire, et que, dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte, on s'est toujours proposé de garder cette modération, qui sied si bien à la vérité, et que la religion elle-même prescrit. Mais parmi les Auteurs qui ne sont plus, ne nous sera-t-il pas permis du moins de citer des exemples frappans, qui, choisis entre mille autres, sont la preuve la plus sensible du peu de fond qu'on doit faire sur l'autorité de ces hommes qui semblent combattre toute révélation?

M. de M***, (qui eût pu attendre une pareille foiblesse d'un si grand homme!) cet illustre auteur des *Lettres Persanes* et de l'*Esprit des loix*, qui a paru y laisser des marques de son peu de soumission à la Foi, en même tems qu'il en offroit de la grandeur de son génie, cet homme fait pour donner le ton à son siècle, l'avoit malheureusement reçu de lui. C'est de lui-même qu'on a su, qu'il avoit toujours été chrétien dans le cœur, et pénétré au fond de respect pour la religion; mais que le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un

génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie de plaire et de compter parmi ses admirateurs et ses partisans, ces hommes, qui, après avoir secoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit suprême à l'estime publique, et semblent distribuer à leur gré la gloire et l'immortalité, l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux : langage démenti tant de fois jusque dans ses écrits, par les aveux que son propre cœur lui arrachoit en faveur de la religion. On trouvera sur tous ces objets les détails les plus intéressans, dans une Lettre que le Père Routh a fait imprimer, que j'ai entre les mains, et dont j'ai cru devoir constater dans le tems l'exactitude et l'authenticité ; on y reconnoîtra sans peine que M. de M*** n'a pas seulement satisfait à tous ses devoirs *avec décence* au lit de la mort, mais même qu'il a donné pendant sa vie, dans bien des occasions, des preuves de sa foi, qui confirment assez tout ce qu'ont montré de religion et de repentir ses aveux et ses dernières dispositions. *La Révélation*, disoit-il en particulier à Madame la Duchesse d'Aiguillon avant sa mort, *est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes* *.

* Voyez l'éloge de M. de Montesquieu, par M. de Maupertuis, imprimé à Hambourg en 1755. On pourroit citer ici la mort de M. de Maupertuis lui-même, qui a été l'objet des plaisanteries de M. de Voltaire, si l'on ne savoit qu'elle a été précédée de plusieurs années de conversion. Depuis cette époque, cet illustre Académicien s'est montré constamment, quoique dans des circonstances assez critiques, fort au dessus de la petite manie de l'esprit-fort, et des froides railleries des ennemis de la religion. Il a rendu publics les motifs de son changement. Un de ses principes étoit, que » la vraie religion devoit conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles ; et que la religion de Jésus-Christ avoit seule ce double avantage «.

M. de Voltaire étoit moins en droit que personne de plaisanter sur la mort de Maupertuis, lui qui, par des abjurations si solemnelles, laissoit du moins espérer qu'il l'imiteroit dans les dernières années de sa vie. Eh ! qui ne sait, au reste, combien au moindre danger nos plus fiers Incrédules voient la Religion chrétienne d'un tout autre œil, que celui dont ils l'ont vue lorsqu'ils étoient en santé?

M. Tr..... célèbre Médecin, parlant un jour chez un de nos plus respectables Prélats, et en présence du Prince de Virtemberg, de ce

Le second exemple est celui de M. Boulanger, Auteur du *Christianisme dévoilé*, du *Despotisme Oriental*, etc. Il tombe malade, et, malgré les témoignages si sensibles de sa haine pour la religion et de son attachement à la combattre, il permet qu'on aille chercher le Vicaire de sa Paroisse, M. L* * *, actuellement Chanoine de Saint-Honoré. Il confère avec lui à plusieurs reprises, il s'instruit, il s'éclaire : il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages plutôt qu'une véritable incrédulité, et que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans ses sociétés philosophiques, l'ont plus énivré, plus séduit que tout le reste. Il se confesse, avec le témoignage du plus vif repentir ; fait, en recevant les derniers Sacremens, une réparation authentique des scandales de son irréligion ; et exprime, de la manière la plus touchante et la plus persuasive, ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant, de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Le Marquis d'Argens, Auteur de la *Philosophie du bon sens*, et de beaucoup d'autres ouvrages pernicieux, a fini dit-on, ses jours dans les mêmes dispositions. Il avoit du moins donné, quelques années avant sa mort, des espérances de conversion à son frère, M. le Président d'Eguiles, en se livrant à une lecture assidue des Livres saints, et particulièrement du Nouveau Testament. Il vint un tems où il lui dit : Il pourra se faire un jour que je pense comme vous ; j'en suis déjà au point de ne croire ni ne décroire. Peu de tems après, il l'assura enfin qu'il

coryphée de la nouvelle Philosophie, qui avoit osé en appeler à son témoignage sur la fermeté qu'il avoit fait paroître dans une maladie, où il l'avoit arraché des portes de la mort, s'exprima ainsi : » Tout » le témoignage que j'aurois pu lui rendre, est que je n'ai jamais vu » que dans cet homme jusqu'où peut aller le dernier excès de la » peur «. Si, en mourant, il ne nous a pas consolés par son repentir, ceux qui l'ont vu de près dans ses derniers momens, n'ignorent pas combien il eût effrayé ses plus zélés partisans par ses angoisses et son désespoir. Et, après tout, quel mot que celui de S. Augustin ! *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

croyoit. Un trait assez singulier de sa part est celui que le Président lui-même m'a raconté : ce Magistrat, si rempli de zèle pour la religion, avoit pensé autrefois comme le Marquis d'Argens ; ils avoient un troisième frère qui étoit bien éloigné de partager leur incrédulité : un jour s'entretenant tous deux de ses sentimens et les tournant en dérision, *Eh bien, mon frère*, dit le Marquis d'Argens au Président, *nous nous moquons de sa simplicité ; et cependant si j'avois un dépôt à confier, ce ne seroit pas à toi, ce seroit à lui.*

Nous ne parlerons point ici de la Mettrie, ce Philosophe Cynique *; du Comte de Boulainvilliers, mort entre les bras du Père de la Borde de l'Oratoire, dans les sentimens d'une sincère pénitence, et auquel d'ailleurs on a prêté mal à propos l'ouvrage impie si connu sous son nom ; de M. Maillet, l'Auteur de *Telliamed*, mort à Marseille en 1738, en abjurant ses systêmes ; et de tant d'autres, qui ont aussi en mourant détesté leurs erreurs, Quelle liste à ajouter à celle de ces hommes plus sages et plus fidèles dont a parlé M. d'Alembert ! Voyez ci-dessus note (9).

Ce sont sans doute ces sortes d'exemples de conversions tardives, si communs dans tous les tems, qui, au rapport de Bayle, ont fait dire à Sainthibal, fameux Es-

* Le Père Hayer, Récollet, dans son Traité *De la spiritualité et de l'immortalité de l'ame*, Dis. prélimin. p. XV, lui rend ce témoignage : il est mort avec le plus vif regret d'avoir donné dans les extravagances du matérialisme. Je tiens ce fait de celui qui a recueilli ses derniers soupirs à Berlin.

» Le Père Hayer a su, et nous avons su comme lui, dit l'Abbé Trublet, que M. de la Mettrie s'étoit repenti à la mort de ses égaremens ; nous le lui avions souvent prédit ; et nous sommes consolés de l'apprendre. Quelques Philosophes, au contraire, en furent bien fâchés, en furent honteux ; l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant sa vie, et sur-tout à sa mort*. Pendant sa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conséquences de ses principes ; à sa mort il avoit lâchement abandonné les principes mêmes «. Voyez tout le morceau de l'Abbé Trublet sur la Mettrie, dans le *Journal Chrétien* du mois de Mai 1758.

prit-fort : » Ils ne nous font point d'honneur quand ils se » voient au lit de la mort ; ils se déshonorent ; ils se dé» mentent ; ils meurent tous comme les autres «.

Il y a cependant ici des exceptions à faire, aujourd'hui sur-tout, parmi nos Incrédules ; les uns, retenus par la honte de se dédire sous les yeux mêmes de ceux qu'ils ont séduits, refusent avec opiniâtreté les secours que leur offre encore dans ces derniers momens une religion toujours miséricordieuse et bienfaisante, et prêts à paroître devant le Dieu qu'ils ont blasphémé, se mutinent en quelque sorte contre leur propre conscience ; les autres, continuellement obsédés par les complices de leurs désordres et leurs compagnons d'incrédulité, n'ont pas même la liberté qu'ils voudroient avoir de laisser approcher le Ministre de la paix, qui, touché de leur sort, vient leur offrir tout à la fois des consolations et des lumières ; d'autres enfin, déchirés intérieurement par l'affreux souvenir de tout le mal qu'ils ont fait, se livrent à toutes les horreurs de la rage et du désespoir, et meurent comme des forcénés. Telle a été, comme nous l'avons dit plus haut, la fin déplorable de cet homme, malheureusement célèbre, qui n'a que trop contribué à dépraver nos opinions et nos mœurs. Quant aux secrètes dispositions des Impies pendant la vie, on peut dire d'eux, au moins pour la plupart, ce que disoit Bayle lui-même, en parlant de leur croyance : » Ce n'est pas une foi éteinte ; ce n'est » qu'un feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'acti» vité, dès qu'il se consultent, et principalement à la vue » de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que » les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus » de mépris qu'ils n'en sentoient pour les choses saintes, » et d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à ce » joug, redouble leur inquiétude «. *Dict. hist. et crit. art.* Desbarreaux.

LETTRE XXXII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Ils partent ! ils emmènent Senneville ! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous, après mon mari... Ils nous laissent tous deux dans l'admiration, le saisissement, les larmes, et un mélange inconcevable de joie et de douleur, de contentement et de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur ! mais sur-tout quel ami que M. d'Orval ! quel ami, quel ange tutélaire le Ciel nous a donné ! il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible ; il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices, et nous force encore à le bénir.

O vous, mon père, qui avez préparé tous ces évènemens, quelles actions de grâce vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous au Ciel, qui le premier nous les a ménagés ! et que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait ?

Cependant Senneville est déjà loin de nous : vous la verrez presque en même tems que vous recevrez la Lettre que je vous écris..... Pour moi je ne la reverrai de long-tems.... Que dis-je ? peut-être ne la rever.

rai-je plus. En nous quittant, elle étoit comme nous partagée entre mille mouvemens divers. Sa tendre amitié pour moi combattoit le plaisir qu'elle ressentoit d'aller s'établir près de vous; de suivre une famille respectable, qui va être la sienne; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son père et son ami; un époux, ou du moins un homme aimable, qui dans peu va le devenir, et pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir.... Ah, comme ses yeux mouillés de pleurs se portoient tour à tour sur Madame de Veymur et sur moi! comme elle me tenoit étroitement serrée dans ses brás! comme ses larmes brûlantes se confondoient avec les miennes! enfin M. d'Orval nous a séparées; il a fait céder la tendresse à la raison et au devoir.

Mon père! que la vertu a de force et d'empire! et quels prodiges n'opère-t-elle pas! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari; et que bien peu d'instans ont suffi à son triomphe! Deux mots de votre part nous avoient annoncé son arrivée *. Il s'est présenté avec Madame de Veymur et le Chevalier **. Nous n'étions que

* Cette Lettre ne se trouve point ici.

** Le frère de M. de Veymur, dont il est parlé dans Les ettres XII et XVII du Marquis de Valmont.

nous trois, le Comte, Semneville, et moi. Après quelques momens d'un entretien, déjà bien intéressant, puisqu'il rouloit sur vous, M. d'Orval, paroissant entrer dans la peine que je lui témoignois sur votre éloignement, me fit sentir d'abord que dans les évènemens les plus fâcheux le Ciel avoit ses desseins, toujours plus admirables à nos yeux, à mesure qu'ils se laissoient plus aisément pénétrer. La disgrâce de M. le Marquis, me dit-il ensuite, sembloit être pour lui, ainsi que pour vous, Madame, le coup le plus funeste; cependant le Ciel s'est déjà suffisamment justifié par rapport à lui : dans sa retraite il a trouvé le repos, le bonheur, après lequel il soupiroit depuis si long-tems. Une famille respectable par mille endroits, ajouta-t-il en se tournant du côté de Madame de Veymur et du Chevalier, sembloit attendre sa présence pour voir combler sa félicité. Il s'est formé entre elle et M. de Valmont la société la plus douce : un lien plus intime doit la resserrer et être le gage de sa durée : ce gage précieux, nous sommes venus de si loin pour l'obtenir. M. votre père le demande avec instance; M. le Chevalier l'espère, et tremble de se le voir refuser.... Oui, Mademoiselle, dit à l'instant le Chevalier avec la plus vive émotion, et en portant un œil inquiet sur

Senneville, un mot de votre part va assurer la consolation de M. le Marquis, mon bonheur, et celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cause le plus doux espoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé; je vous vois, et je sens trop bien que je ne puis plus vivre heureux, si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les yeux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois, aussi bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, et dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, et dit d'une voix entrecoupée: Votre alliance, Monsieur, honore Mademoiselle de Senneville; elle nous honore: mais Mademoiselle de Senneville n'a point de fortune; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir; et vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée, qui par la suite pourroit faire son malheur et le vôtre. Tout est prévu, reprit aussi-tôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui et pour ses enfans; les évènemens les plus favorables l'ont portée bien au delà de mes espérances. Mon unique



Les charmes de la Bienfaisance.

objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe; c'est combler ses vœux et les miens, que d'en faire part à M. le Chevalier dans les circonstances heureuses que le Ciel à fait naître; qu'elle soit son bien, et la dot de Mademoiselle de Senneville; cette fortune n'est plus à moi. A ces mots un transport d'admiration nous saisit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainsi que moi quelques mots de reconnoissance. Son visage s'étoit animé par degrés; des larmes rouloient dans ses yeux; c'étoit le moment du combat entre la vertu et l'amour : l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de sentiment l'emporta dans son cœur. Si Mademoiselle de Senneville y consent, dit-il, et elle doit y consentir, vous nous aurez fait faire, Monsieur, à ma femme et à moi, par le consentement que nous y donnons nous-mêmes, le sacrifice le plus pénible. Senneville se leva à l'instant, et se jetant dans mes bras : O ma bonne amie! me dit-elle en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me séparer de vous! Mais, reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet; et serois-je ici la moins généreuse? Oui, Monsieur, dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute et plus ferme, je me croirois ingrate envers vous, envers Ma-

pour moi. Il sembloit vouloir, par son repentir et son amour, me dédommager de ce qu'il m'avoit fait perdre; et son retour est si sincère, que souvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en ressens.

Cependant ce qui en tempère l'ivresse, et qui la mêle d'une sorte d'amertume, c'est la crainte de l'avenir; c'est le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de Madame de Veymur ce dépôt si cher; M. d'Orval et le Chevalier l'accompagnent; vous allez la recevoir. Les accords de son mariage se sont faits sous nos yeux; et il est bien juste que sous les vôtre elle contracte cette union, qui va faire son bonheur. C'est à vous qu'elle le devra; c'est à vous que je dois le retour de mon mari.... Mais permettez-moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi étoit si tendre! ses sentimens étoient si purs! elle partageoit si bien tous les miens! son ame étoit si naïve et si belle! Quelle compagne j'ai perdue........! Ah! du moins puisse le cœur de Valmont me rester toujours!

Mais quelle est mon inquiétude? hélas! je crains de nouvelles peines. Suis-je trop ingénieuse à m'alarmer? mes craintes sont-elles sans fondement? La fougue de la jeunesse, l'indiscrétion de l'âge, l'impétuosité

du caractère, le peu d'expérience, les faux amis, le manque de principes, et l'irréligion, tout m'épouvante dans Valmont; et si j'ajoutois foi aux pressentimens, du sein de mon bonheur actuel je croirois toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne reprend un caractère de jalousie qui m'effraie; et, le croiriez-vous? Lausane en devient l'ojet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre, le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet, et son rire est forcé. Lausane s'en apperçoit, s'en amuse, et par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes et ses craintes. Il semble triompher et reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paroissoit avoir pris sur lui; il redouble ses empressemens : il met, dans les soins qu'il me rend, plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manège me déconcerte; et je ne puis ou n'ose en profiter, pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, et que je redoute bien davantage depuis que j'y démèle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux feroit un éclat réel, et dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les

nouvelles grâces que le Roi vient de faire à Lausane, prouvent assez qu'il est dans la plus haute faveur, et me forcent encore à le ménager. Toutefois le Comte devroit-il m'estimer assez peu pour être jaloux? Mais que dis-je? Peut-on demander aux passions l'équité, le coup-d'œil, et le sang-froid de la raison?

Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités, et mes craintes : soyez toujours mon guide et celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah ! que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, si ma grossesse même, déjà avancée quoiqu'elle le paroisse si peu, ne m'eussent arrêtée malgré moi ! Soutenez-moi, par vos Lettres, tranquillisez-moi, dirigez-moi par les sages conseils qu'elles renferment. Daignez aussi m'en écrire une que je puisse montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important sur lequel j'aurai paru vous consulter. Valmont, autant par un effet de son amour pour moi, que par un goût naturel pour l'éclat et la magnificence, veut m'engager à des dépenses qui seroient considérables, et que je crois peu nécessaires. Le luxe qui règne à la Cour, et qui gagne même tous les états, force, il est vrai, les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'exté-

rieur, que je ne voudrois y donner par goût et par sentiment : mais, quelle que soit la mode, quelque chose même qu'exige la bienséance, il est, je crois, une certaine mesure au-delà de laquelle la raison, d'accord avec la religion, n'apperçoit que vanité et qu'abus. Mon mari n'en connoît guère dans ce genre : il trouve toujours, jusque dans le bien général, de spécieux prétextes pour porter le luxe aussi loin qu'il peut aller, et ne met à le satisfaire d'autres bornes que l'impuissance. Je voudrois le persuader, le ramener, mais non pas le heurter de front et paroître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui seront plus utiles que les miennes, et me serviront pour tous les tems de règle à moi-même.

LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

J'AI vu des ames vraiment belles.... J'ai vu une famille, qui mérite tout mon respect... un vieillard....! est-ce un homme, est-ce un dieu, sous la forme d'un mortel? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect! quels sentimens ses discours impriment! de

quels efforts ne rend-il pas capables celui qui le voit et qui l'entend ! Ah ! mon père, de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, et la vertu me devient plus chère qu'elle ne me l'a jamais été.

Êtes-vous content de nous? Mademoiselle de Senneville s'éloigne et sacrifie les douceurs de l'amitié aux loix de l'amitié même : comme elle, Madame de Valmont en sacrifie les liaisons et les charmes à l'amour conjugal; et à cet amour, j'immole une passion qui étoit si vive, et qui me rendoit si criminel! Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si étrange révolution, et que la société des hommes vertueux produit d'heureux changemens dans un cœur qui étoit fait pour le devenir! enfin le voile est tombé, et je retrouve Émilie avec tous les attraits de la constance et de la vertu.

Peut-être aussi un Dieu propice a aidé à son triomphe; le dirai-je? ce Dieu de vérité que j'implore a semblé disposer mon cœur et le rendre plus docile. Depuis votre dernière Lettre, pénétré d'un respect plus sincère pour la Religion chrétienne et la jugeant plus digne de ma raison, afin de me mieux préparer à l'étudier et à la connoître, je méditois ce sacrifice, dont peu de tems auparavant la seule idée me faisoit frémir, et

dont l'exécution me sembloit impossible. Je me disois à moi-même : » Dissipons tout le » prestige des passions qui m'enchantent ; » levons tous les obstacles qu'elles peuvent » apporter à la connoissance de la vérité ; » cherchons-la sans opposition, sans pré- » vention ; offrons, aux soins d'un père ten- » dre, un esprit libre et un cœur maître de » soi. Si la religion est vraie, si c'est moi » qui suis dans l'erreur, j'aurai moins de » peine à en convenir ; et si je suis fondé » dans mon incrédulité, j'aurai du moins l'a- » vantage de ne plus en suspecter la cause «. C'est dans ces momens que M. d'Orval est survenu ; et sa présence m'élevant au-dessus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connoissois pas.

Poursuivez donc, mon père, l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. Souffrez seulement que ma circonspection augmente à mesure que la vérité me devient plus chère, et qu'il est question pour moi d'une détermination plus précise sur des objets si importans. Je vous promets de ne point opposer à des preuves solides des difficultés minutieuses, des doutes mal fondés, et de vains sophismes : mais aussi je ne veux me rendre qu'à la seule raison ; et si les autorités les plus respectables sont pour vous, ne

trouvez pas mauvais que, déterminé comme je le suis à ne jurer sur la parole d'aucun maître, je ne cède point à l'autorité.

LETTRE XXXIV.

Du Marquis au Comte et à la Comtesse de Valmont.

PARTAGEZ ma joie, mes chers enfans, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentimens qu'éprouvent nos ames, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manqueroit-il à mon bonheur? Jugez par la Lettre * de nos deux époux, des ravissemens de leurs cœurs. Jamais, pour le caractère et la façon de penser, pour les agrémens de l'esprit et les qualités de l'ame, non jamais on ne vit d'union mieux assortie, comme on en voit peu qui ayent été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix et l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille; elle me fait éprouver à moi-même un contentement que

* Cette Lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres.

j'ai

j'ai peine à bien rendre. Ah ! je ne croyois pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives et de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymur et toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de Madame de Veymur et de Mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant, que vous m'avez rendue si chère, et qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter, ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. Monsieur et Madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement; et cependant elle veut bien, dans de certains momens, me donner comme des marques de préférence, dont ils ne sont point jaloux, et dont il seroit difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi, avec son mari, mon château pour son domicile, et veut, dit-elle, partager mon exil aussi long-tems qu'il pourra durer. Vous concevez, mes chers enfans, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre; l'amitié, la confiance se réunissent pour m'y former une sorte d'empire; et c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de

régner. Cet empire n'est pas tel cependant, que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche, il est le père de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence, et du bonheur.

Je ne saurois me refuser à la douce satisfaction de vous répéter, sinon dans les mêmes termes, du moins quant au fond, les leçons touchantes qu'il leur a données. » Vos ames sont trop honnêtes et trop belles, leur disoit-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que j'insiste sur la fidélité que vous devez l'un et l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au Ministre de nos Autels à vous faire bien comprendre toute la sainteté et toute l'importance du nœud sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur et de dignité la religion élève ce lien, cette convention, déjà si respectable par les seules loix de la nature, mais que, par-tout où s'introduit la dépravation des mœurs, la religion seule a encore la force de faire respecter *. Il vous montrera la société toute

* Dans les beaux jours de Rome, où sans aucune loi écrite sur ce sujet on ne connut pas l'adultère, les mœurs suffisoient pour conserver aux saints nœuds du mariage toute leur force et leur pureté ; mais aujourd'hui que les

entière reposant tranquillement sur la foi d'une convention si sainte, et l'oubli des devoirs qu'elle impose entraînant après lui tous les maux et l'oubli de tous les autres devoirs *. Il vous montrera un Dieu, le défenseur des droits de la Nature et de la Religion, également intéressé à venger l'une et l'autre par les châtimens terribles, réservés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous exposera ces grandes vérités, qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui. Mais il y a des choses bien intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que sa sagesse ou que la dignité de son ministère ne lui permettroit pas de vous dire aisément, et que mon amitié plus libre, sans être moins circonspecte, ne me permet pas de vous taire. Mon âge, mon zèle, votre amitié pour moi, ennobliront à vos yeux des détails qui paroîtroient minutieux peut-être à tout autre que vous «.

» Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez avant toutes choses une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un

mœurs sont dépravées, où trouvera-t-on sans religion, une femme vraiment chaste, un seul mari vraiment fidèle ?

* Voyez la note (4) de la Lettre XXVIII.

esprit juste, d'une humeur douce et prévenante, d'un caractère sensible et tendre, d'un cœur excellent, tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, et vous avez en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts; puisque telle est la condition humaine, qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyiez maintenant, il viendra un jour, où, le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes; et faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches et des imperfections. Vous y attendre, est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, et de ne pas trouver dans votre union un mécompte, qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, et où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l'expérience, que

tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Supporter les autres pour mériter qu'il nous supportent, c'est le cri de l'équité, c'est la loi de la nature, et celle que nous impose l'intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une règle de prudence; la religion vous en fait un devoir; la raison, la religion, et l'amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de vous deux, et, pour le moment, le plus sage cède en quelque sorte à l'autre; que celui-là n'irrite point, par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible et faite à contre-tems, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il se contente d'en détourner le cours. Le langage de la raison est trop foible quand la passion s'explique, et ne sert souvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de sages ménagemens et beaucoup de douceur, à perdre insensiblement de sa force; et la raison reprendra bientôt son empire; et celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble, n'aspirera qu'à vaincre à son tour «.

» A cette règle de conduite, ajoutez-en une autre, qui rendra l'usage de la première

plus rare, et qui en rendra même le besoin moins nécessaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre sous des dehors aimables, comme s'il étoit question de vous plaire pour la première fois. Trop de contrainte, il est vrai, rendroit votre union moins douce; mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'estime; trop d'aisance nuit à l'amour. On perd aisément un cœur dont on se croit trop sûr; il faut au moins autant de soins pour le conserver, qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n'a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari; mais pour ne pas cesser de l'être un jour, elle a besoin d'une certaine attention sur elle-même, d'une sorte d'étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornemens d'une belle et noble simplicité et de tous les charmes de la décence *. De son côté un époux qui veut être aimé, doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il est possible, par autorité; qu'il ne fasse rien par humeur; qu'il persuade ce qu'il

* » La complaisance, dit Richardson, l'égalité d'humeur, et la propreté, sont trois chaînes dont un cœur » amoureux ne sort jamais «.

désire ; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés, quand on les contrarie ; qu'il remette à des tems plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté, et qu'il ménage un sexe foible, mais naturellement bon dès qu'il nous trouve indulgens. Le respect, la soumission, l'amour, sont au nombre de ses principaux devoirs ; mais c'est l'exposer à y manquer, que de les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, et non pas une esclave ; et vivre toujours avec elle comme un amant fidèle, est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux «.

» Il faut donc aussi qu'il procure à cette compagne qui lui est chère, des amusemens et des plaisirs ; mais, et c'est la troisième règle, il faut qu'il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop pénibles et trop peu variées ; pourroient, dans une jeune femme, produire enfin la lassitude et l'ennui. C'est en l'arrachant quelquefois aux travaux et aux soins domestiques, qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse et des plaisirs trop dissipans. Si au milieu de la Cour, si dans le tumulte des villes, vous la livrez à des

amusemens de toute espèce, à des sociétés brillantes et frivoles, à l'enchantement des spectacles, aux bals, aux jeux, aux ris, et aux fêtes les plus galantes; elle y prendra bientôt l'esprit d'un monde dangereux et futile, l'amour du luxe et de la mollessse, le ton du jour, les airs à la mode, le sentiment et le jeu des passions; elle y prendra le désir insatiable de voir et d'être vue, la fureur des vains amusemens, le mépris de ses devoirs, l'éloignement pour sa maison, et au moins l'indifférence pour son mari et pour ses enfans. Vous serez étonné d'une révolution si étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques momens: et cependant liée, entraînée par ses goûts dépravés, elle ne se sentira plus assez de forces pour chercher dans l'accomplissement de ses premiers devoirs le sentiment de son premier bonheur. Pour flatter sa curiosité; pour la satisfaire et vous satisfaire vous-même, vous l'aurez promenée d'objets en objets, de cercle en cercle, de plaisirs en plaisirs; et vous y aurez laissé évanouir sa tendresse et corrompre ses mœurs (1). Faites-lui donc des amusemens dignes d'elle, et qui la lient plus étroitement à vous au lieu de contribuer à l'en séparer. Composez-lui des sociétés également dignes de tous deux, où l'on aime

à vous voir ensemble, où elle ne se plaise jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte sans humeur, qu'elle retrouve sans empressement, qu'elle ne préfère point à sa propre maison. Faites en sorte que sa famille soit pour elle le spectacle le plus touchant, que son époux soit toujours sa société la plus douce, que son séjour ordinaire ne cesse point de lui paroître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusemens permis ont de plus touchant et de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant et de plus solide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts et les talens «.

» Ce n'est pas assez du choix de vos plaisirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne se glisse que trop souvent dans l'usage de ceux qui sont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naissent de l'union si douce et si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennoblissez-en le principe, respectez-en la fin, sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus constans; et en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts; en les couvrant du voile de la sagesse, vous n'émousserez pas la délicatesse si naturelle aux ames bien nées; vous augmenterez dans le cœur d'une épouse toujours chaste l'ai-

mable sentiment de la pudeur, bien loin de l'affoiblir * ; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes ; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du cœur et les dangers de la séduction ; et vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires d'une passion déréglée, les délices du sentiment «.

» Pleins d'amour l'un pour l'autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne craindrez pas d'en voir multiplier les fruits, sous les auspices d'une Providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande, dans d'autres vous-mêmes, le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez

* C'est la pensée de Plutarque : » Ayez, dit-il, avec » votre épouse la plus grande décence. Songez que le lit » conjugal sera pour elle une école de vertu ou de libertinage «.

» Évitez les familiarités peu séantes, a dit, par le » même principe, un des Sages de la Chine ; la bienséance » qu'on garde dans l'intérieur de la maison, fait contracter l'habitude de tenir au dehors une conduite sage et » réglée «. Voyez *Lettres Édifiantes*, t. 26. de l'ancienne édition.

point la religion, l'amour et la nature; outrage le plus grand de tous, et, à la honte de notre siècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom et de vos vertus, par la crainte d'en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, et toujours dignes de l'être « !

M. d'Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenoient dans sa bouche; ils y acquéroient, par son âge, par son caractère plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n'auroit pu leur donner : et j'ose bien assurer que ceux auxquels il les adressoit ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes ! Puissent les obstacles qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, et vous permettre de jouir quelque tems, au milieu de nous, de toutes les douceurs de la paix et de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans, de ce qui excite les transports de ma joie : comme la source vous en est commune, je n'ai pas voulu vous séparer dans ma Lettre. Dans les suivantes, je ne tarderai pas à m'en-

tretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le sujet de votre juste impatience. Adieu, mes enfans : aimez-moi; aimez-vous toujours; un amour si légitime et si doux, s'il est bien réglé, peut vous sauver bien des dangers et vous consoler de bien des peines.

NOTE.

PAGE 200.

(1) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse et corrompre ses mœurs.* C'est ce qui tarde encore moins à se vérifier, lorsqu'à ces premières sources de corruption, déjà si efficaces par elles-mêmes, se joignent l'indifférence pour le culte, et l'oubli du Christianisme. Un homme de condition épouse une jeune personne honnête, bien élevée, formée à Saint-Cyr sur les principes qui y sont établis. A peine sont-ils mariés, qu'il interdit à sa femme toute pratique de piété, ou que du moins il la gêne sur ses exercices de religion; il la lui fait même en peu de tems regarder comme une institution arbitraire et une affaire de préjugé : il la lance au milieu du monde le plus dangereux, et l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie, pour être plus libre de s'amuser jusque chez lui : il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il? La jeune femme oublie en effet tous principes et toute pudeur; elle a son monde, ses amis, ses convives, que le mari ne connoît seulement pas, et qui le connoissent à peine, ou qui ne le voient que comme un personnage ennuyeux et maussade; elle a ses intrigues que tout le monde sait; elle se rend la fable de toute une ville : le scandale devient si public, qu'enfin le mari

lui-même en est instruit. La division se met entre les époux : la haine, les mauvais procédés, la séparation, les procès, viennent ensemble ; mille horreurs se révèlent : les deux époux se sont perdus et déshonorés. Mari, remontez à la source. Votre femme avoit de la religion, et eût pu vous rendre heureux, quand vous l'avez épousée : mais cette religion, vous la lui avez ravie : et de là votre propre honte et vos malheurs.

LETTRE XXXV.

Du Marquis de Valmont à son fils.

Je m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette, (et qu'elle est douce à mon cœur!) celle de t'éclairer et de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre, ou du moins que n'ai-je été assez fidèle pour y satisfaire plus promptement! et quelle obligation si importante pouvoit ne pas s'allier avec celle-là?

Tu ajoutes encore au devoir que la Nature et la Religion m'imposent, en me ménageant les moyens de le bien remplir. Cher Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes yeux! Que tes dispositions m'encouragent! et que la préparation secrète de ton ame y donne un accès facile au Dieu de vérité! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites et suppléant à ta foiblessse, s'est ouvert dans ton cœur une route si belle. Puisses-tu, mon fils, toujours docile à sa voix, répondre jusqu'à la fin à ses desseins sur toi!

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la religion, je n'aurai point à insister vainement sur ces objections futiles

que la mauvaise foi enfante, que les passions accréditent, que l'ignorance répète, et que tant soit peu de lumières, avec plus de bonne-foi, suffisent pour détruire ? Tu me promets que tu ne joueras point sur les mots; que tu ne t'amuseras point à incidenter follement sur les faits; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que sur de faux exposés; que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures; et ce qui est avéré par ce qui est incertain; que, te bornant à constater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des suppositions? Que de circuits tu t'épargnes ! et que d'ennuyeuses redites tu m'épargnes à moi-même ! Il est un nombre infini de ces objections frivoles, que cent fois on s'est plu à répéter, qu'on a pulvérisées cent fois, et que tous les jours encore on ressasse, on reproduit impunément. Nous amuser à les discuter de nouveau, ce seroit consumer en propos inutiles un tems qu'on peut mieux employer, et fatiguer ton attention par des détails auxquels, pour un esprit vrai et sagement critique, le fond même des preuves répond suffisamment *.

* Les défenseurs de la religion se sont multipliés à proportion des efforts et de la quantité de ses adversaires : dans ces derniers tems encore on a vu paroitre d'excellens ouvrages en ce genre; tels que le *Deisme réfuté*, l'*Apologie de la Religion*, les *Lettres de quelques Juifs Por-*

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la Religion chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production toute humaine? Est-elle marquée au sceau de la vérité ou à celui du

tugais, les *Réponses critiques* du savant M. Bullet, le *Catechisme Philosophique* de M. Flexier de Réval, les *Fondemens de la Foi*, par M. Aimé, les *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philosophiques*, etc. Qu'il nous soit permis d'y renvoyer, comme à une source de lumières sur les vaines difficultés que l'on forme contre le Christianisme, et d'éviter ainsi de surcharger ces notes de réponses, qui ne seroient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai seulement à remettre ici sous les yeux un précis de ces difficultés mêmes, tiré d'un des ouvrages de M. l'Archevêque de Vienne sur la Religion. » A quoi se réduisent-elles, dépouillées de toute plaisanterie, de toute satire, de toute déclamation? à des lieux communs, qui prouvent peu par eux-mêmes, et qui ne prouvent rien du tout, lorsqu'on ne peut les appliquer aux questions particulières que l'on traite. » Il y a eu des » révélations controuvées; donc celles de Moïse et de » J. C. le sont aussi. Il y a eu des devins fourbes et mer» cenaires, des oracles trompeurs; donc nos Prophètes » n'ont pas prédit l'avenir. Il y a eu des miracles suppo» sés, ou des faits purement naturels, jugés miraculeux » par l'ignorance; donc les prodiges attribués à Moïse, à » J. C., aux Apôtres, ne sont ni véritables, ni divins. » L'Idolâtrie et le Mahométisme ont duré long-tems, » ont occupé de vastes contrées; donc le Christianisme a » pu se répandre et s'accroître par des moyens humains. » L'erreur a eu ses martyrs; donc les nôtres ont été des » imposteurs et des fanatiques. Il y a eu quelques actes de

mensonge? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

Si ce sont les hommes qui ont inventé la Religion chrétienne; c'est dans la suite des siècles qu'on doit en fixer l'époque, elle doit être l'ouvrage du tems. Si elle est le fruit de

» martyrs ou douteux ou faux; donc ils le sont tous. Il y » a, dans quelques-uns de ces Actes les plus authentiques, des circonstances moins certaines que tout le » reste, ou qui ne cadrent pas avec nos usages et nos » mœurs; donc les Actes eux-mêmes sont apocryphes. » Des Bonzes, des Faquirs, des Derviches vivent en solitude, se livrent à d'étonnantes austérités; donc la vie » angélique, conforme aux sublimes conseils de l'Évangile, est une illusion. Il y a eu, dans le commencement » du Christianisme, des Évangiles fabriqués ou falsifiés » par des Hérétiques; donc il faut compter pour rien les » quatre Évangiles que la tradition constante et unanime » des Eglises chrétiennes nous a transmis. Les quatre » Évangélistes ne racontent pas toujours les mêmes choses » dans le même ordre, quelques-uns omettent des faits » ou des circonstances que d'autres rapportent; donc ils » se contredisent mutuellement. Il y a eu de grands abus, » de grands crimes parmi les Chrétiens, parmi même » les ministres du Sanctuaire; donc la religion elle-même » est un tissu de fables et de mensonges «. Quelles conséquences! et quelle manière de raisonner! Voilà pourtant, dans l'exacte vérité, tout ce qu'objectent à nos preuves du Marsais, Boulanger, Fréret, le Lord Bolingbroke, l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique et de la Philosophie de l'Histoire*; voilà comment ils ont *examiné*, *analysé*, *dévoilé* le Christianisme «. *La religion vengée de l'incrédulité par elle-même*.

l'imposture, des circonstances et du hasard; l'assemblage de ses parties ne doit pas former un système parfaitement lié, un tout complet; et, comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion et le mensonge; elle ne doit pas soutenir de grandes et longues épreuves, elle doit se détruire d'elle-meme, s'affoiblir et périr en vieillissant. Que dirai-je de plus? Si elle est uniquement produite par la raison humaine; foible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir comme il faut, ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le Christianisme est son ouvrage; quel contraste et quel tableau bien différent! la religion, au lieu d'ètre jetée comme au hasard parmi les hommes et dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, et entrer dans le plan de la création: ses parties, au lieu d'ètre divisées, décousues, sans suite et sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à l'autre, se supposer mutuellement, tendre vers un même centre, et avoir le rapport le plus parfait: l'œuvre qu'elle nous présente doit être

ferme, inébranlable; il doit être à l'épreuve de toutes les discussions, triompher de tous les obstacles, surmonter toutes les résistances, se développer, se perpétuer de génération en génération, et assurer de plus en plus sa consistance par sa durée : enfin cette religion, dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, et dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, doit, par la justesse de ses proportions, procurer abondamment la gloire de l'un et suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi, l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'est-à-dire, la perfection éminente, l'éminente sainteté de la Religion révélee, formeront ses principaux caractères. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre, sur la même ligne, et avec la même assurance; ils seront liés entre eux d'une manière presque indivisible, et se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle: ainsi; la religion nous offrira-t-elle, comme un édifice majestueux, dont le sommet touche au Ciel, dont les fondemens reposent au plus profond de la terre, dont toutes les parties, étroitement unies, ont, entre elles, et avec le tout qu'elles composent, le plus juste rapport : ainsi encore la religion nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la

portée de tous. Par ses trois premiers caractères, elle se prouvera à l'esprit : et c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont capables de discussion et de recherches. Par le dernier, elle se prouvera au cœur: et c'est le genre de preuves qui convient aux ames droites et simples; à celles qui, jugeant plus par sentiment que par raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée, et non moins sûre, pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la Religion chrétienne, et voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner, ou si elle en est dépourvue; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la Divinité.

Cette lettre va te paroître un peu sérieuse peut-être : mais, mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches; la vérité, qui doit ensuite te mener au bonheur ! Eh ! quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver ?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres religions, du moins de celles qui sont étrangères à la religion de J. C.; c'est, mon fils,

qu'il est évident, pour peu de notion qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'en est pas une seule qui ait une antiquité égale à celle du monde, et dont on n'entrevoie l'origine informe et grossière dans des tems bien moins reculés; pas une, dont toutes les parties liées entre elles forment un systême complet de faits et de doctrine, et prennent un caractère d'unité; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme et invariable, dans une société chargée d'en conserver le dépôt; pas une enfin qui, par sa perfection éminente, pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu et aux besoins de l'homme.

C'est donc sur la religion chrétienne que va se porter toute notre étude; et, pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le chrétien lui-même. Que me répond-il? O mon fils! quel premier sujet d'étonnement! Il me renvoie avant toutes choses à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, par-tout étranger, proscrit, errant, objet de la haine et de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers, et cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange; toujours distingué des

autres nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation lui-même; et parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. » Considère ce peuple, » me dit le Chrétien fidèle, ce peuple étrange, » si digne de toute ton attention. C'est lui, » tout mon ennemi qu'il est, qui t'offrira les » titres de mon origine; c'est sur lui que je » suis fondé : je ne fais qu'accomplir en moi » les promesses qui lui ont été faites pour » moi *, la loi que je professe n'est que le » développement et la perfection de celle » qui lui a été donnée; ses livres sont les » miens; et ma religion ne forme avec la » sienne qu'un tout parfait «.

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, et il offre à mes recherches les objets les plus intéressans. En datant, par la filiation la plus constante et la mieux suivie, non pas seulement de la vo-

* » Un avantage qu'a la Religion chrétienne, et dont aucune autre ne peut se vanter, c'est d'avoir été annoncée, un grand nombre de siècles avant qu'on la vit éclore, dans une religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie «. *Maupertuis.*

cation d'Abraham, mais des premières époques de son origine, il est, si je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent son histoire, sa religion et ses loix, sont les plus anciens de tous les livres qui nous restent; les faits qu'il nous expose, comme étant l'histoire de ses pères, sont en même tems les premiers évènemens de la grande histoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la Divinité même, se regardoit comme le peuple de Dieu; et s'il n'est que l'ébauche du peuple Chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, et pris dans le sens que nous venons d'exposer, se dit le plus ancien de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité, cher Valmont, une assertion si hardie; emprunte les lumières des Critiques les plus judicieux, des Savans les plus éclairés; et, de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement découvertes, des peuples, moitié policés, moitié sauvages, ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité, rien ne prouveroit en leur faveur : disons mieux; leur population si peu nombreuse, relativement à ces vastes

contrées qu'ils occupent, leurs connoissances si étroites encore et si bornées, leurs mœurs, leur police, leurs loix si imparfaites, eu égard au tems qu'ils auroient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté (1).

Dans l'Asie, un peuple plus savant, plus policé, paroît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les Annales de la Chine placent l'invention des arts et des sciences parmi les Chinois, près de 3000 avant Jesus-Christ (2). Des observations astronomiques viennent à l'appui de ces calculs, et semblent en garantir l'exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter jusqu'à l'origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes et sûres, elles ne portent que sur des bruits confus, elles ne portent sur rien. Les supputations d'éclipses, quand bien même elles seroient justes, et il s'en faut qu'elles le soient, ne prouvent pas davantage en faveur des Annalistes Chinois : puisqu'il est démontré qu'on peut calculer les éclipses passées jusqu'à la création du monde, comme on calculeroit pour tous les siècles futurs, celles qui doivent arriver. On peut dire la même chose de leur cycle solaire et de toutes leurs supputations chronologiques. Elles sont d'ailleurs si confuses,

confuses, si embarrassées, et mêlées de tant de faits, évidemment faux et ridicules, qu'il est aisé de sentir, sur-tout pour les siècles un peu reculés, le peu de fonds qu'on doit faire sur leur authenticité.

Aux Indes enfin (3), et par toute la terre, je ne vois que des peuples entés sur des peuples; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées et confondues; je vois d'anciennes religions, défigurées et remplies de nouvelles superstitions. Parmi les Juifs, rien de semblable: c'est toujours le même peuple, et, pour ainsi parler, la même famille; ce sont toujours entre eux la même langue, les mêmes usages, la même religion; ce sont toujours pour le fond, les mêmes idées et les mêmes espérances: ils remontent d'âge en âge, de génération en génération, à leurs Patriarches; et par eux, à travers un petit nombre d'hommes distingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails et de faits qui se répondent exactement, ils remontent aux premiers pères du genre humain. Ils laissent ainsi bien loin derrière eux les Assyriens, les Chaldéens, et leur véritable fondation sous Nemrod *, les

* C'est du moins, comme l'observe M. Bossuet, vers ce tems, et pas plus haut, que commencent les observations qu'ils donnèrent dans Babylone à Callisthènes pour

Égyptiens et leurs dynasties confuses (4), les Grecs et leur obscure mythologie. L'époque de leur antiquité, prise dans toute son étendue, n'est plus celle de quatre à cinq mille ans, c'est celle de la création.

Les fondemens de leur histoire se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, et sont soutenus par une tradition constante et par les plus anciens monumens. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers, auxquels on puisse donner, avec une égale certitude, la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits, mais il s'en faut bien, ni qu'ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siècle en siècle on nous ramène, comme pour l'histoire du peuple Juif, à ceux qui les ont écrits *.

Aristote, 334 ans avant l'Ere chrétienne. Encore faut-il convenir que ces observations n'ont pas un fondement bien assuré. Voyez à ce sujet les savantes remarques de M. Goguet, *De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences*, *l.* 3. *c.* 2, *art.* 2.

* » A ne regarder l'Écriture sainte, dit M. Fréret, que comme un monument de l'ancienne Histoire, son antiquité et le soin qu'on a pris de la conserver lui donnent une authenticité, que ne peuvent avoir les autres monumens «.

» Les livres de Moïse, dit-il ailleurs, en faisant abstraction du respect que nous inspire pour eux la religion,

J'examine ces livres que le Chrétien révère, qu'un peuple, son plus grand ennemi, me présente, et qu'il semble n'avoir conservés que pour lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la nation Juive et de tout le monde Chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux, que quelques Pontifes conservent dans le secret ; ils ont toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention et à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges : et dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique foible et insuffisante ; que de petites difficultés, qu'ils n'eussent pas osé faire contre d'autres livres que ceux-là ; que

sont ce que nous connoissons de plus authentique et de plus ancien «.

Partout enfin M. Fréret parle de Moïse comme *du plus ancien et du plus respectable de tous les Écrivains* : partout il montre l'accord de l'histoire des anciens peuples, dans ce qu'elle a de mieux fondé, avec la vraie chronologie de l'Écriture, prise dans les Septante et les Samaritains. Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, la suite du *Traité touchant la certitude et l'antiquité de la Chronologie Chinoise*, vers la fin ; *l'Essai sur l'Histoire et la Chronologie des Assyriens de Ninive* ; et les *Recherches sur les Traditions religieuses et philosophiques des Indiens.*

des citations de contradictions apparentes, et qu'avec plus de lumières et d'équité on concilie aisément; qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages; que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, et des efforts impuissans.

Ces livres existoient certainement avant Jésus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le Chrétien les a reçus; c'est à ces livres qu'il en appeloit contre eux dès les premiers tems; et le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du Chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moïse, existoient du tems de Ptolomée Philadelphe, 300 ans avant l'établissement du Christianisme, puisque c'est sous ce Prince et par ses ordres que s'en fit cette traduction célèbre d'Hébreu en Grec, qu'on nomme la version des Septante; version authentique, l'ouvrage des plus savans Juifs, et qui suppose non seulement l'original préexistant, mais l'aveu de toute la nation.

Ils existoient, ces livres, plus de 500 ans avant Jésus-Christ: puisqu'alors les Samaritains, entièrement divisés d'avec les Juifs, avoient retenu le Pentateuque avec la même vénération qu'ils avoient pour son auteur *:

* Voyez les *Nouveaux Éclaircissemens sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, par un Religieux Bé-

ces deux peuples, toujours opposés, toujours ennemis, ne s'accordent que sur l'origine et sur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une secte de Samaritains, toujours connus sous le même nom, le conserve religieusement avec les anciens caractères Hébreux; et une secte si foible semble ne durer si long-tems, que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse et à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'ère chrétienne, où fut commencé par Zorobabel, le rétablissement du temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs et des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jésus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, et qu'ayant obtenu d'Asaraddon un prêtre Israélite, ils reçurent de lui les livres de Moïse, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme, et firent du culte du Dieu d'Israël un mèlange bizarre et sacrilège avec le culte des Idoles.

De cette dernière époque, on est encore

nédictin de la Congrégation de Saint-Maur, un volume *in*-8°. A Paris, chez Nyon, 1760.

forcé de remonter près de trois siècles au-delà ; je veux dire, à la séparation des dix Tribus, environ 439 ans avant le rétablissement du temple, et près de mille ans avant Jésus-Christ. En effet, le schisme qui sépara dès-lors, sous Roboham, fils de Salomon, les deux portions d'Israël, ne permettoit pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la supposition du Pentateuque : que dis-je? il ne permettoit pas même de l'altérer ; et Esdras, étant de beaucoup postérieur à la séparation des Juifs, et même, en tant qu'écrivain, à la première époque du rétablissement du temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être soupçonné avec fondement, ni d'avoir composé, ni d'avoir altéré les livres de Moïse, également reçus, également connus et révérés par les deux nations.

De la date précise du schisme d'Israël, pour remonter jusqu'à Moïse, il ne reste plus qu'environ 500 ans *. Mais dans cet

* De savans Chronologistes n'en comptent même que 400. Quoi qu'il en soit, il y a déjà ici une observation importante à faire, et qui dément la supposition des livres de Moïse avant cette époque. » De deux choses l'une : ou la fabrication du Pentateuque étoit ancienne lorsqu'arriva le schisme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que les

intervalle, tout nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve, cette authenticité, par la nature de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels; qui lui imposent un joug, insupportable de la part de tout autre qu'un Législateur tel que Moïse; qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve, en second lieu, par le concert des douze Tribus à les adopter; concert qui ne se dément jamais, malgré leurs querelles particulières, leurs vues souvent contraires, leurs passions et celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le Pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de

Hébreux, voisins comme ils l'étoient du tems de Moïse, eussent reconnu pour son ouvrage des livres supposés, où se trouvoient consignés leur histoire, pleine de faits ignominieux, leurs généalogies, leur culte, leur législation? Dans le second, déterminé à changer la police et la religion dans son nouveau Royaume d'Israël, Jéroboam eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus sur la fabrication récente d'une production qui mettoit le plus grand obstacle à ses desseins «? Voyez *Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains.* Préface de l'Éditeur.

Moïse, et quelles lignes traditionnelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité!

Elle se prouve, en troisième lieu, par l'ordre fixe et immuable, qui, avant les époques que nous avons citées, se trouve établi pour le sacerdoce dans une seule famille, pour les fonctions lévitiques dans une seule Tribu; par l'existence des loix, des cérémonies, des fêtes, des monumens, dont la date ne pouvoit être prise que de celle du Législateur même, qui remontoient en effet jusqu'à lui, qui supposoient, et son existence, et l'authenticité de ses livres, et celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi, l'Arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau Paschal et les Azymes, la loi des prémices et le rachat des premiers nés, la consécration des prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la Pentecôte et celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des Tribus de Ruben et de Gad et de la demi-Tribu de Manassé au delà du Jourdain, la division de la terre de Chanaan, les asiles, et les autres établissemens qui prenoient leur origine dans les premiers tems de la République; tout servoit à rap-

peler les évènemens remarquables consignés dans le Pentateuque, à en confirmer l'histoire, et à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monumens, et les livres, tout se suit avec tant de justesse et de précision, tout s'accorde si bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que la loi écrite et les usages établis ont nécessairement et la même source et la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette ancienneté des annales du peuple Juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Écriture. L'histoire des Rois est liée à celle des Juges; celle des Juges, à celle de Josué; et celle-ci, à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des Prophètes, ceux de Salomon, les Pseaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin, par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement et le

plus fidèlement décrites les mœurs des premiers tems : on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récens ; on n'y apperçoit aucune loi, aucune coutume, qui se soit introduite depuis Moïse : toutes les coutumes et toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du Législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, aux desseins qu'il se proposoit : le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence, par l'impossibilité absolue de la réunion et du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge ; ces preuves, dis-je, et ces combinaisons se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque, comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres, suffisoit seul, pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile, la témérité de ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui, dans les points tant soit peu importans, eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous ; on en don-

noit un exemplaire aux Princes et aux Pontifes aussi-tôt après leur inauguration; on en faisoit tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques; ils étoient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude; ils étoient pour eux en quelque sorte les seuls livres; ils les portoient par-tout, et en rendoient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes? Rien de suivi, rien de solide; on incidente sur de petites difficultés, qui, par leur foiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort et la sépulture de Moïse rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome, et qui d'ailleurs eussent pu être prévues, écrites et rapportées par lui-même; quelques changemens faits par des copistes sur des noms de villes et dans des choses peu essentielles (5); quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets et des mots sur lesquels elles tombent, confirment davantage le concert admirable des différens textes sur le fonds même de la narration (6); quelques endroits obscurs et difficiles, qui naissent du peu de connoissance des arts

et des usages propres à ces premiers tems; des calculs qu'on oppose à des faits, et qui, peu exacts et peu vrais, sont démentis par les hommes les plus éclairés; Moïse se donnant à lui-même quelques éloges, d'ailleurs nécessaires, et suivis dans d'autres endroits de l'humble aveu de ses fautes; cet Écrivain parlant toujours de lui en termes indirects, comme ont parlé d'eux-mêmes César dans ses Commentaires, Xénophon dans sa Retraite des dix mille, Josèphe dans ses livres de la guerre des Juifs, Procope dans son Histoire; la prétendue perte des livres de Moïse avant le Prêtre Helcias, qui, dit-on, les ressuscita; l'oubli prétendu de ces livres au tems de la captivité, de ces livres dont Helcias retrouva l'original sacré, mais dont les copies étoient entre les mains de tout le peuple, de ces livres cités et rappelés sans cesse aux Juifs captifs par leurs Prophètes, aux Juifs qui en faisoient leur unique consolation dans leur exil, et qui en observoient si scrupuleusement la loi; mille autres traits d'une critique aussi peu juste, aussi mal fondée; voilà ce qui fait triompher l'incrédule : vain triomphe, dont il est seul à s'applaudir, et dont tous les jours, sur les bancs de nos écoles, on rit à plus juste titre que lui.

Mais, pourquoi donc, mon fils, des objections si peu solides deviennent-elles, à ses yeux, des argumens sans réplique ? Ah ! pourquoi? c'est qu'il est de son intérêt le plus pressant d'infirmer nos preuves sur l'autorité des premiers livres sacrés ; c'est qu'il conçoit sans peine que leur ancienneté, leur authenticité, donnent déjà à la religion un fondement inébranlable. Et en effet, si c'est Moïse qui a écrit ces livres, on ne peut plus douter de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car, prends-y garde, cher Valmont, c'est dès-lors un Auteur contemporain qui parle à sa nation ; qui lui parle de faits qui se sont passés et qui se passent encore sous ses yeux : c'est un écrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut se tromper lui-même sur la nature et la vérité de ces faits, dès que ce sont, pour elle comme pour lui, des faits publics, sensibles et permanens. Ainsi, par exemple, la sortie de l'Égypte, au milieu de tant de prodiges, dont l'Égypte seule est la victime, dont tout l'art de ses magiciens ne peut la défendre, et auxquels même toute la puissance des démons est forcée de rendre hommage : le passage de la Mer rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase de ses flots retirés, mais au milieu de son lit, et à travers ses flots divisés : le Mont

Sinaï tout en feu : la voix retentissante du Très-Haut : des flammes, des éclairs et des foudres, qu'on expliqueroit bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connoissoit point alors, et qu'il est absurde de supposer : la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré et d'Abiron : le rocher frappé par la verge de Moïse, et offrant tout-à-coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter : mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusion qu'ils étoient pour tous les Juifs, qu'ils se renouveloient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans ; tels que la manne, qui leur a servi si long-tems de nourriture ; leurs vêtemens, qui se sont conservés pendant tant d'années ; cette nuée qui n'a cessé de les couvrir ; et cette colonne de feu, qui régloit leur marche : ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux et avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu ; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne sont pas vrais, et qui ne peuvent être vrais sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d'un peuple si ancien, et qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers évènemens de la grande histoire de l'Univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait; et ils me donnent, de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adoroit. C'est l'Être existant par lui-même; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existoit, et rien n'existoit encore : à sa voix, le monde sort du néant; il dit que la lumière se fasse, et elle est faite; il appelle les astres, et ils commencent leur course; il orne les cieux; il embellit la terre; il la rend féconde; il la peuple d'animaux divers; et donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, et au moment où il le veut.

L'Univers est créé, le monde a pris sa forme; et en sortant des mains du Créateur, tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu: un précepte léger lui est imposé, pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis, il est assujetti, aussi bien qu'eux, à l'empire de l'Être suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa dépendance. Ce précepte, il l'a violé: tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve par-tout les funestes suites de son péché, il les trouve dans lui-même; son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre, ses sens se révoltent; la postérité d'un père coupable perd en lui ses privilèges et ses droits....... Tristes et étonnantes vérités! mais que je trouve gravées sur la face de la nature entière; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumières et de ténèbres, de force et de foiblesse, qui nous fait si souvent chercher l'homme dans l'homme même, et qui, dans lui, annonce à l'Univers un Roi, mais un Roi dégradé. Ah! du moins, à la faveur de ces clartés précieuses et nécessaires à l'homme, je ne suis plus un mystère à moi-même: la nature n'est plus

une énigme, dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé: je connois maintenant la source des contradictions qui me désolent, j'ai la clef de tout le système de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent, et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant. Adam a péché; et déjà, dans une semence bénite qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur: par lui, l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu; par lui, il honorera la Divinité comme elle doit être honorée, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant, la postérité d'Adam se multiplie, et le péché s'étend et se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfans des hommes, répandus sur toute la terre, crient vengeance au Seigneur; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste et sa famille: Sem, Cham et Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affoiblie; la vie humaine décroît insensiblement; la confusion des lan-

gues s'introduit parmi les hommes ; les premiers peuples se forment : et les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencemens heureux, dit M. Bossuet, pleins ensuite de maux infinis ; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa seule parole ; conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Moïse, à ne l'envisager que comme historien, avoit sur ces premiers tems des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des Patriarches, en simplifiant les générations, rapprochoit de cet écrivain les traditions les plus communes et les plus vraies, les monumens les plus authentiques, et par un très-petit nombre d'hommes, le faisoit toucher à la naissance du monde et à la création. Tu le sais, mon fils ; ce n'est pas le nombre des années, c'est la multiplicité des générations qui rend les choses obscures, et dans l'exacte

vérité, notre ignorance sur les tems qui nous ont précédés, ne vient que du peu de tems que nous vivons avec nos ayeux. Si Moïse n'avoit donc voulu que faire illusion à ses contemporains et leur en imposer, il se seroit bien gardé de faire vivre si long-tems des témoins, dont la mémoire, encore récente, n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates, et à déposer contre lui; il se seroit mis en sûreté, en éloignant l'origine du monde, et en multipliant les générations: mais bien loin de là, il parle des choses arrivées dans les premiers siècles, comme de choses constantes, dont il restoit encore un souvenir presque universel et des monumens remarquables.

Et en effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés et les plus mémorables dont parle Moïse. L'œuvre des six jours, attestée par l'historien du peuple de Dieu, l'est en même tems par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire et cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde (7), d'abord informe, ce qu'elles ont appelé chaos; et ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont

toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme (8). L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de l'âge d'or, suivi bientôt après d'un autre siècle, où les misères ont été la punition du crime *. La longue vie des premiers hommes se retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée partout; et l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tous tems célèbre en Orient. Que dirai-je de plus? La fable des géans, qui entassoient montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel, est l'histoire défigurée de la tour de Babel, que les hommes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, et qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait, nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avoient eue jusques alors. Mais on retrouve encore, dans l'origine et la formation des premières sociétés, des premiers États, dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms et ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude : ici,

* » La chute de l'homme dégénéré, dit M. de Voltaire, est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations «. *La Philos. de l'Hist. ch.* 17.

comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés et les plus savans sont pour lui (9). Enfin, dans les traditions particulières, dans la mythologie des Païens et l'explication de leurs fables, on démèle, avec un peu d'attention, presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Eh, d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'Histoire et de la Tradition, la raison même et toute la nature déposent en faveur de cet historien. Trois principaux articles de son histoire, la création du monde et du premier homme, la chute de l'homme et le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent et prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhensible à notre imagination, est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel, incréé, existant par lui-même ; les attributs de l'éternité, de la nécessité, ne conviennent point à la matière ; elle porte, au contraire, tous les attributs d'un être dépendant, et dans son existence, et dans sa manière d'exister * : la matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créées (10) : il y a donc eu aussi un premier homme. Eh,

* Voyez tome 1, pag. 27 et suiv. et la note (2), pag. 47.

comment un premier homme n'auroit-il pas été créé. Supposeras-tu, mon fils, une succession d'hommes à l'infini? Elle répugne; puisque, dans toute la précision du terme, elle supposeroit une suite d'effets, sans aucune cause suffisante de cette suite infinie: dans cette progression, tout seroit effet, et rien ne seroit cause proprement dite. Supposeras-tu un premier homme, formé du limon de la terre, et de la rencontre de molécules organiques *? Tu mets des mots à la place des choses; tu expliques un fait, par l'hypothèse la plus insuffisante comme la plus obscure; tu donnes à un ouvrage admirable et rempli d'intelligence, la cause la plus aveugle; tu donnes à l'esprit la matière pour principe. La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme (11).

Mais dans quel tems le monde, le premier homme ont-ils été créés? Est-ce dans des tems fort anciens? L'affaissement continuel des montagnes, qui se prouve par mille expériences, et qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles **, l'état du monde civil et du monde moral, la moitié de

* Voyez ci-dessus, t. 1, p. 54.

** Il est bien d'autres preuves physiques de la nouveauté du monde, qu'on trouvera en partie dans l'Ou-

la terre, presque encore déserte ou peu habitée, les progrès si bornés de l'esprit humain, la nouveauté même des sciences et des arts, à considérer le nombre de siècles que nous avons parcourus, démontrent une origine, dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïse donne à la terre et à ses premiers habitans.

Mais encore, de quelle manière a été créé celui qui l'a habitée le premier? Ici, mon fils, imagine, si tu le peux, soit pour l'âge, le tems de la vie, le point de force et de maturité auquel il a dû sortir des mains du Créateur, soit pour les connoissances et les secours nécessaires qu'il a dû trouver en lui-même et autour de lui, en ouvrant les yeux à la lumière, soit pour l'état du monde entier, et l'ordre qui a dû régner dans toute la nature, à la création de l'homme innocent et juste, imagine quelque chose de plus raisonnable, de plus satisfaisant, et qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïse (12).

A l'égard du second article de son histoire, qui est la chute de l'homme et sa dégradation, un sentiment intime, auquel je te

vrage de M. de Luc, que nous aurons lieu de citer dans les notes. Voyez à la suite de cette Lettre, la note (15), vers la fin.

rappelois, il n'y a qu'un instant, semble nous l'annoncer malgré nous. Le fond de misère et de corruption que l'homme découvre en lui, lorsqu'il veut être de bonne foi avec lui-même ; cet empire des sens, auquel il cède, et dont il a honte ; cette nudité qu'il couvre, et dont il rougit * ; cette grandeur, qui est démentie par tant de bassesse ; cette pente au mal, qui est démontrée par la corruption universelle, et par la comparaison du mal avec le bien ; ces contradictions perpétuelles, qu'il trouve dans le fond de son être ; ces deux hommes, si je puis parler ainsi, qu'il porte dans un seul : cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paroît fait pour être le maître et le Roi de toute la nature ; cette tradition générale de l'homme coupable et dégénéré ; que de preuves de sa dégradation et de sa chute !

Le troisième article essentiel du récit de Moïse est le déluge. On y trouve des difficul-

* En effet, cette sorte de honte, que l'on observe presque généralement parmi les nations les plus sauvages, et que l'on a observée plus généralement encore parmi celles qui commençoient à se policer, par quelle tradition universelle, ou par quel sentiment naturel l'expliquerons-nous ? Qu'on y fasse attention ; l'une ou l'autre cause d'un effet aussi singulier en apparence, est également favorable au récit de Moïse. (Voyez toute l'*Histoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prevost, et tous les Voyageurs les plus connus).

tés

tés dans la quantité d'eau nécessaire pour inonder la terre : mais, sans nous arrêter à la manière dont s'est fait le déluge, et à laquelle Moïse n'a pas prétendu, sans doute, que des causes purement naturelles dussent suffire, sans oser déterminer les effets que produisit la main du Tout-puissant, lorsqu'elle inclina l'axe du monde, lorsqu'elle ouvrit les cataractes du ciel, et qu'elle épancha de cette urne immense cette vaste quantité d'eau, auparavant invisible et suspendue, ou continuellement atténuée dans l'atmosphère du globe terrestre *, lorsqu'enfin elle rompit le réservoir du grand abîme, et fit sortir la mer de son lit pour en répandre les eaux sur toute la terre habitable ; du moins pouvons-nous dire avec assurance que le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples (13). La tradition, non d'un déluge seulement local, mais du déluge universel, est répandue par-tout, malgré la distance des lieux et la diversité des mœurs et du langage. Les Chinois même, à travers

* L'azur que nous voyons dans l'étendue du ciel, n'est, comme toute autre couleur, qu'une lumière réfléchie, et nous y décèle la présence d'un *liquide*, assez transparent pour admettre la lumière qui vient du soleil, et assez substantiel pour réverbérer celle qui réjaillit de dessus la terre. *M. Pluche, Spectacle de la Nature, tome* 8, *première partie, pag.* 84 *et suiv.*

toutes leurs fables, en ont laissé subsister la mémoire dans leurs livres; comme on y retrouve aussi, dans le règne qu'on prête à leurs premiers empereurs, la longue vie des premiers hommes. Jusque dans le nouveau monde, un évènement, si prodigieux et si différent de toute autre révolution, a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la Tradition et à l'Histoire se joignent, en faveur du déluge, les plus saines observations de la Physique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monumens qu'elle nous en offre de toutes parts. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poissons de mer pétrifiés, ces plantes étrangères empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel (14), dispersées sur tout le globe de la terre, et qui, des contrées les plus éloignées, ont été transportées sur les plus hautes montagnes, sur le penchant des collines et dans le fond des vallées. La terre sortie du sein des eaux, la mer se creusant un lit au milieu d'elle, et formant des montagnes; cet antique système (15), en flattant notre curiosité par une foule de suppositions ingénieuses, n'explique, d'une manière satisfaisante pour la raison, ni l'état du globe terrestre, ni la formation de l'hom-

me, ni son état actuel. A quoi serviroit d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuser des bassins, par le seul mouvement des eaux? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre; celle-ci seroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, et le niveau de la mer n'auroit pas baissé d'une ligne *. De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en venir au récit de Moïse (16). Il ne nous offre pas, il est vrai, des systèmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes, que l'imagination seule a enfantées; les faits qu'il nous présente sont, je le répète, les faits les plus conformes à la raison; ils sont exprimés dans un style simple, mais grand dans sa simplicité; et ce que je remarque dans toute l'Écriture, c'est cette élévation, jointe à une onction douce et tendre, qui ne se trouve qu'en elle (17).

Eh, mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris, dans les anciens tems, toutes ces idées nettes et précises sur

* C'est ce que l'Auteur des *Lettres à un Américain* a si bien démontré. Voyez la troisième Lettre et les suivantes, qui embrassent tout le système dont il est ici question, ainsi que les preuves du déluge par les monumens physiques.

les objets les plus intéressans; tout ce tissu de faits si bien liés; tous ces détails immenses et si suivis; tous ces calculs si difficiles, si nombreux, et au fond si justes et si vrais; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'Être existant par lui-même, *je suis celui qui est*; sur les caractères de sa puissance, *il dit que la lumière se fasse, et elle a été faite*; sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre et pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples et la fondation des premiers Empires; tous ces détails de Géographie, de Chronologie, disons-le même, d'Histoire naturelle, que les plus profondes recherches et les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide et raisonnable, mais qu'au contraire, elles confirment plus fortement de jour en jour *? Où eût-il pris les

* A l'égard de l'Astronomie, on trouve singulier que Moïse ne parle pas de la disposition du ciel et du cours des astres, comme Copernic et Galilée, mais comme on en parle communément; et on ne voit pas que, l'Astronomie étant absolument étrangère à son objet, la raison même demandoit qu'il conformât son langage sur ce point aux idées reçues, et qu'il parlât du cours du soleil comme les autres hommes.

promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, et si hautement attestées par la séparation et par la conservation des deux familles d'Isaac et d'Ismaël, depuis plus de 3500 ans * ? Où cet Écrivain eût-il pris la naïveté de ses récits, et tous les caractères de vérité qui les accompagnent ?

C'en est assez, sans doute, pour te forcer de reconnoître l'authenticité comme l'intégrité de nos premiers livres sacrés. C'est assez de tout ce que nous venons de dire, pour te faire avouer que la Religion chrétienne, en la considérant, comme nous le ferons bientôt, dans sa liaison nécessaire avec l'ancien Testament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons assigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de sa première origine, me présente un livre, qui a pour lui des preuves manifestes de la plus haute antiquité, et qui renferme les faits les plus anciens ; ce peuple, ce livre et ces faits éclatans me ramènent à la plus ancienne religion, et cette religion, selon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la

* Voyez le développement et l'accomplissement admirable de ces promesses, dans M. Pluche. *Préparation Evangélique, pag.* 150 *et suivantes.*

sienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paroître respectable ! Mais pour lui confirmer ce titre et lui assurer ton respect, examinons si la liaison de l'ancienne alliance avec la nouvelle, de la religion des Hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le Chrétien le prétend ; si elle donne au Christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté : et si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils ! que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une religion toute divine, et pour mériter de ta part le plus humble et le plus fidèle hommage ?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi et Émilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, et je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courrier que moi *.

* Leurs Lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point trouvées avec celles du Marquis.

NOTES.

Page 216.

(1) *Prouvent assez leur nouveauté.* » Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, et au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avoient faits dans les arts. Car quoique les premières relations de la découverte et des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, etc. comme de pays très-peuplés ; qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combattre partout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que les faits sont fort exagérés : premièrement, par le peu de monumens qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples : secondement, par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus industrieux sans doute que ne l'étoient les naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, et n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par conséquent que de petits espaces propres à être cultivés et habités : troisièmement, par la tradition même de ces peuples sur le tems qu'ils se sont réunis en société ; les Péruviens ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser (Voyez l'*Histoire des Incas, par Garcilasso*, etc. *Paris*, 1744) ; ainsi, il n'y avoit pas 300 ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages : quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées ; quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux ; une preuve de ce que j'avance, c'est

qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux et aussi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, et par conséquent nouvellement habitée «. *M. de Buffon, Hist. Nat. t. 5. Discours sur les Variétés dans l'espèce humaine.*

IBID.

(2) *Les Annales de la Chine font remonter, parmi cette nation, l'invention des Sciences et des Arts à près de* 3000 *ans avant Jésus-Christ.* Ces Annales placent l'époque de Fou-hi, relativement aux premières inventions des Sciences et des Arts, entre l'an 2914 avant Jésus-Christ et l'an 2834, où commence, selon elles, le règne de Chin-nong.

En admettant même cette époque et les règnes de Fou-hi et de ses successeurs jusqu'à Yao, qui régna, si on en croit les Annales, l'an 2357 avant Jésus-Christ *, elle seroit encore postérieure de plusieurs siècles au déluge, soit qu'on s'arrête à la Chronologie du Pentateuque Samaritain, que bien des Savans croient être fondés à regarder comme le texte original, soit qu'on préfère la Version des Septante, qui, respectée de toute l'antiquité chrétienne, reçue et admise pendant tant de siècles, approuvée dans le cinquième Concile, est encore suivie dans le Martyrologe Romain.

* Selon l'opinion de M. Fréret, qui ne fait commencer les règnes d'Yao et de Chune, les deux Fondateurs et les deux Législateurs de la Monarchie Chinoise, que vers l'an 2147; » on doit regarder tout » ce qui précède le règne d'Yao, comme faisant partie de l'histoire » fabuleuse de la Chine, et assurer que l'époque de ce Prince, qui » tira les hommes de la barbarie, suivant Confucius, est la véritable » époque du commencement des tems historiques «. Voyez la Dissertation sur l'antiquité et la certitude de la Chronologie Chinoise, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1 Décembre 1733.

Quant aux différences qui se trouvent ici entre les trois textes, en avouant qu'elles proviennent de quelques altérations, elles nous importent fort peu, comme nous aurons lieu de l'observer dans les notes suivantes (note 6); on peut toutefois, si l'on veut, admettre le système de conciliation du Père Tournemine. Dans ce système, en interprétant, d'après les conjectures les plus ingénieuses et des fondemens assez plausibles, le vrai sens du texte hébreu, le Père Tournemine ne fait que suppléer ce que l'Écrivain sacré paroît avoir sous-entendu dans le chapitre XI de la Genèse. Il ajoute, en conséquence, cent ans à la vie de chacun des enfans de Sem, en supposant, avec quelque vraisemblance, que ce nombre capital exprimé antérieurement, est celui que l'Écrivain sacré n'a pas jugé à propos de répéter, comme lorsque nous disons : Henri IV eut Louis XIII en 1601, et ce dernier eut Louis XIV en 638, et Philippe de France en 640. Par-là ce savant Jésuite, conciliant les différens textes, et montrant la cause de leurs variations dans ce qu'elles ont de plus embarrassant pour l'époque qui suit le déluge, ne change rien au texte hébreu, et ne fait, comme nous venons de le dire, que suppléer ce qui paroît avoir été omis à dessein. Il faut voir, pour le détail et pour les raisons sur lesquelles il s'appuie, ses *Dissertations chronologiques*, à la fin de son édition des *Notes* de Menochius, *sur l'Écriture sainte*, ou *la Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'Abbé Langlet Dufresnoy, *in*-12, tom. I, seconde part. chap. 4, art. 2.

Mais à s'en tenir même à la lettre du texte hébreu, qui me paroît néanmoins devoir céder par bien des endroits au texte samaritain, et qui demande beaucoup plus de discussions que ce dernier pour trancher toutes les difficultés réelles ou apparentes qu'offre l'histoire des anciens peuples, il seroit aisé de prouver que celle de la Chine, réduite à sa juste valeur, s'accorde très-bien avec la Chronologie que le premier de ces textes nous présente.

Quoi qu'il en soit, discutons sans partialité les raisons qu'ont apportées les Missionnaires eux-mêmes pour défendre la haute antiquité des Chinois; et voyons s'ils n'ont pas été un peu trop prévenus en faveur d'une nation, qu'ils ont si bien servie, qui leur a coûté tant de travaux en tout genre, et qui, à son tour, les a honorés à si juste titre.

Premièrement, » à parler en général, (dit le Père Duhalde, en empruntant les preuves qu'ils ont employées *,) » les Historiens Chinois paroissent sincè-» res, et ne cherchent que la vérité. On ne voit pas » qu'ils soient persuadés que la gloire d'une nation con-» siste dans son ancienneté «.

Eh, pourquoi donc y en a-t-il parmi eux qui ont fait remonter leur histoire jusqu'à des millions d'années? pourquoi ont-ils leurs tems fabuleux, qu'à la vérité une partie des Lettrés désavoue, mais qui marquent à certains égards l'esprit du reste de la nation? pourquoi sont-ils si fort en contradiction entre eux sur l'époque certaine des tems historiques et sur les règnes qu'ils doivent admettre ou rejeter? pourquoi cette espèce d'émulation à enchérir les uns sur les autres, comme le fait voir M. Fréret **, qui, en donnant une notice de leurs Historiens, montre *leurs variations continuelles au sujet de la Chronologie des tems antérieurs aux Han?*

Secondement, » leur histoire, dit encore le même » Père, est fort suivie et fort circonstanciée «.

Mais qu'on lise le premier volume des *Annales de la Chine*, traduites du *Tong-kien-kang-mou*, et publiées assez récemment; et l'on verra, dans l'espace de près de deux mille ans que ce volume renferme, en quoi consistent ce détail et ces circonstances, qui, pour le

* Consultez l'avertissement qui est à la tête des Fastes de la Monarchie Chinoise, vers le milieu du t. I, de la Description de l'Empire de la Chine.

** Voyez la Dissertation que nous avons déjà citée sur l'antiquité et incertitude, etc.

dire en passant, ne confirment pas, à beaucoup près, la haute idée que nous nous étions formée de la douceur et de la sagesse du Gouvernement Chinois. On remarquera ce que dit M. de Guignes dans la belle et savante Préface de son édition du *Chou-king* *, » qu'en jetant un coup-d'œil sur les règnes des premiers Empereurs de la Chine pendant les douze premiers siècles, on est surpris de n'y trouver que de l'incertitude ; que l'histoire de ces règnes n'est qu'une simple table chronologique, presque entièrement destituée de détails «.

Troisièmement, » suivant la Chronologie des Chi-
» nois, la vie des premiers Empereurs de la Chine est
» très-conforme pour la durée à celle que l'Écriture
» sainte donne aux hommes de ce tems-là «.

Qu'est-ce que cela prouve, sinon la tradition de la longue vie des premiers hommes répandue presque universellement parmi les autres nations ? Il y a parmi les Chinois bien d'autres vestiges de tradition conformes à nos livres. Tels sont les traits singuliers de ressemblance qu'on trouve, dans quelques-uns de nos Historiens, entre Fou-hi et Noé ; telle est l'inondation du tems de Yao, dont les circonstances, jointes au tems et aux moyens qu'on employa pour y remédier, renferment des choses qu'il ne nous paroît pas aisé de concilier, s'il n'est pas ici question des restes du déluge ; telles sont tant d'autres traditions dont parle le Père Ko dans ses *Mémoires*, art. 4, de l'antiquité des Chinois.

Quatrièmement, » toutes les parties de l'ancienne
» histoire ont été écrites par des Auteurs contempo-
» rains des Empereurs dont ils ont laissé la Vie «.

Et comment prouve-t-on cette assertion ? c'est sur les *King*, ou livres sacrés des Chinois, comme ils les appellent, que sont appuyées les histoires les plus authentiques de la Chine ; mais en suivant les règles de

* Chez Tilliard, rue de la Harpe, Préface, p. 33, 35, etc.

la saine critique, qu'est-ce qui constate l'authenticité de ces livres par rapport au tems où ils ont été écrits ? quels témoignages intermédiaires suivis et constans, quelles lignes traditionnelles fermes et sûres, nous conduisent d'une manière précise et déterminée jusqu'à leur origine ? Celui des King qui fournit le plus à l'Histoire des Chinois, celui qui en est, selon l'expression de M. de Guignes, la source la plus pure et la moins équivoque, est le *Chou-king*, si stérile d'ailleurs en détails. Or voyez ce qu'en dit M. de Guignes lui-même, pag. 7 et suivantes de sa Préface. Écoutons parler le Père Ko, ce Missionnaire Chinois élevé parmi nous, ou du moins celui qui a écrit sous son nom, et qui est si fort en état de discuter, au milieu des Lettrés Chinois, au sein de sa patrie, tout ce qui en concerne l'histoire.

Il n'y a pas de Lettré à la Chine, nous dit-il, (*Mémoires*, etc. t. I, pag. 240), qui ne sache qu'il y auroit de la démence à ne pas voir que notre Chronologie ne remonte d'une manière, *je ne dis pas certaine et indubitable*, mais probable et satisfaisante, que jusqu'à l'an 841 avant J. C. *.... Comme nous ne demandons pas qu'on nous en croye sur notre parole, voici nos preuves :

1°. Le Chou-king marque la durée de quelques règnes ; mais il ne la marque pas de plusieurs, et il y a un grand nombre d'Empereurs dont il ne dit absolument rien. 2°. Le Chou-king parle d'une éclipse sous le règne de Tchong-kang : mais il ne dit point l'année, ni la grandeur ni le tems de cette éclipse ; et les sept sentimens de nos Chronologistes, qui la placent à tâtons, les uns à

* Les Auteurs Anglois de l'*Histoire Universelle* font mention d'une nouvelle Histoire de la Chine, publiée en Italie, et écrite par un Mandarin, qui, si ce qu'on leur en a dit est vrai (et ce que nous ne garantissons pas, n'ayant pu encore nous la procurer), a démontré que, dans tout cet Empire, il n'y a aucun Mémoire authentique de ce qui s'est passé deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Voyez *l'édit. in-4°. de la Trad*, t. 1, pag. 211. note.

une année, les autres à l'autre, prouvent que ce point d'appui est plus inébranlable au delà des mers qu'ici. 3°. Le Chou-king ne donne ni la durée d'aucune dynastie, ni l'époque fixe d'aucun évènement, par où on pourroit remonter ou descendre aux autres par des *à-peu-près* et des probabilités. 4°. Aucun des King ne supplée au silence du Chou-king sur tous ces objets. Nous défions qui que ce soit d'attaquer ces quatre assertions, ou en général ou en particulier «. Il faut lire la suite dans l'Auteur même, qui ne craint pas de dire dans un autre endroit (pag. 81) : » Ce ne fut que l'an cent quatre avant Jésus-Christ, au commencement du second siècle de la nouvelle dynastie, que la Cour crut pouvoir risquer l'entreprise d'une Histoire générale de la Monarchie, depuis sa fondation jusqu'alors «.

Consultez encore ce que dit le même Auteur (pag. 209 et suiv.) sur le chapitre Yu-kong, qu'il appelle le nœud gordien du Chou-king, eu égard aux difficultés qu'il renferme, quoi qu'en ait pu dire un de nos Missionnaires, qui a prétendu les tourner en preuves de l'ancienneté de ce livre. Si vous voulez d'ailleurs vous en former quelque idée pour la partie philosophique des premiers tems, lisez enfin le chapitre intitulé, *Hong-fan*, p. 164 de l'édition de M. de Guignes. Peut-être conviendrez-vous que nos Incrédules auroient de quoi exercer avec plus de fondement leur critique sur nos livres sacrés, s'ils ne faisoient que ressembler à ceux-là.

Cinquièmement, » Confucius, dont l'autorité doit » être d'un très-grand poids à cause de sa probité et de » son rare mérite, n'a jamais révoqué en doute la haute » antiquité des principaux King et l'authenticité de la » Chronologie Chinoise «.

Nous conviendrons sans peine de la probité, du rare mérite, et des lumières de Confucius. Mais, en genre d'histoire, il est venu trop tard, si j'ose le dire, pour pouvoir donner une autorité suffisante à des livres qui

lui sont antérieurs de beaucoup *, et dont l'authenticité, prise dans leur origine, n'auroit pu être bien constatée que par une suite de témoignages successifs, transmis d'une manière constante jusqu'à lui.

Qu'on me permette encore d'avancer, que Confucius ne paroît pas avoir eu une critique entièrement exempte de superstition, à en juger même par ce que rapportent les Annales, et en particulier par le trait du *Kilin*, t. 2, p. 121. » Ce Philosophe, dit M. Visdelou **, a adopté l'une et l'autre fable (celle de la Tortue et celle du Dragon, toutes deux également absurdes), et les a confirmées ouvertement de son suffrage..... Non seulement il approuve les sorts, mais encore il enseigne en termes formels, dans le livre canonique des changemens (c'est à dire, son Commentaire sur l'Y-king), l'art de les déduire ; et certainement cet art, attaché à ce livre, ne se déduit que de ce que Confucius y en a dit «.

J'ajouterai qu'en parcourant différens traits de sa vie, depuis la page 190 du tome II des *Annales de la Chine*, jusqu'à sa mort, page 223, on n'y trouvera pas non plus ce caractère de consistance, si je puis parler ainsi, qui eût dû faire honneur à sa philosophie.

Sixièmement, » A la Chine le soin d'écrire l'histoire » n'est point abandonné aux particuliers. Un Tribunal, » érigé exprès sous le titre de *Haneline*, et composé des » Lettrés les plus habiles, préside à la confection des An- » nales. C'est à lui que sont remis les Mémoires de ce qui » arrive dans l'Empire. Ces Mémoires sont jetés chaque

* Voici ce qu'en dit l'Histoire générale de la Chine, t. II, p. 220. » Ce Sage reprit, cette trente-sixième année du règne de King- » ouang, le travail qu'il avoit commencé pour mettre en ordre le » Chi-king et le Chu-king. Il remonta à l'Empereur Yao, en ras- » semblant tous les Mémoires qu'on avoit depuis ce tems-là jusqu'à » Mou-kong, Prince de Tsin ; il en forma le livre qu'on appelle » Chou-king «. Or, quel fond peut-on faire sur ces Mémoires, et par conséquent sur le Chu-king ou Chou-king lui-même ?

** Voyez la Notice de l'Y-king à la suite du Chou-king, édition de M. de Guignes, p. 409 et 410.

» jour par les historiens publics dans un coffre scellé des » sceaux de l'Empire, et auquel on a pratiqué une ou- » verture. Ce coffre ne s'ouvre qu'à l'établissement d'une » nouvelle Famille impériale, et c'est alors que les Mé- » moires sont confrontés et discutés, etc.

Mais depuis quand cette précaution s'observe-t-elle? quand le Tribunal de l'Histoire a-t-il été érigé? Car tout ceci, dit M. Fréret *, ne peut convenir au corps entier des Annales. Elles sont composées de deux parties, dont la certitude et l'authenticité sont très-différentes. Celle de ces deux parties qui commence à l'an 206 avant Jésus-Christ (commencement de la dynastie des Han), est écrite sur les Mémoires contemporains, et n'a été publiée qu'après un examen authentique. . . . La partie des Annales qui comprend l'histoire des tems antérieurs aux Han, est d'une espèce très-différente : c'est une histoire restituée après coup, etc. «.

Croit-on d'ailleurs que cette manière de dépôt et ce Tribunal soient exempts de tout inconvénient? à la faveur de tous ces Mémoires tenus secrets pendant si long-tems, est-on à l'abri de toute surprise? la discussion qui se fait sous nos yeux d'ouvrages qui sont publiés à une très-petite distance des évenemens, n'emporte-t-elle pas un plus haut degré de certitude? et le sceau de l'opinion publique ne vaut-il pas bien tous les sceaux de l'Empire apposés à des écrits clandestins?

» La dernière preuve en faveur des Antiquités Chi- » noises, et celle dont on fait le plus de bruit à l'égard » des autres peuples, ce sont les observations astrono- » miques «.

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit sur la facilité de calculer les éclipses jusqu'à la création du monde, de supputer des cycles, de citer quelque période astronomique multipliée par elle-même, d'ajuster à des évène-

* Dissertation sur l'antiquité et la certitude de la Chronologie Chinoise.

mens, vrais ou controuvés, des observations et des tables à la manière de chaque peuple et dans toutes les hypothèses possibles. Nous nous contenterons de renvoyer, par rapport aux Chinois, aux remarques du Père Ko que nous avons citées plus haut, relativement à la fameuse éclipse du règne de Tchong-kang, tant vantée par le P. Gaubil, et à ce qu'a dit M. de Guignes, qui, ne laissant rien à désirer sur l'article en question *, montre clairement, 1°. l'incertitude des observations astronomiques des Chinois pour les premiers tems : 2°. le peu d'ancienneté de celles des tems postérieurs, relativement à la haute antiquité qu'on veut donner à ce peuple, et leur petit nombre sous l'une et l'autre époque : 3°. la très-grande probabilité, que depuis l'an 722 avant Jésus-Christ, les éclipses suivies et certaines marquées en grand nombre par Confucius, et qui, par une singularité remarquable, concourent avec l'Ere de Nabonassar, de laquelle les Astronomes Grecs partoient pour le calcul de leurs observations, ont été empruntées des autres nations : 4°. l'apparence assez forte que même pour ce qui concerne leur astronomie et leurs anciens astronomes, les Chinois ont copié et inséré dans leur histoire ce que l'on a dit des astronomes Chaldéens et Égyptiens ; ce qui se confirme par le rapport de l'époque des observations Chaldéennes indiquées par Callisthène, avec celles des Chinois.

On a cru pendant long-tems que les Chinois étoient un peuple isolé, qui ne devoit qu'à lui-même toutes ses connoissances. Les restes d'une ancienne synagogue, qu'on a découverte dans la Capitale d'une des Provinces de la Chine, et l'entrée des Juifs dans ce Royaume sous la dynastie des Han **, les plagiats en genre d'Astronomie apperçus par nos Savans et entrevus même par des Lettrés Chinois, avoient déjà contribué en grande par-

* Voyez la Préface du Chou-king, p. 29 et suiv.

** Voyez les Lettres édifiantes, Recueils septième et trente et unième de l'ancienne édition.

tie à affoiblir cette opinion. M. de Guignes l'a détruite entièrement par le Mémoire qui a été lu le 18 Avril 1777 dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions, et qui n'est que l'abrégé de deux autres Mémoires très-étendus que l'Auteur a communiqués à l'Académie. Il y donne depuis l'an 65 de Jésus-Christ, l'histoire de la Religion Indienne dans la Chine; et il y montre combien, depuis cette époque et même long-tems auparavant, les liaisons de la Chine avec l'Inde et avec les autres peuples d'occident, ont dû servir au progrès des Sciences et des Arts chez cette nation. Il n'avance rien qui ne soit appuyé du témoignage même des Historiens Chinois.

D'après l'étude la plus approfondie de ces mêmes Auteurs, M. de Guignes a achevé de nous convaincre du peu d'authenticité de la Chronologie Chinoise, par le nouveau Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions, au commencement de l'année 1779.

Il y prouve, 1°. que le célèbre passage de Meng-tzé, *Cœli altitudo est sublissima*, etc. dont M. Fréret s'est servi pour appuyer, à quelques égards, la Chronologie et les Antiquités Chinoises, n'est point tel qu'il l'a cité; que ce Savant a été induit en erreur par les traductions que le Père Noël et le Père Couplet ont données de l'ouvrage de Meng-tzé, où ils ont inséré dans le texte même ce qui n'étoit qu'un commentaire d'écrivains modernes; en sorte qu'en rétablissant le vrai texte dans toute son intégrité, il ne prouve plus rien de ce qu'on lui fait prouver *.

* Voici la traduction du passage de Meng-tzé, telle que la donne M. Fréret dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, in-4°. et t. XXIX de l'édition in-12. pag. 347. Nous mettrons en lettres italiques les mots, qui, selon la remarque qu'en a faite M. de Guignes, en remontant aux sources mêmes, ne se trouvent point dans le texte, mais seulement dans les commentateurs modernes.

» La distance qui nous sépare des astres est presque infinie, l'éten-
» due du ciel dans lequel ils font leurs cours est immense; cepen-
» dant si nous examinons attentivement les mouvemens célestes, et
» que nous recherchions avec soin les différens lieux où se sont

2°. M. de Guignes fait voir que les plus anciens historiens et les livres les plus authentiques des Chinois, ne renferment rien d'où l'on puisse conclure avec fondement une si haute antiquité; qui n'est appuyée en effet que sur les systêmes et les inventions d'auteurs plus récens, dont il donne la liste la plus exacte et la plus étendue.

3°. Il prouve que les Chinois ont été en relation avec les anciens peuples, de qui ils ont tiré la plupart des connoissances dont on leur fait honneur.

Il prouve, 4°. que dans les tems où on leur suppose de si belles loix et un si grand Empire, ils étoient bornés à un petit nombre de Provinces, et environnés de peuples sauvages et barbares, qui les pressoient de toute part, et au milieu desquels il étoit impossible qu'ils eussent acquis le haut degré de civilisation qu'on veut bien leur prêter.

5°. Il démontre enfin que jusque vers l'an 800 avant Jésus-Christ, leur histoire n'a absolument rien de certain, et qu'à cette époque ils ne pouvoient être fort anciens *.

Terminons, par deux réflexions, cette note que nous avons crue nécessaire. La première, que, quand il seroit

» trouvés les astres; alors, quoiqu'il se soit écoulé plusieurs mil-
» liers d'années *depuis le solstice d'hiver dans lequel on établit un*
» *Calendrier, et qui se trouve joint avec la syzygie de la lune à*
» *minuit d'un jour Kia-tzé*, il sera facile de déterminer quand cela
» est arrivé «.

Nous avons ici un bel exemple des calculs faits après coup, et adoptés dans la suite avec tant de confiance par les Écrivains, même les plus savans et les plus éclairés.

* On a donné dans le Journal des Savans (Juin 1779), le précis d'un autre Mémoire qui a été inséré depuis dans le quarante-deuxième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, dans lequel M. de Guignes examine quelle a été l'étendue de l'Empire de la Chine, depuis sa fondation jusqu'à l'an 249 avant Jésus-Christ, et en quoi consistoit la nation Chinoise dans cet intervalle. Il a paru encore un précis en Juillet, relatif au Mémoire dont nous avons parlé ci-dessus (p. 257) dans lequel M. de Guignes examine les fondemens de l'ancienne Histoire Chinoise.

vrai que quelques-unes des observations astronomiques dont on a prétendu se prévaloir, pour exalter l'antiquité de certains peuples et pour affoiblir l'autorité du texte sacré, seroient mieux fondées qu'elles ne le sont en effet (je ne parle pas de celles, qui, ramassées çà et là sans examen et sans critique, ne portent que sur de vaines conjectures et sur des suppositions); il s'en faudroit de beaucoup qu'elles ne prouvassent, pour la haute antiquité de ces peuples, tout ce qu'on veut leur faire prouver. La longue vie des premiers hommes, tels que l'Écriture nous les présente, leur état et leur genre d'occupations, ont dû les rendre presque universellement astronomes. Les Patriarches, Pasteurs, Agriculteurs, ont dû multiplier les observations et les transmettre à leurs enfans, qui y joignoient les leurs et les laissoient également à ceux qui venoient après eux *. De là a dû se former un dépôt de

* M. Bailly, dans son Histoire de l'Astronomie ancienne, Éclaircissemens, liv. I, parag. 1, cite en effet un passage de Josephe, liv. I, chap. 3, où il parle ainsi des enfans de Seth : » On doit à leur » esprit et à leur travail la science de l'Astrologie (les anciens, dit » M. Bailly, confondoient sous ce nom l'Astrologie judiciaire et la » saine Astrologie) : et parce qu'ils avoient appris d'Adam, que le » monde périroit par l'eau et par le feu, la crainte qu'ils eurent que » cette science ne se perdît auparavant que les hommes en fussent » instruits, les porta à bâtir deux colonnes, l'une de brique, l'autre » de pierre, sur lesquelles ils gravèrent les connoissances qu'ils » avoient acquises, afin que, s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la » colonne de brique, celle de pierre demeurât pour conserver à la » postérité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit. Leur prévoyance » réussit, et on assure que cette colonne de pierre se voit encore » aujourd'hui dans la Syrie «.

Quelque jugement que l'on porte de ce passage de Josephe, il sera toujours vrai de dire, comme nous le faisons ci-dessus, 1°. que la longue vie des Patriarches, sur-tout avant le déluge, et leur genre d'occupations, les mettoient beaucoup plus à portée, qu'on ne l'a été dans les âges suivans, d'observer, par exemple, la constance du mouvement et du retour des comètes, dont Apollonius Myndien avoit pris l'opinion dans la Chaldée, la période astronomique de 600 ans, dont toutefois l'origine s'explique très-bien sans cela *, le cycle

* *Voyez un Mémoire de M. le Gentil, Acad. des Sciences, ann.* 1756.

connoissances, de remarques, et d'époques astronomiques, plus ou moins conservé, plus ou moins altéré parmi les nations qui ont tiré d'eux leur origine, sans que celles-ci aient eu besoin de grands efforts pour laisser en ce genre, aux générations futures, des traditions insérées par la suite, et après coup, dans des histoires fabriquées long-tems après les premiers évènemens.

On rapporte que M. de Cassini, voyageant dans une de nos provinces et se trouvant dans un village, demanda aux paysans s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui eût une certaine connoissance des astres. Ils lui indiquèrent un villageois, qui depuis long-tems gardoit les troupeaux, et que M. de Cassini trouva si instruit de l'état du ciel, sans rien savoir des différens noms que nous donnons aux planètes, qu'il l'emmena avec lui, et n'eut pas de peine à en faire, selon notre méthode, un Savant. Sans prétendre garantir ce fait, qu'on suppose très-ancien, il y a d'ailleurs à Paris beaucoup de Gens de Lettres distingués, qui ont connu M. Duval, mort en 1776, Garde du cabinet impérial des médailles, et auparavant Bibliothécaire du Prince François de Lorraine, d'abord à Florence, et ensuite à Vienne, lorsqu'il fut devenu Empereur. Ce Prince, dans sa jeunesse, étant à la chasse, rencontra le jeune Duval gardant un

lunaire de 19 ans, si comme le pense M. Bailly, il est bien antérieur à Méton; et 2°. qu'il est assez naturel de penser, que c'est à eux que les descendans de Noé ont dû les connoissances qu'ils ont répandues parmi les premiers peuples, et qui datent de la plus haute antiquité. Voyez sur cela les savantes et sages réflexions de M. Bailly, dans l'ouvrage que nous venons de citer, liv. III, parag. 3 et suiv. et les Éclaircissemens sur le liv. II, parag. 4 et suiv. M. Bailly y rapporte cet autre passage de l'Historien Juif » Dieu, dit Josephe, en parlant des Patriarches qui ont précédé le déluge et qui ont vécu prés de mille ans, » Dieu leur prolongeoit la vie, tant à cause de leur vertu, que » pour leur donner les moyens de perfectionner les sciences de la » Géométrie et de l'Astronomie qu'ils avoient trouvées; ce qu'ils » n'auroient pu faire, s'ils avoient vécu moins de 600 ans, parce » que ce n'est qu'après la révolution de six siècles que s'accomplit » la grande année «.

troupeau, et en même tems occupé d'un livre d'Astronomie qu'il entendoit fort bien, et muni d'un long tube qu'il s'étoit fabriqué pour observer les astres. Touché des efforts du jeune pâtre, il se chargea de son éducation, et depuis il l'a toujours eu à son service. Qu'on juge par-là et par les exemples que nous offrent tous les jours les gens de la campagne, de ce qu'a du produire dans les Patriarches avant le déluge, ainsi que dans les descendans de Noé et de ses enfans, une vie de plusieurs siècles, sous un plus beau ciel que le nôtre, et en leur supposant assez de lumières, sans doute, pour fixer leurs observations, les lier entre elles, et en former ce qu'on peut appeler une science.

Une seconde réflexion est qu'il n'y a rien dans la nature, qu'on n'ait mis à contribution pour contredire le témoignage de Moïse. Les astres et les saisons, le sein des mers, la surface et les entrailles de la terre, l'histoire du genre humain, tout a fourni matière aux objections de l'Incrédule. Elles se reproduisent de jour en jour sous mille formes différentes, et s'évanouissent tour à tour, sans laisser aucune trace constante, aucun monument durable de leur solidité. Il semble qu'en livrant le monde à la dispute des hommes, Dieu leur ait dit comme aux vagues de la mer qui devoient se briser contre le rivage : » Élevez-vous si haut qu'il vous plaira, agitez-vous, » tourmentez-vous dans tous les sens : les flots tumul- » tueux de vos opinions souvent contraires, vos dis- » cussions profondes, vos savantes recherches viendront » se briser contre les tems que j'ai marqués, contre les » faits que j'ai dictés ; et ma parole sainte restera seule » immuable «.

PAGE 217.

(3) *Aux Indes enfin, etc.* Ce n'est plus en effet des Chinois seulement que l'on vante si fort la haute antiquité ; c'est aux Indes sur-tout que quelques-uns de nos

Philosophes ont prétendu trouver la nation la plus anciennement policée. Les Brahmines, dit-on, qui entretiennent dans le peuple la plus stupide Idolatrie, ont cependant entre leurs mains les plus anciens livres du monde, écrits par leurs premiers Sages, et dans lesquels on ne reconnoit qu'un seul Etre suprême.

Si toutefois nous demandons sur quoi est fondée l'opinion qu'on s'est formée de ces livres, auxquels les Brahmines assignent pour époque la création, ou qu'ils placent du moins au commencement du Caliougan, ce qui concourt avec le tems du déluge : on nous répondra que c'est sur une tradition immémoriale, constante, et uniforme dans l'ordre des Brahmines eux-mêmes. Mais, comme l'a dit un de leurs plus zélés partisans, » de quel» que poids que puisse être une pareille tradition (et quel si grand poids peut-elle avoir, quand elle est dénuée de toute autre preuve ?) » il est très-permis de révoquer en » doute cette antiquité, jusqu'à ce qu'on nous prouve » incontestablement la date des Shaster, et qu'on nous » fasse voir dans les *Bedas* même, l'histoire religieuse » marchant parallèlement avec l'histoire politique et » civile «.

En attendant qu'on ait rempli cette tâche, et qu'on nous ait donné, sur les Indiens et sur leurs livres, des notions plus exactes qu'on ne nous en a donné jusqu'ici, puisque, de l'aveu des hommes les plus éclairés dans cette partie, nous avons besoin de réformer presque toutes les idées qu'on nous avoit fait naitre à cet égard ; on peut consulter dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 38, *in*-4°., p. 312, les *Réflexions* de M. de Guignes sur le *Bagavadam*, un des dix-huit *Pouranam* ou livres sacrés des Indiens. On y verra quelle est à peu près l'époque de cet ouvrage, qui doit être, ou peu s'en faut, de même date que les Vèdes : combien elle diffère de l'opinion que l'on en avoit conçue : combien ces livres sont modernes, en comparaison de l'antiquité

qu'on vouloit bien leur prêter * : et combien d'ailleurs, sans parler du soupçon bien fondé, que les Indiens ont eu connoissance des écrits de Moïse, ces Vèdes offrent de traits de conformité avec les grandes traditions consignées dans nos livres saints ; traditions plus ou moins altérées, comme elles l'ont été parmi toutes les Nations, et noyées dans les fables les plus absurdes, dans les contes les plus puériles qu'on puisse imaginer. De ce qu'il y a de plus pur en apparence dans ces traditions, se forme, à ce qu'on a lieu de conjecturer, la doctrine secrète et symbolique des Brahmes ; et de ce qu'il y a de plus grossier, se forme celle qu'ils ont répandue et qu'ils maintiennent parmi le peuple : car la double doctrine reprochée avec tant de raison aux Philosophes, se retrouve en effet par-tout, excepté dans la véritable Religion.

M. de Guignes nous a donné des lumières plus précises encore, dans un Mémoire qui se trouve dans le quarantième volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et qui a pour titre : *Recherches historiques sur l'établissement de la Religion Indienne dans la Tartarie, le Thi-*

* Voyez ce qu'en dit aussi M. le Baron de Sainte-Croix, qui nous a donné l'*Ezour-Vedam*, traduit du Samscretam par un Brahme; *Observations préliminaires*, *p.* 132 *et suivantes*, tome II, pag. 81, note, et ailleurs. Plus on acquiert de nouvelles lumières à cet égard, et plus on est forcé de rabattre du respect que l'on avoit cherché à nous inspirer pour cette prétendue antiquité si prodigieusement exaltée; plus on apperçoit même dans le petit nombre d'ouvrages Indiens qui nous sont connus, des traces frappantes d'un Christianisme corrompu et étrangement défiguré, soit par les Manichéens, répandus après la mort de leur Maître dans les Indes, où ils s'étoient réfugiés, soit par les Brahmes eux-mêmes. Voyez *Observ. prélimin. pag.* 91 *et suiv.* L'Éditeur, *page* 151, *et tome II, pag.* 201, répond à quelques assertions de M. de Voltaire, l'un des premiers qui ait si fort préconisé parmi nous la haute antiquité des livres sacrés des Indiens. Il prouve aussi, page 215, que *leurs calculs sur l'antiquité du monde, ne sont que les rêves de leur imagination ;* et il cite sur leurs périodes une observation de M. le Gentil, bien propre à détruire toute la confiance qu'on auroit pu avoir, même dans leur période courante, qui est celle qu'ils appellent *Caliougam.* Cette observation est tirée des *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1772, 1 part. p. 191.

bet, et la Chine, et sur les livres fondamentaux de cette religion, qui ont été traduits de l'Indien en Chinois.

Il répond tout à la fois, dans ce Mémoire, et à ceux qui ont prétendu que le berceau des connoissances humaines devoit être placé dans l'Inde, et à ceux qui, attribuant la plus haute antiquité aux Tartares de Sibérie, ont voulu que les sciences fussent nées dans la Tartarie.

Il fait voir aux premiers, par l'autorité des plus anciens historiens, que les Indiens étoient encore plongés dans l'ignorance la plus profonde et dans la barbarie, lorsque les Egyptiens, les Phéniciens, et les Chaldéens se distinguoient par leurs connoissances et leur habileté dans les arts. D'après le témoignage même des Indiens, celui qui le premier les a policés se nommoit Chekia-Mouni; et ceux qui font remonter sa naissance à l'époque la plus reculée, la fixent à l'an 1122 avant l'ère chrétienne. Il paroît d'ailleurs, que sa religion et ses loix ne se répandirent dans l'Inde qu'avec beaucoup de lenteur; elles pénétrèrent encore plus tard au delà du Gange, ainsi que les sciences. Toute l'Inde a donc été long-tems à se policer.

Une partie des connoissances que les Indiens ont acquises paroît avoir été empruntée des Grecs, qui depuis Alexandre, devenus maîtres de la Bactriane et ensuite des bords de l'Indus, s'étoient répandus de tous côtés dans l'Inde, et continuèrent depuis à fréquenter ces régions. Faute de connoître ces relations entre les Grecs et les Indiens, on attribue à ceux-ci des connoissances, qui, dans l'origine, ne leur appartiennent pas. Ceux qui ont examiné les traités d'Astronomie composés par ces derniers, pensent qu'ils sont faits d'après les principes d'Hipparque et de Ptolémée. Un Raja Indien, qui a fait traduire dans ces derniers tems les Tables de M de la Hire, et qui les a publiées sous son nom, pourra ainsi par la suite passer pour un grand astronome.

M. de Guignes prouve en second lieu, contre le sentiment de ceux qui ont poussé plus loin le paradoxe, et qui

qui ont placé le berceau des sciences dans la Tartarie, que ce pays a toujours été habité par des peuples nomades et barbares, qui pouvoient à peine se mettre à l'abri de la rigueur de leur climat, et qui vers l'ère chrétienne n'avoient nulle connoissance de l'écriture. Il n'existe aucun monument historique de ces peuples : et si quelques Tartares ont écrit dans des têms assez modernes, c'est qu'ils demeuroient ou en Perse ou à la Chine. Comment des peuples, toujours si ignorans, et qui le sont encore, ont-ils été autrefois si savans ? l'Egypte, quoique dans l'état de barbarie où elle est aujourd'hui, nous offre partout des vestiges de son ancienne splendeur. Pourquoi la Tartarie ne nous en offre-t-elle aucun ? C'est des Indiens que les Tartares tiennent leurs foibles lumières, ainsi que leur religion. Vers l'an 162 avant Jésus-Christ, quelques nations Tartares, suivant les historiens Chinois, s'approchèrent de la Bactriane, et pénétrèrent ensuite dans les Indes ; dès-lors elles connurent la religion Indienne et l'embrassèrent *. Mais il est prouvé que ce ne fut que vers l'an 572 de Jésus-Christ que la religion Indienne s'établit au centre de la Tartarie, et qu'on y construisit des temples. Les ruines de ces temples et celles de

* M. de Guignes parle en peu de mots de cette religion. L'idolâtrie la plus absurde, les fables les plus révoltantes, forment celle que les Philosophes de l'Inde enseignent au peuple, et qui constitue la Religion vulgaire. Quant à celle des Philosophes ou des Brahmes, que l'on a tant vantée, et qui consiste à n'admettre qu'un seul Dieu, qui est l'ame du monde, répandue dans toute la nature, et se transformant en tout ce qui existe ; elle n'est pas, à tout prendre, moins extravagante. Les livres dans lesquels est consignée cette doctrine, accompagnée elle-même de mille absurdités, sont interdits au peuple. Personne, s'il n'est de la race des Brahmes, ne peut lire les Védes.

Comme ces deux doctrines, l'une populaire et l'autre philosophique, ont passé à la Chine, on a traduit en Chinois tous les livres qui les concernent. » J'ai sous les yeux, continue M. de Guignes, celui qui est la base de la doctrine des Philosophes (le livre des Brahmes), livre que l'on regarde comme le fondement de cette religion. J'en donne, dans le second Memoire, une notice étendue. La sagesse attribuée aux Indiens ne peut en tirer un grand avantage. On seroit tenté de croire qu'elle a pour compagnes, la folie et la fourberie «c.

quelques forteresses qui ont été construites par les Chinois dans ce pays, sont sans doute les vestiges des monumens que l'on suppose avoir été élevés par une nation ancienne et savante; conjecture destituée de toute vraisemblance.

Presque toutes les nouvelles opinions sont ainsi fondées sur de pures conjectures : » moyen, dit M. de Guignes, dont on abuse depuis quelque tems avec trop de hardiesse pour établir une foule de paradoxes, parce qu'on ne consulte pas les véritables sources, et qu'on se livre trop à sa propre imagination «.

En effet, tout récemment encore, un auteur ingénieux, non moins recommandable, non moins cher à la Société par les qualités de son cœur que par celles de son esprit, mais un peu trop indulgent peut-être pour le goût dominant de son siècle, a voulu faire revivre un ancien peuple détruit et oublié, qui paroît bien n'avoir jamais existé. Il entreprend de saisir le principe d'unité, qui a dû produire les rapports nombreux et frappans qu'on observe entre les nations dispersées sous différentes latitudes. Ce principe, selon lui, c'est l'existence d'un peuple primitif, qu'il place dans la Sibérie *, et

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XL. Le Père Pons, écrivant des Indes Orientales au P. Duhalde, et versé d'ailleurs dans la langue des Indiens, présente, sur leur doctrine et sur leurs livres, des détails conformes à ceux de M. de Guignes. Voyez les *Lettres édifiantes*, tome 26 de l'ancienne édition.

* Ce n'est plus seulement du plateau de Sibérie que M. Bailly le fait descendre. Il l'avoit placé dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, au 49e. degré de latitude; dans celles sur l'*Atlantide de Platon* (espèce de roman philosophique, inventé, à ce qu'il semble, par le disciple de Socrate, pour flatter les Athéniens et leur faire goûter par cette amorce quelques vérités utiles), notre savant Académicien recule sa première habitation jusque vers le soixante-dix-neuvième degré, et le place dans le Spitzberg. Nous ne nous arrêterons pas à relever les contrariétés et les invraisemblances de ce nouveau système, moins fondé encore que celui de M. Baer, et qui d'ailleurs, à quelques incorrections près, échappées à l'auteur des *observations*, se trouve suffisamment réfuté dans le Journal des Savans (Février 1779). Tout ce que nous nous permettrons de dire,

qu'il suppose avoir été détruit par une grande révolution arrivée sur notre globe. En considérant avec attention l'état de l'Astronomie à la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, il y trouve plutôt *les débris que les élémens d'une science.* Il apperçoit des conformités bien remarquables entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens, et tous les anciens peuples, dans les traditions, dans les usages, dans la philosophie, dans la religion, dans les sciences, et dans les institutions qui y sont relatives. Il retrouve généralement parmi eux l'usage des libations, le tableau de l'innocence primitive du monde et de l'âge d'or, le souvenir du déluge, les alarmes qu'il a répandues sur la terre, le culte des montagnes, la tradition des géans, l'usage d'orienter les temples, la subdivision de l'année en douze mois ou lunes, la période des sept jours, un même Législateur pour les sciences, les arts, et la religion, une grande uniformité dans la marche des idées, et enfin des *traces par-tout conservées de l'ignorance qui succède à la lumière.* Il assure que toutes ces conformités ne sont pas le produit de la communication, qu'elles ne tiennent point essentiellement à la nature, qu'elles naissent d'une identité d'origine entre les anciens peuples, et sont les restes des institutions d'un peuple encore plus ancien.

A la réserve de ce dernier article, pris dans le sens de l'auteur, et dans les développemens qu'il en donne, nous tomberons aisément d'accord de ce que nous venons d'extraire de ses Lettres. Nous conviendrons avec lui des rapports de conformité qui se trouvent entre les anciens peuples. Comme lui nous appercevrons parmi eux de

en rendant hommage à l'érudition de M. Bailly, à l'élégance de son style, et aux richesses de son imagination, c'est que nous aurions souhaité, qu'au lieu de mettre en pure perte tant d'esprit dans de pures fictions, il se fût borné, puisqu'il étoit question d'histoire, à consulter, sur l'origine des différens peuples, nos divines Écritures, qu'il regarde avec raison comme le livre *qui renferme la tradition la mieux suivie et la mieux conservée, comme la source la plus pure de l'histoire.* (Page 111 des *Lettres sur l'Atlantide de Platon*).

foible ; clartés qui succèdent à un plus grand jour. Nous avouerons sans peine, que le genre humain a commencé par des lumières plus étendues et plus pures que celles qu'il n'a recouvrées par la suite qu'avec beaucoup d'efforts. Nous irons encore plus loin : nous dirons que l'âge d'or, que l'enfance du monde a été en effet un état de société très-policée entre les hommes, non pas à notre manière, si je puis parler ainsi, mais plutôt à la manière des Patriarches, de ces premiers pères de toutes les nations. Nous dirons que l'état sauvage est la dégradation, la corruption de l'état naturel ; bien loin d'être le premier état de l'homme, comme on le suppose si gratuitement dans tant de beaux rêves qu'on imprime tous les jours sur l'état de nature *. En un mot, nous recevrons tout ce qui est fondé sur des traditions constantes, sur des faits non équivoques, tout ce qui part d'époques certaines. Mais quand il ne sera plus question que de vaines conjectures, nous ne les mettrons point à la place de ce que nous enseigne l'Écriture sainte. Nous n'aurons point recours à un peuple primitif, lorsqu'une première famille qui a existé avant et après le déluge, nous suffit pour rendre raison de cette *identité d'origine*, qu'on remarque entre les anciens peuples, et de ces traces de lumière auxquelles *l'ignorance a succédé*. Nous ferons même observer, qu'il est d'autant moins convenable de recourir

* C'est une vérité que l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* a apperçue. » On appelle communément état de nature, l'état errant et vagabond où l'homme vécut long-tems : rien de plus commun parmi nous que de dire que les Sauvages sont dans l'état de nature. Cette façon de parler est fausse, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animale est un état sans réflexion, soumis au hasard et au caprice, qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme est un état de raison et de réflexion, puisqu'il est de l'essence de son ame de penser et de réfléchir. C'est donc par cet état seul qu'il a pu commencer ; l'homme n'est tombé dans la vie sauvage, qui n'est qu'un état de nature animale, que lorsqu'il a cessé de raisonner sur les mœurs et sur les usages qu'il tenoit de ses ancêtres, ou lorsqu'il a continué à les suivre sans en connoître l'esprit «. Liv. 6, chapitre 2.

à une nation primitive, à un peuple antérieur situé au nord de l'Asie, que non-seulement cette tradition universelle, qu'on a fait valoir avec tant de raison, ne nous en parle pas, mais que dans le fait elle en contredit l'existence. Nous ne fonderons point une hypothèse ingénieuse, mais trop peu vraisemblable, sur une fiction de Platon, dans laquelle, en rapprochant quelques endroits du *Timée* et du *Critias*, il seroit aisé de faire voir que ce Philosophe, faute d'attention et de mémoire, s'est trahi lui-même. Pour tout dire enfin, nous expliquerons, sans beaucoup de difficulté et d'après des fondemens solides, ce que, par des suppositions et des vraisemblances éloignées, on explique avec tant de peine et si imparfaitement.

PAGE 218.

(4) *Les Égyptiens et leurs dynasties confuses.* Les efforts que les plus savans Critiques ont faits pour débrouiller le chaos de la Chronologie des Égyptiens, n'ont servi qu'à prouver l'impuissance où nous sommes de rien établir de certain à cet égard.

Ceux qui ont le plus vanté la Chronique de Manéthon, se sont accordés à mettre au rang des fables la partie où il fait entrer le règne des dieux, et se sont formés sur le reste des systêmes particuliers, d'après lesquels chacun a arrangé les dynasties et les règnes à son gré, selon le plan qui lui convenoit le mieux.

Ce qui a augmenté l'embarras des Chronologistes, c'est la liste donnée par Eratosthène de trente-huit Rois de Thèbes, qui ne sont pas compris dans les dynasties de Manéthon ; c'est la différence qui se trouve, 1°. entre Jules Africain et Eusèbe, relativement aux noms des Rois de ces mêmes dynasties, à leur nombre, et à la durée de leur règne ; 2°. entre Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle ; 3°. entre Hérodote, Diodore de Sicile et

Josephe, qui, sur ces mêmes Rois, ne s'accordent ni entre eux, ni avec Manéthon et Eratosthène *.

Les Chronologistes modernes se partageant, ainsi que les anciens, en diverses opinions, se montrent, comme on l'a observé, beaucoup plus habiles à se réfuter les uns les autres, qu'à démontrer quelque chose de certain et de positif.

Au reste, soit qu'ils rejettent avec le P. Pétau les dynasties de Manéthon comme fabuleuses; soit qu'ils pensent qu'on doive seulement en retrancher les quinze ou seize premières, en les regardant d'ailleurs comme successives; soit qu'ils les considèrent avec le Chevalier Marsham comme collatérales; sans prendre décidément parti pour aucun d'entre eux, nous nous bornerons à dire, que nous aurions peut-être, comme bien d'autres, assez de peine à convenir que les Égyptiens aient eu très-anciennement des Annales, ou les aient conservées.

Les contes absurdes et sans nombre dont l'ancienne Histoire d'Égypte est semée, et qu'on peut voir en partie dans Hérodote (liv. 2.); les hiéroglyphes qui ont servi, dans l'origine, de matériaux à cette histoire, et qui ont souffert tant d'explications, tant d'interprétations différentes; les Mémoires formés d'après ces matériaux par des Prêtres, qui, selon Diodore de Sicile (liv. 1.), les tenoient en dépôt dans les archives de leurs temples, et les avoient reçus de leurs prédécesseurs par une tradition immémoriale, ce qui leur ouvroit un vaste champ pour vanter impunément leurs antiquités; l'incendie de ces temples et des monumens sacrés sous Cambyse, qui entreprit de les anéantir; bien d'autres révolutions qu'ils ont éprouvées; mille détails qu'il y auroit à faire sur tous ces points si intéressans, seroient bien capables d'inspirer une sorte

* Voyez les différentes tables de tous ces écrivains dans l'*Histoire Universelle* des Savans Anglois, Traduction *in*-4°. tome I, pag. 414 et suivantes.

de défiance, si l'on n'aimoit mieux se reposer à cet égard sur l'autorité de ceux qui ont assez de lumières pour percer la nuit des tems, et assez de constance et de droiture pour discuter à fond ces anciennes histoires, le tourment des têtes les mieux faites, et quelquefois l'écueil des savans. Quant à nous, qu'il nous suffise d'observer que l'on a employé, par rapport à nos livres, la critique la plus sévère, et qu'aux yeux de tout homme impartial et vraiment éclairé, ils en ont soutenu l'épreuve; tandis qu'à l'égard des histoires profanes, on paroit toujours également fondé à répéter les mêmes questions: sur quels témoignages portent ces histoires, lorsqu'on veut remonter à des Auteurs contemporains? quels monumens certains, et plus sûrs que des dates supposées, que des calculs souvent empruntés, souvent trompeurs, apporte-t-on en preuve de leur authenticité? de quels points suffisamment établis, de quels faits part-on? et quelle chaîne de traditions bien soutenues nous conduit jusqu'au tems où ces faits sont arrivés *?

* A s'en tenir néanmoins à ce qu'on veut bien admettre comme recevable, et si l'on veut même, comme suffisamment assuré dans les Histoires profanes des anciens peuples, voici le témoignage non suspect que rend un de nos Critiques les plus éclairés à l'accord qui se trouve entre elles et la Chronologie sacrée, à l'égard de laquelle M. Fréret ne reconnoît toutefois *pour la vraie Chronologie, que celle des Septante et celle des Samaritains:* » Je me suis attaché, dit ce Savant, à » éclaircir et à discuter l'ancienne Chronologie des nations » profanes: j'ai reconnu par cette étude, qu'en séparant les tradi- » tions vraiment historiques, anciennes, suivies et liées les unes » aux autres, et attestées ou même fondées sur des mouvemens » reçus comme authentiques, qu'en les séparant, dis-je, de toutes » celles qui sont manifestement fausses, fabuleuses, ou même nou- » velles, le commencement de toutes les nations, même de celles » dont on fait remonter le plus haut l'origine, se trouvera toujours » d'un tems, où la vraie Chronologie de l'Écriture montre que la » terre étoit peuplée depuis plusieurs siècles «. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XVIII, in 4°. Suite du Traité touchant la certitude et l'antiquité de la Chronologie Chinoise.* Sur quoi il faut encore observer que M. Fréret s'attache dans ce Mémoire à défendre l'ancienneté des Chinois, ainsi que dans d'autres il défend

PAGE 227.

(5) *Quelques changemens faits par les Copistes, etc.* On veut trouver dans le Pentateuque, dit l'Auteur du *Journal de Trévoux*, des anachronismes ; mais on oublie que Moïse n'étoit pas moins le Prophète que le Législateur de son peuple. On critique l'anticipation des noms qui ne furent donnés aux villes qu'après la mort de Moïse ; mais outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par son nom deux siècles environ avant sa naissance, seroit-il contre la pureté et l'intégrité du texte, que les réviseurs et les copistes, pour le rendre plus intelligible, eussent remplacé, par des noms plus connus, les noms donnés anciennement aux villes dans le Pentateuque ? On voudroit qu'une Religion, céleste dans son origine, dans son objet, et dans sa fin, ne fit point venir à l'appui de ses loix des récompenses et des châtimens temporels ; mais le génie du peuple, la nature du gouvernement théocratique, dont Moïse étoit le ministre, n'exigeoient-ils pas ces ressorts pour contenir un peuple, dont les révoltes réitérées nous prouvent assez la grossièreté et l'inconstance ? Ce que nous lisons de la vie de ses Patriarches nous apprend, que ce peuple n'a pu ignorer les promesses de sa religion pour l'autre vie, consignées dans le dépôt des saintes Écritures ; et sa conduite nous démontre, que cette croyance n'étoit pas un frein pour la dureté de son caractère «. (Voyez les *Preuves de la Religion, par M. le François, tome* 2, *sect.* 2, *chap.* 4).

IBID.

(6) *Quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets, etc.* J'ai vu bien des Incrédules tirer avantage de

celle des Indiens, d'après des monumens et des preuves, qui, à en juger par les notions plus précises qu'on a acquises depuis quelque tems sur ces objets, ne sont rien moins qu'incontestables, comme nous l'avons fait voir dans les notes précédentes.

ce qu'on leur avouoit que, sur des objets peu importans, quelques fautes avoient pu se glisser dans les différens textes, par la faute des copistes, par le grand nombre de mains par lesquelles ces livres ont passé, par la facilité des méprises en genre de calcul, puisqu'un point de plus ou de moins, sur une des lettres numérales, forme dans l'Hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé; car enfin des passages peu essentiels pour le fond, ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits, ou qui intéressent le Dogme et la Morale; en voici la raison : c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante, qu'ils sont appuyés sur des monumens certains, qu'ils sont sensibles pour tous, et ne donnent par-là aucun lieu aux inattentions et aux incorrections, qu'ils sont liés d'ailleurs aux autres parties de la Religion, et font un tout complet avec elle. Aussi voyons-nous que les altérations et les différences d'un texte à l'autre ne tombent nulle part sur de pareils objets.

PAGE 235.

(7) *Presque toutes les nations ont eu l'idée de la création du monde, etc....* Toutes sans exception ont eu l'idée de son commencement. « C'est un fait, dit M. de Pouilly *, attesté par la tradition de tous les peuples de la terre. Transportons-nous dans l'ancienne Égypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans les Indes, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce; toutes ces différentes nations nous diront d'une voix unanime : *La terre n'a pas toujours été, et il y a eu des premiers hommes, qui ont donné à leurs enfans une vie qu'ils n'avoient reçue que d'une*

* Tout ceci est pris en substance des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Nouveaux essais de critique sur la fidélité de l'Histoire, 22 Décembre 1724. Voyez à l'endroit même d'où l'on a extrait cette note, les citations de M. de Pouilly, relativement aux traditions des différens peuples.

main invisible. Si nous traversons la mer du Sud, nous entendrons la même voix au Méxique, au Pérou, dans les iles. Cette tradition du commencement du monde, si ancienne et si étendue, rassemble toutes les autres conditions qui peuvent la porter au plus haut degré de certitude. Le fait qu'elle conserve est d'une grandeur et d'une simplicité à se transmettre aux siècles les plus reculés..... Elle n'est combattue par aucune autre tradition.... Je dis plus ; il est des faits constans qui ont avec elle une liaison naturelle. Telle est la persuasion où sont tous les peuples, dans toutes les parties du monde, de l'existence de Dieu, comme première cause toute-puissante et intelligente.... Le fait que nous a transmis cette tradition universelle du commencement du monde, est même de nature à n'avoir pu être inventé. Tous les peuples n'eussent point douté de l'éternité du monde, si en effet le monde étoit éternel. Où eussent-ils puisé l'opinion de son commencement ? leur expérience, ni celle de leurs ancêtres, ne le leur auroit pas appris ; elle leur auroit au contraire montré un monde toujours subsistant. Ils eussent donc jugé que le monde avoit toujours subsisté «.

PAGE 236.

(8) *Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme.* On forme, contre cette première origine de tout le genre humain, deux difficultés : l'une est la différence des Blancs et des Nègres, qui prouve, dit-on, que tous les hommes ne sortent pas d'un premier homme ; l'autre est le peu de communication qu'il y avoit entre les hommes de l'ancien continent et ceux du nouveau. M. de Buffon répond abondamment à ces deux objections ; à la première, par une description exacte des différens peuples qu'on nous oppose. Il fait voir quelles sont en eux les raisons de la variété des couleurs, et conclut de cette manière : » Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas

composé d'espèces essentiellement différentes entre elles : qu'au contraire, il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mèlange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans; que d'abord ces altérations n'étoient pas si marquées et ne produisoient que des variétés individuelles; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus constantes par l'action continue de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des pères et mères passent à leurs enfans; et qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le tems et l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu avec le tems, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons «. Fin du *Discours sur les Variétés dans l'espèce humaine*.

Pour la seconde difficulté, voici ce que dit le même Auteur : » Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre, la ressemblance des Sauvages de l'Amérique septentrionales avec les Tartares orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites, au delà de Kamtschatka, de plusieurs terres et de plusieurs îles qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si

ces découvertes étoient bien constatées, et que les terres fussent à peu près contiguës; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, et qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y aient été jetés par la tempête? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes et le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka et celles de l'Amérique; et cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du Continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui sont au Nord-Ouest de la Californie; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties les plus méridionales de leur nouvelle demeure; qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique et au Pérou; d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale et méridionale : car le Mexique et le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce Continent, et les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées, et les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société «. *Même discours vers la fin.* Voyez aussi Robertson, *Hist. de l'Amérique*, t. II, p. 179 et suiv.

PAGE 237.

(9) *Ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés et les plus savans sont pour lui.* » Moïse, qui connoissoit si bien les titres Egyptiens, ne craint pas de faire remonter l'origine du genre humain au seul Adam; il en fixe le berceau, les âges, et les générations : tous partent de Babel, 800 ans avant lui : il ne s'embarrasse pas comment ils ont passé les mers, pourquoi les uns sont blancs, les autres noirs. Or l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tygre avec l'Eu-

phrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat, l'asphalte et le bitume naturels au sol, sont attestés par Ammien-Marcellin, qui suivoit l'Empereur Julien, et par Pline et Ptolomée. La tour du ralliement, la confusion, l'origine des langues, la dispersion des hommes, tout cela est connu et devance les histoires de la Chaldée; tous, selon les desseins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie, unie par son langage, s'arrête et se fixe : ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient, et se répand au Midi, à l'Occident, et au Nord. Les trois premières colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Égypte, et à la Chine. Tous conservent la première tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies, dispersées, et séparées de toute société avec les premières, tombèrent dans un abrutissement et une barbarie dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le siége des sciences et des arts, d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde, comme l'Histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de Moïse; la Géographie même est pour lui, tout y est placé dans ses vraies positions locales. Moïse est bien plus exact qu'Homère et Tite-Live; et 1500 ans avant Auguste, il ose raconter l'enfance du monde et partager la terre entre les fils et petits-fils de Noé. Japhet va au Nord de l'Asie, dans les pays maritimes de l'Europe : Cham, au Midi et dans l'Afrique; c'est le Hamon des profanes : Sem reste en Asie, en deçà et au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables «.

» Moïse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les pères des peuples divers et les fondateurs des nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation, ou par une tradition fidèle : il est donc le seul à consulter comme le flambeau de l'érudition historique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténèbres : l'Écriture seule nous

montre les lieux, les dates, les coutumes et les faits. Dans le récit de Moïse, tout est lié et suivi; dès la naissance du monde, Adam est créé pour Dieu; il sort de l'ordre, il est puni; mais il lui reste un culte et une espérance. La terre est noyée pour ses crimes; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore; mais Dieu met à part un peuple, qui conserve la pureté de son culte et de ses oracles; il lui donne une loi; il lui confie les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire les fables païennes, les histoires Égyptiennes, Chinoises; et jugez «. *Dictionnaire Anti-philosophique.* Article *Moïse.*

Je crois pouvoir ajouter à ce morceau celui de M. Pluche, qui prête un nouveau jour à des objets si intéressans. » Un autre moyen, dit-il, de sentir la justesse de ce récit (du Législateur des Juifs), consiste en ce que la diversité des langues s'accorde avec les dates de Moïse: cette diversité devance toutes nos histoires connues; et d'une autre part, ni les pyramides d'Égyptes, ni les marbres d'Aroudel, ni aucun monument qui porte un caractère de vérité, ne remontent au dessus. Ajoutons ici, que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la dispersion des colonies, est un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue: tout part de l'Orient, les hommes et les arts; tout s'avance peu à peu vers l'Occident, vers le Midi, et vers le Nord. L'Histoire montre des Rois et de grands établissemens au cœur et sur les côtes de l'Asie, lorsqu'on n'avoit encore aucune connoissance d'autres colonies plus reculées: celles-ci n'étoient pas encore, ou elles travailloient à se former. Si les peuplades Chinoise et Égyptienne ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitans de Chaldée, par leur inclination sédentaire, par leurs figures symboliques, par leurs connoissances en Astronomie, et par la pratique de quelques beaux arts; c'est parce qu'elles se sont tout d'abord établies dans des pays excellemment bons, où, n'étant traversées ni par les bois, qui ailleurs couvroient tout, ni par

les bêtes, qui troubloient tous les établissemens à l'aide des bois, elles se sont promptement multipliées, et n'ont point perdu l'usage des premières inventions. La haute antiquité de ces trois peuples, et leur ressemblance en tant de points, montre l'unité de leur origine et la singulière exactitude de l'Histoire Sainte. L'état des autres peuplades fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêtèrent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate, du Kian, et du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes, qui ne connoissent ni les lieux ni les routes, et qui tombent à l'aventure dans un pays misérable où tout leur manque : point d'instrumens, pour exercer ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon ; point de consistance ni de repos, pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer : la modicité des moyens de subsister les mettoit souvent aux prises ; la jalousie les entre-détruisoit ; n'étant qu'une poignée de monde, un autre peloton les mettoit en fuite : cette vie errante et long-tems incertaine fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'Orient, que les choses ont changé. Les Goths et tout le Nord n'ont cessé d'être barbares, qu'en s'établissant dans la Gaule et en Italie : les Gaulois et les Francs doivent leur politesse aux Romains : ceux-ci avoient été prendre leurs loix et leurs littérature à Athènes : la Grèce demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y porta les Lettres Phéniciennes ; les Grecs, enchantés de ce secours, se livrèrent à la culture de leur langue, à la Poésie et au Chant ; ils ne prirent goût à la Politique, à l'Architecture, à la Navigation, à l'Astronomie, et à la Peinture, qu'après avoir voyagé à Memphis, à Tyr, et à la Cour de Perse ; ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il est donc aussi manifeste par l'Histoire profane que par le récit de l'Écriture, que l'Orient est la source commune des nations et des belles connoissances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des tems postérieurs, où la

manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'Occidentaux en Asie.

» J'ai vu des hommes plus que suspects d'incrédulité, qui étoient singulièrement frappés ou embarrassés de l'*exacte correspondance qui se trouve d'âge en âge entre les différens récits de la Bible et l'état contemporain de la société* : je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés, à proportion de ce qu'ils avoient d'érudition et de droiture dans l'esprit.....«.

» Le Géographique est assurément la partie de l'Écriture la plus sèche, et où il y ait le moins de profit à faire pour les sentimens et pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y est d'un prix inestimable, puisqu'il suffit pour constater la vérité des récits. Le Géographique met tout en ordre, et rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Genèse seule; voyons l'origine et les premiers progrès des nations. Dans le récit de Moïse on trouve, je l'avoue, des lieux et des peuples que l'éloignement des tems a obscurcis : mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est encore reconnoissable dans des tems postérieurs, justifie sa narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration ou le secours d'une tradition fidèle. Vous ne trouverez nulle part, chez les profanes, une pareille exactitude; à tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, etc. «. *Spectacle de la Nature*, t. VII. *La Préparation évangélique.*

IBID.

(10) *La matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créées.* Supposons la matière éternelle : et qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrième Lettre. Premièrement, rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ses particules ne peut rien recevoir ni rien communiquer, rien perdre ni rien acquérir, parce que tout en elle et dans toutes ses parties est dès-lors nécessaire par sa propre essence : rien

ne pourroit donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matière est éternelle par elle-même, elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a été en mouvement, est-ce par elle-même ou par une première cause? Par elle-même? le mouvement lui seroit donc essentiel; la communication du mouvement de chaque partie de matière impossible; l'idée même du repos contradictoire. Par une première cause? voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Est-ce par elle-même? le repos lui seroit nécessaire; et le mouvement, impossible. Par une autre cause? vous la supposez donc indifférente, de sa nature, au mouvement ou au repos; puisqu'elle est sortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cause créatrice du mouvement dans la matière. Mais si, en supposant que la matière est éternelle, vous ne prétendez pas qu'elle soit éternelle par elle-même; on vous fera, avant tout, les mêmes questions que nous venons de faire sur son mouvement et son repos, et de plus on vous demandera ce que c'est qu'une matière éternelle, qui existe par une autre cause qu'elle-même, qui ne trouve dans son propre fond ni son existence ni sa manière d'exister, et qui cependant n'est pas créée.

Qu'on y fasse attention; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le tems, seront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité; ce qui implique contradiction, puisque c'est supposer dans l'éternité la production d'une chose déjà produite.

Ce qui effraie l'imagination, c'est ce quelque chose sorti de rien : mais il faut observer que ce n'est pas avec rien ou par rien qu'il en sera sorti, dès que vous reconnoitrez une première cause, une puissance infinie, qui renferme dans sa fécondité le pouvoir de créer. Or, pour sauver toutes les absurdités qui suivent de l'éternité de la matière, il faut bien admettre cette première cause,

distinguée de la matière, intelligente et libre, existante par elle-même, et ayant par sa nature le pouvoir infini de créer, ou la liberté de créer ou de ne créer pas, de le faire dans un tems ou dans un autre, de la manière qu'il lui a plu de choisir entre toutes les autres.

PAGE 238.

(11) *La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée toute aussi grande qu'ils voudront : qu'ils choisissent, ou des loix de Descartes, ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leur idée. Mais cette terre est nue; je n'y vois ni verdure, ni habitans. Qu'on mette ici en œuvre toutes les loix et toutes les combinaisons des mouvemens, cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moindre plante y monte, si le moindre ver y rampe, c'est à une intelligence, c'est à une volonté particulière qu'il en faut rapporter la structure et l'action. Le mouvement, qui ne peut construire les anneaux et les entrailles de ce vers, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre et la rendre habitable? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux besoins de ses habitans; lui départir sa juste mesure d'air, d'eau et de feu; la placer à un tel point de distance à l'égard du soleil, qu'elle ne soit, ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande? Si les plantes et les habitans de cette terre y sont introduits par des volontés spéciales, peut-on douter que la même Sagesse, qui a créé les plantes et les animaux, ne leur ait préparé, par une volonté aussi expresse, un terrein propre et une demeure conforme à leurs besoins? Cette terre, si elle étoit composée selon les idées des Phi-

losophes, assembleroit autour d'un centre commun plusieurs couches de matière rangées l'une sur l'autre, selon leur pesanteur spécifique, c'est-à-dire, les plus pesantes par dessous et les plus légères par dessus. Mais elle seroit sans utilité, parce qu'elle seroit sans organes : point d'atmosphère, dont elle pût ressentir tour à tour la pesanteur et le ressort : point de diversité dans la couche extérieure, pour se proportionner à la diversité des graines : point de bassin, creusé pour être le réceptacle du sel et des eaux, si nécessaires à la fécondité de la surface : point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, et pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines : point de corps d'arênes, préparés pour contenir long-tems les eaux des fontaines : point de corps de glaise, pour soutenir et arrêter les eaux dans les arênes : point d'eaux souterraines, pour voiturer de côté et d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure, et les soufres, dont la dispersion, le concours et la fermentation pourront former ensuite, ici des eaux minérales ou des bains chauds, là des pierres précieuses, ailleurs des pierres à bâtir, et peut-être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une méchanique et des opérations, si supérieures à toutes nos connoissances, se pourroient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien; et l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre, non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse et un arrangement plein de desseins et de précautions. Le Spectacle de la nature est donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moïse ». *M. Pluche. L'usage du Spectacle de la Nature*, à la fin du troisième volume.

» Notre terre, dit-on, est peut-être une masse détachée d'un corps céleste, ou le résultat d'une de ces taches que les Astronomes observent sur le disque du soleil,

lesquelles ont pu se détacher et former de nouvelles planètes..... Réfutons cette conjecture en passant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide son imagination dans la carrière des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton, qu'un corps détaché, par une force de projection, d'un autre corps qui l'attire suivant les règles de la gravitation connue, décrit dans son mouvement une de ces courbes qu'on nomme *sections coniques* : ainsi, ce même corps doit nécessairement, en vertu des loix de la pesanteur, retomber, dans sa première révolution, sur la surface de l'autre. Si donc notre globe s'étoit détaché de quelque corps céleste, pour être lancé dans l'espace; il seroit retombé sur ce même corps, et ne feroit point autour du soleil la révolution dont nous sommes les témoins et les admirateurs. Un boulet, parti de la surface de la terre, avec une force quelconque et sous tel angle que l'on voudra, sera obligé d'y retomber en vertu de sa gravitation. Mais si un canon étoit supposé élevé au dessus du globe, et que le boulet partit de cet endroit, il est certain qu'il tourneroit autour de la terre sans retomber, et qu'il passeroit, dans chaque révolution, par le point dont il étoit parti. Il en est de même par rapport à notre terre et au soleil : puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre, il s'ensuit que, depuis que le monde a existé, elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle, sans quoi aucune loi de la nature n'auroit pu l'y placer. Ceci sert à prouver en même tems que la nature d'un systême planétaire n'admet point d'arrangement successif, et que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos yeux voient actuellement dans l'univers * «.

» Une autre hypothèse..., mais qui n'a jamais pu par-

* C'est aussi la remarque importante que fait M. Dionis du Séjour, de l'Académie des Sciences, dans son Essai sur les Comètes. » Tout lui paroît porter l'empreinte d'un arrangement primitif aussi ancien que l'Univers «. Voyez les Sections huitième et neuvième.

tir d'une tête un peu remplie de connoissances astronomiques, c'est celle par laquelle on supposeroit qu'une planète principale, comme notre terre, pourroit être une comète déplacée. Je prie celui qui l'a inventée de me dire, qui est-ce qui auroit pu détourner cette comète d'une orbite dont les loix sont aussi fixes et aussi constantes que celle des orbites de toute autre planète ? On voudroit sur-tout savoir ce que seroit devenu le corps qui l'auroit déplacée. Veut-on nous ramener à ces tems d'ignorance et de crédulité, où les comètes étoient regardées comme les chevaliers errans de l'espace, et où l'on croyoit leurs mouvemens affranchis de ces loix immuables, qui conservent l'ordre de l'Univers «? *Réflexions philosophiques sur le système de la Nature, par M. Holland, première partie, chap.* 6.

PAGE 239.

(12) *Imagine, si tu le peux...., quelque chose... qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïse.* Un article, entre tous les autres, qui me paroît toujours fort embarrassant, et que je ne crois pas facile à résoudre par une autre voie que celle que nous offre ce récit, c'est la formation des langues. M. Rousseau, dans son Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, prouve assez bien, pour tout esprit raisonnable et dégagé de toute prévention, qu'il est impossible de concevoir comment d'eux-mêmes ils ont pu parvenir à s'en former une. Reste à conclure, conformément à l'histoire présentée par Moïse, qu'une langue primitive, modifiée et altérée de bien des manières par les évènemens qui ont suivi, leur a été donnée par Dieu même au tems de la création.

Je sais que de nos jours des hommes éclairés ont proposé des systêmes ingénieux sur l'origine et la formation des langues ; mais je ne crois pas que, malgré l'air de vraisemblance qu'ils leur ont donné, ils ayent

répondu suffisamment aux objections qu'on est en droit de leur faire.

On a peine à convenir, par exemple, qu'il y ait un rapport naturel, et même nécessaire, entre les mots dont on se sert dans toutes les langues, et la plupart des objets qu'ils expriment; qu'il y en ait un sur-tout entre les sons, et les objets intellectuels, dont l'expression forme, à proprement parler, le langage, en le distinguant de ces cris confus, de ces sons vagues et mal articulés, qui manifestent, dans les êtres mêmes qui n'ont que l'instinct pour guide, des sensations, des besoins, des désirs, ou qui imiteront, si vous le voulez, quoique d'une manière souvent arbitraire et très-imparfaite, le cri des animaux, le bruit du tonnerre, et en général tous les objets propres à être rendus par des sons, comme les choses figurées se rendent par des signes, des traits et des couleurs.

On ne voit pas d'ailleurs comment, en supposant ce rapport si naturel et si nécessaire entre les mots et les idées, il a pu se faire, quelle qu'ait été la différence des climats, des nations et des siècles, que les mots souffrissent des altérations si sensibles, qu'ils éprouvassent tant de changemens, qui ne proviennent que de la fantaisie et du caprice. Une cause nécessaire, une cause qui ne dépendoit pas même de notre choix et de notre volonté, ne pouvoit pas, ce semble, produire des effets si variables.

Quoi qu'il en soit, la nature paroît avoir donné à l'homme bien peu d'élémens du langage proprement dit, et il est difficile de penser que par lui-même il ait pu en faire naître une langue quelconque, si simple qu'on la suppose. Des sons doux, aigres, vîtes, lents, rapides, ne suffisent pas pour cela; ils ne peindront tout au plus (et ils ne le feront pas même d'une manière fixe et constante) que les objets dont nous venons de parler: mais ils ne rendront pas naturellement et nécessairement une suite de conceptions, d'idées liées ensemble, et

tout ce qui forme un raisonnement. S'entendre par des cris, comme les animaux, ce n'est pas avoir un langage ; et l'organe a beau nous être donné, comme il l'est à quelques-uns d'entre eux, je ne vois pas ce que l'on en tirera dans les hypothèses les plus favorables, si la nature toute seule préside à ses développemens.

J'ose croire, en un mot, que, si Dieu n'eût pas donné à l'homme, au moment de la création, ce qui constitue, jusque dans les peuples les plus sauvages, la métaphysique du langage et le langage lui-même, aucun langage n'existeroit encore.

Voyez, à peu de chose près, les mêmes réflexions plus développées dans l'*Année Littéraire*, 1777, n°. 4, Lettre X. Elles me semblent présentées d'une manière victorieuse, au mot LANGUE (*gramm.*) de l'*Encyclopédie*, où l'Auteur, constant dans ses principes, a montré d'ailleurs pour la Religion le même respect qui lui avoit inspiré son *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion chrétienne*, que nous avons déjà citée plus haut : c'est M. Beauzée, aujourd'hui de l'Académie Françoise. Cet ouvrage ne fait pas moins l'éloge de son cœur que celui de son esprit et de ses lumières, ayant été composé pour l'instruction de ses enfans, lorsqu'il touchoit au moment d'être père. Puisse aussi M. le Comte de S. C., qui a écrit si utilement dans de pareilles vues, permettre un jour qu'on rende public l'heureux fruit de son travail !

PAGE 241.

(13) *Le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples.* Voyez les textes des Auteurs Païens de différentes nations, dans Josèphe, *Ant. Jud. l.* I. *c.* 3 ; Eusèbe, *Præp. Evang. l.* 9, *c.* 12 ; George le Syncelle, *Chronogr. Edit. Paris*, *p.* 30 *et* 38 ; Plutarque, *Opuscul. terrestria an aquat. anim. plus habeant solertiæ* ; Lucien, *de Deâ Syriâ*, etc. La plupart de ces textes des Auteurs profanes se trouvent rassemblés dans Grotius, *de verit*

Relig. christ. l. 1. §. 16. *cum. not. Joan. Clerici.* Voyez aussi l'*Histoire moderne pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin*, par M. de Marsy, qu'on n'accusera pas d'être trop favorable à la Religion chrétienne; on est étonné d'y trouver si fréquemment, parmi les peuples les moins connus autrefois, ou même nouvellement découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos livres saints nous apprennent.

M. Bailly, dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, passe en revue toutes les anciennes traditions sur le déluge. » Pourquoi, dit-il, l'effusion des eaux est-elle la » base de presque toutes les fêtes antiques? pourquoi » ces idées de déluge, de cataclisme universel? pourquoi ces fêtes qui en sont des commémorations? Les » Chaldéens ont l'histoire de leur *Xisustrus*, qui n'est » que celle de Noé un peu altérée. Les Egyptiens disoient » que Mercure avoit gravé les principes des Sciences sur » des colonnes qui pussent résiter au déluge. Les Chinois » ont aussi leur *Peyrun*, mortel aimé des dieux, qui » se sauva dans une barque de l'inondation générale «. (Plusieurs d'entre eux font aussi mention de Fou-hi, en lui donnant à cet égard plusieurs traits de ressemblance avec Noé). » Les Indiens racontent (en mêlant à ce récit leur fabuleuse antiquité, sur laquelle M. Fréret s'est suffisamment expliqué *); » qu'il y a environ vingt » et un mille ans que la mer a couvert et inondé toute » la terre, à l'exception d'une montagne vers le Nord. » Une seule femme avec sept hommes s'y retirèrent.... » On y avoit également sauvé deux animaux de chaque » espèce et deux individus de chaque plante au nombre » de dix-huit cent mille....... Ils ajoutent, en parlant » de leur dieu *Vichnou*, métamorphosé en poisson, que » ce fut au tems du déluge, lorsque ce Dieu conduisit » la barque qui sauva le genre humain. Cette barque

* Recherches sur les traditions religieuses et philosophiques des Indiens. *Hist. de l'Acad. des Inscriptions*, dix-huitième vol. *in*-4°.

» conservatrice

» conservatrice du genre humain, se retrouve encore » au Nord de la terre et dans l'Edda. Le géant *Ymus* » ayant été tué, il coula tant de sang de ses blessures, » que la race humaine en fut submergée et détruite, » à l'exception de *Belgemer*, qui se sauva dans une bar- » que avec sa femme.... L'idée du déluge, telle que » nous l'avons recueillie chez les différens peuples, est » la tradition d'un fait historique.... On ne cherche point » à perpétuer la mémoire de ce qui n'est point arrivé. » Ces histoires, différentes par leur forme, mais sem- » blables quant au fond, qui présentent un même fait, » partout altéré, mais partout conservé; ce consente- » ment unanime des peuples, me paroit une forte preuve » de la vérité de ce fait «.

M. Boulanger, dans l'*Antiquité dévoilée*, a insisté sur ce grand évènement. Voici ce qu'il en dit dans son Avant-propos. » Il faut prendre un fait dans la tradition des » hommes, dont la vérité soit universellement recon- » nue; quel est-il? je n'en vois point dont les monu- » mens soient plus généralement attestés que ceux qui » nous ont transmis cette fameuse révolution physique, » qui a, dit-on, changé autrefois la face de notre globe, » et qui a donné lieu à un renouvellement total de la » société humaine: en un mot, le déluge me paroit la » véritable époque de l'histoire des nations. Non seule- » ment la tradition qui nous a transmis ce fait, est la » plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire » et intelligible. Elle nous présente un fait qui peut se » justifier et se confirmer, 1°. par l'universalité des » suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve » dans toutes les langues et dans toutes les contrées du » monde: 2°. par le progrès sensible des nations et la » perfection successive de tous les arts; quoique l'His- » toire ne puisse atteindre aux premiers tems, elle nous » montre, sinon le genre humain naissant, du moins » une infinité de nations encore dans une espèce d'en- » fance; ces nations croissent et se fortifient peu à peu,

» et soumettent insensiblement une grande portion de la » terre à leur empire. 3°. L'œil du Physicien a fait re- » marquer les monumens authentiques de ces anciennes » révolutions ; il les a vus gravés partout en carac- » tères ineffaçables ; s'il a fouillé la terre, il n'y a » trouvé que des débris accumulés et déplacés ; il a trouvé » des amas immenses de coquilles au sommet des mon- » tagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer ; il » a trouvé des restes indubitables de poissons dans les » profondeurs de la terre ; il y a trouvé pareillement » des végétaux dont l'origine ne lui a point paru dou- » teuse ; enfin il a trouvé, dans les couches de la terre » qu'il habite, des ossemens et des restes d'êtres ani- » més qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa surface ou dans » les eaux.... Douter de la réalité de ces faits, ce se- » roit démentir la nature, qui a dressé elle-même en » tous lieux des monumens qui les attestent. Ainsi, » la révolution qui a submergé une partie de notre globe » pour en mettre un autre à découvert, ou ce que l'on » a nommé le déluge universel, est un fait que l'on ne » peut récuser, et que l'on seroit forcé de croire, quand » même les traditions ne nous en auroient point parlé «.

M. Boulanger détaille les institutions faites par les différens peuples de la terre, pour se retracer la mémoire du déluge. Il tire de ces évènemens, des conséquences relatives aux effets que, selon lui, il a dû produire. C'est ici que commence la partie systématique de son ouvrage ; et c'est aussi, lorsqu'il met les systêmes à la place des faits, ou qu'il veut expliquer les faits par des systêmes, que, comme tant d'autres, il commence à s'égarer.

PAGE 242.

(14) *Ces plantes étrangères, empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, etc.* Voici ce que dit M. de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie*, et ce que cite d'après lui M. de Buffon, *Hist. Nat. Theorie de la Terre*, t. I. » Toutes les plantes gravées

» dans les pierres de Saint-Chaumont, sont des plantes
» étrangères; non-seulement elles ne se retrouvent, ni
» dans le Lyonnois, ni dans le reste de la France, mais
» elles ne sont que dans les Indes orientales et dans les
» climats chauds de l'Amérique. Ce sont la plupart des
» plantes capillaires, et souvent en particulier des fou-
» gères; leur tissu dur et serré les a rendues plus propres à
» se graver et à se conserver dans les moules autant de
» tems qu'il a fallu. Quelques feuilles des plantes des
» Indes, imprimées dans des pierres d'Allemagne, ont
» paru étonnantes à M. Leibnitz; voici la même mer-
» veille infiniment multipliée, il semble même qu'il y ait
» à cela une certaine affectation de la nature; dans toutes
» les pierres de Saint-Chaumont on ne trouve pas une
» seule plante du pays.

» Il est certain, par les coquillages des carrières et des
» montagnes, que ce pays, ainsi que beaucoup d'autres,
» a dû autrefois être couvert par l'eau de la mer; mais
» comment la mer d'Amérique, ou celle des Indes orien-
» tales, y est-elle venue?

» On peut, pour satisfaire à plusieurs phénomènes,
» supposer avec assez de vraisemblance, que la mer a
» couvert tout le globe de la terre: mais alors il n'y avoit
» point de plantes terrestres; et ce n'est qu'après ce tems-
» là et lorsqu'une partie du globe a été découverte, qu'il
» s'est pu faire les grandes inondations qui ont transporté
» des plantes d'un pays dans d'autres fort éloignés «.

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes orientales, ou celle d'Amérique jusqu'au sein de la France! Et si l'on peut admettre une pareille supposition: quoiqu'elle n'ait pour elle aucune sorte de preuves, de fondement, et d'autorité; quoiqu'il n'en reste aucune tradition dans l'esprit des hommes; quoique l'Histoire ne nous offre aucun exemple, autre que le déluge, d'une si prodigieuse révolution; quoiqu'elle soit d'ailleurs si contraire aux loix que la sagesse du Créateur a prescrites au plus terrible élément, et d'après lesquelles il s'éloigne

peu de ses bords, lors même que, par quelque tremblement de terre, quelque éruption soudaine, il les franchit : ne valoit-il pas autant, ne valoit-il pas mieux, reconnoître un déluge universel, qui nous est garanti par les livres les plus dignes de notre croyance et par la plus respectable autorité ; qui a pour lui la tradition la plus ancienne et la plus universellement répandue parmi les nations ; qui est confirmé par tant de monumens physiques ; et qui rend bien mieux raison que tous les systêmes, des faits qui nous étonnent ?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui, dans le systême de M. de Fontenelle, ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance ; et ce qui, dans celui de l'illustre Auteur de l'Histoire naturelle, est absolument inexplicable. » En effet, » comme l'observe M. l'Abbé de Lignac, dans l'hypothèse de M. de Buffon, selon laquelle l'eau a d'abord » couvert tout le globe, et ensuite creusé un bassin et » élevé des montagnes, on ne peut pas dire que les flots » de la mer, en formant le terrein de Saint-Chaumont, » en l'élevant au dessus du niveau actuel de la mer, y » ayent porté des plantes et des feuilles des Indes. La » terre, sous ce volume immense d'eau dont M. de Buffon l'enveloppe, pouvoit-elle produire des arbres, des » plantes terrestres, de ces espèces de végétaux, en un » mot, qui ne viennent qu'autant qu'ils trouvent un air » libre où ils puissent s'étendre ? On ne peut prêter une » prétention aussi bizarre à un aussi grand Physicien. Cependant le fait est vrai ; on trouve dans nos contrées » des plantes et des feuilles des Indes moulées dans nos » pierres. M. de Buffon conviendra que la mer les a apportées, et les a enveloppées dans un suc pierreux. » D'où je conclus que, s'il est vrai, d'une part, que les » rochers ou l'on trouve des coquillages et d'autres productions marines, prouvent nécessairement qu'ils ont » été faits par l'élévation de la mer jusqu'à mille toises » pour le moins au dessus du niveau qu'elle a présente-

» ment ; les feuilles d'arbres, les plantes dont parle M. de » Fontenelle, prouvent aussi invinciblement, qu'avant » que la mer s'élevât à ce point, les terres avoient été dé- » couvertes et avoient produit des arbres et des plantes. » Ce qui s'accorde parfaitement avec l'Histoire du déluge, » et point du tout avec l'Histoire naturelle de M. de Buf- » fon «. *Lettres à un Américain, troisième Lettre.*

Voyez aussi un petit Ouvrage, qui a pour titre : *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés au globe, pour servir à l'Histoire naturelle de M. le Comte de Buffon, chez Ségaud, Libraire, rue des Cordeliers*, pag. 68 et suiv. Cet Ouvrage est de M. Pallas, Académicien de Pétersbourg, qui, sous les auspices de l'Impératrice de Russie, a parcouru toute la longueur de l'Asie et une bonne partie des deux plus grandes chaînes de montagnes. C'est par ses propres observations que ce Savant s'est convaincu de la réalité du déluge, de cette catastrophe, dont j'avoue, nous dit-il, *n'avoir pu concevoir la vraisemblance, avant d'avoir parcouru ces plages, et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable.* Consultez encore le Mémoire imprimé dans le 17e vol. des Nouveaux Commentaires de l'Académie Impériale de Pétersbourg.

IBID.

(15) *Cet antique systême, etc.* Ce systême, qu'expose ici M. de Valmont d'après quelques anciens Philosophes, a été renouvelé de nos jours par l'auteur de *Telliamed*, et par M. de Buffon, qui l'a rendu encore plus séduisant : mais ce n'est après tout qu'un jeu d'esprit, orné de tous les charmes de l'invention, et de l'éclat le plus imposant de l'érudition et de la Philosophie. Je n'entrerai point dans le détail des réponses qu'on y a faites, et qui sapent tout cet ingénieux et brillant édifice par ses fondemens. On peut les voir dans les *Lettres à un Américain* * ; et on

* Plus l'ouvrage de M de Buffon a fait à son auteur un grand nom justement mérité, plus il est essentiel de se prémunir contre ce culte

ne peut nier qu'il ne s'y rencontre sur cet objet, d'après les notions physiques les plus simples et les plus connues, des argumens sans réplique. On les trouve aussi dans l'excellent *Traité de M. Hood sur la Religion.* Mais qu'il me soit permis de demander seulement ce que pouvoient être, et où étoient même dans cette hypothèse, l'homme, les oiseaux, les animaux purement terrestres, lorsque les eaux couvroient toute la face de la terre; et de quelle manière on les fait tous sortir d'un élément qui leur est si contraire? On connoît assez, par la structure des animaux aquatiques et des animaux terrestres, pour quelle habitation la nature les avoit destinés; et il n'est pas de Physicien si peu instruit, qui ne sache observer les différences essentielles que l'Auteur de cette Nature, toujours prévoyante et sage, a mise en eux pour cet effet.

Quant aux difficultés que notre respectable Académicien semble opposer au déluge, l'Auteur des Lettres que nous venons de citer prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son systême, et qu'il s'y en rencontre de plus grandes encore; avec cette différence, que celles qui concernent le déluge rapporté par Moïse, trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer; au lieu que M. de Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles et insuffisantes aux objections qu'on leur fait. Par exemple: » nous concevons très-bien » que rien n'a pu empêcher Dieu de fournir la quantité » d'eau nécessaire pour couvrir les plus hautes monta- » gnes, dès que nous savons qu'il a voulu le faire, et que » rien aussi n'a pu l'empêcher de la supprimer: au lieu » que M. de Buffon ne peut se servir que des loix de la

superstitieux, qu'on n'est que trop porté à rendre aux grands hommes, et qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il seroit donc à souhaiter qu'on ne séparât point de l'*Histoire Naturelle* les Lettres que nous ne craignons pas de rappeler; elles sont un supplément nécessaire: même en relevant des fautes, elles font appercevoir des beautés; et honorent, comme il veut être honoré, un homme assez modeste pour convenir qu'il s'est égaré quelquefois.

» Physique, pour submerger la terre sous un prodigieux » volume d'eau, et pour l'en délivrer; et la nature ne lui » fournit pour cela aucune ressource «. Voyez la troisième, la quatrième et la cinquième Lettre. Nous croyons devoir seulement ajouter ici quelques réflexions générales, qui peuvent servir à résoudre une partie des difficultés qu'on nous objecte.

Premièrement, on se forme une fausse idée du déluge, lorsqu'on suppose que l'unique cause de l'inondation a été la pluie qui dura 40 jours et 40 nuits. La Genèse ne dit pas seulement que les cataractes du ciel furent ouvertes; mais elle parle aussi des sources du grand abîme, qui, par des éruptions souterraines, causèrent une agitation violente et si durable, que les eaux, toujours en mouvement, ne commencèrent à diminuer qu'au bout de cent cinquante jours *. Ce mouvement fut moins considérable, quoique très-sensible encore jusqu'au dixième mois **, auquel parurent enfin les sommets des plus hautes montagnes; et deux mois après, Noé put sortir de l'arche. C'est à ces éruptions qu'on peut attribuer en partie tant d'effets extraordinaires et irréguliers, qui s'expliquent moins bien, ce me semble, dans toute autre hypothèse; par exemple, ce grand nombre de coquillages trouvés au sein des plus hautes montagnes et à une si grande profondeur, ces couches diversement et souvent bizarrement inclinées, etc.

Secondement, c'est tout à la fois aux deux causes que nous venons d'indiquer, combinées entre elles et avec plusieurs autres, telles que pouvoient être le flux et reflux, l'agitation des eaux causée par les vents, les courans dans la mer, etc. qu'on doit aussi rapporter quelques

* Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt..... obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus.... reversæque sunt aquæ de terra euntes et redeuntes, et cœperunt minui post centum quinquaginta dies. Cap. VII, 11, 24. VIII. 3.

** At verò aquæ ibant et decrescebant usque ad decimum mensem, Cap. VIII, 5.

autres effets du déluge ; je veux parler de ceux qui sont relatifs aux différentes couches déposées les unes sur les autres, non pas toujours selon leur pesanteur spécifique, mais d'après le concours de tant de circonstances différentes, qui préparoient et réunissoient, avec plus ou moins de promptitude, les matières laiteuses et bourbeuses propres à former des pierres, des marnes, des terres glaises, et qui en facilitoient plus ou moins la chute alternative.

Troisièmement, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'on ne trouve point communément, parmi les monumens du déluge, les restes des animaux terrestres aussi bien que de ceux qui peuplent les mers ; puisque M. de Buffon lui-même nous apprend que *les coquilles se conservent très-long-tems dans les matières molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matières dures*, ce qui les rendoit propres à durer plus long-tems que toutes les autres choses qui sont plus sujettes à dissolution. Il est cependant vrai qu'on a trouvé en effet des restes d'animaux terrestres, même dans des climats qui leur étoient étrangers : on a trouvé, sur-tout en Sybérie, des os d'éléphans ; et l'on y en trouve encore tous les jours.

Nous ne nous inquiétons pas du grand nombre de coquilles pétrifiées qui forment des bancs si profonds et si étendus. Il faudroit pouvoir sonder les vastes abîmes de l'Océan, pour bien juger de ce qu'il en contient en même tems, et sur-tout vers de certaines plages où ces poissons à coquilles se rassemblent en plus grande quantité, selon ce qui convient le mieux à leur espèce.

Quatrièmement, quand il seroit vrai que la correspondance des angles rentrans et saillans des montagnes seroit aussi générale que l'a pensé M. de Buffon, on concevroit, dit M. l'Abbé de Lignac, que les courans de la mer, lorsqu'elle abandonnoit notre continent, ont produit ces effets réguliers. Ils s'expliquent très-bien dans ce systême ; et rien ne s'explique dans celui, où la formation des montagnes, par le mouvement des eaux, souffre de

si grandes difficultés *; ce qui a fait dire à M. de Voltaire, qu'*il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, qu'il l'est de dire que les montagnes ont fait la mer.*

Sans nous arrêter à des développemens que ces notes ne comportent pas, nous insisterons sur une dernière réflexion : c'est qu'on ne sauroit trop prendre garde de donner pour des effets généraux et constans, ce qui n'est que local et qui résulte seulement de quelques causes particulières; ou bien encore de tirer des faits, même les plus avérés, des inductions qui n'en sont pas une suite nécessaire. C'est ainsi qu'on a voulu déduire de la lave du mont Vésuse, et de celle du mont Etna, une preuve de la haute antiquité du monde. Il y a, dit-on, en certains endroits jusqu'à six ou sept couches de lave, séparées chacune par de la terre végétale; et il a fallu une suite innombrable de siècles pour que ces laves ayent pu se couvrir de terre et se placer ainsi les unes sur les autres. Il suffit d'opposer à ceci un autre fait, qu'on nous apprend au même endroit, et qui détruit une conséquence si hasardée. Les fouilles d'Herculanum, nous disent ces mêmes Voyageurs, se font à soixante et dix et jusqu'à cent douze pieds au dessous de la superficie actuelle du terrein; pour arriver à cette profondeur, on ne traverse que des *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre*

* Outre les *Lettres d'un Américain*, il est sur le système de M. de Buffon, un ouvrage important et qu'on ne sauroit trop consulter; ce sont les *Lettres physiques et morales sur l'Histoire de la Terre et de l'Homme*, par M. de Luc, citoyen de Genève, Membre de la Société Royale de Londres, et Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Ce savant Physicien, qui, dans les voyages qu'il a faits sous les auspices et par les ordres de la Reine de la Grande-Bretagne, a passé une partie de sa vie à étudier et à observer par lui-même les objets sur lesquels d'autres Savans se sont contentés du témoignage d'autrui, et se sont bornés à former des systèmes, renverse par des faits et des raisonnemens, la plupart sans réplique, tout ce qui sert de fondement au syst me de M. de Bu on. Voyez entre autres les quatre dernières Lettres du premier volume, et dans les volumes suivans, les Lettres 36, 37, 39, 40, 90, 144, et ailleurs : mais voyez particulièrement t. V, p. 604 et suivantes.

végétale. Or il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum a été enseveli sous ses ruines. C'est donc assez de 1700 ans pour opérer ce phénomène, que l'on croyoit ne pouvoir attribuer qu'*à une suite innombrable de siècles* : et ce sont-là cependant, pour des esprits légers, de très-fortes objections.

PAGE 243.

(16) *De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable, d'en revenir au récit de Moïse.* Sur la manière dont le déluge a pu s'opérer, et sur les vestiges qui nous restent de cet évènement, voyez M. Pluche, *Spectacle de la Nature, tome* 3, vers la fin.

Le déluge universel une fois admis, d'après l'Histoire et les monumens physiques, quelle voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moïse pour la conservation du genre humain ; je veux dire, la construction de l'arche, qui sert de retraite à la famille du Juste, ainsi qu'aux différentes espèces d'animaux qui ne pouvoient à la rigueur être conservés par aucune autre voie ? Et comme le fait encore observer M. Pluche, » un nouveau trait de la confiance qu'avoit Moïse aux instructions qui conduisoient sa plume, est la hardiesse de nous donner la dimension de l'arche, où quelques paires de tous les animaux devoient, avec leurs nourritures propres, se conserver pendant un an. La précision des mesures rapportées dans la Genèse est parfaite ; 300 coudées de long sur 50 de large, avec 30 coudées de haut, distribuées en trois étages ; ce qui donnoit l'avantage de trois bâtimens chacun de 15 pieds de haut sur 75 de large, et de 450 pieds de long, tous trois posés l'un sur l'autre. Les monumens de la suffisance de ces mesures ne se doivent chercher que dans l'Histoire naturelle et l'Arithmétique. Butheo, Wilkins, et Pelletier, un des meilleurs calculateurs que Rouen ait produits, ont examiné le nombre et la taille des animaux connus ; ensuite les places qu'il faudroit assigner à tant de paires de toutes les espèces

voraces, et aux brebis qui seroient nécessaires pour les nourrir pendant un an : ils ont de même calculé ce qu'il falloit de place aux autres animaux et aux provisions qui leur convenoient, sans oublier les galeries et les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes, a été de prouver géométriquement, que les dimensions marquées dans la Genèse, étoient plus que suffisantes pour l'entretien et l'aisance de tous ». *Préparation Évangélique.*

IBID.

(17) *Ce que je remarque dans toute l'Écriture, etc.* On reproche à l'Écriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres, des mouvemens et des opérations indignes de lui : il *se repent*, il *se fâche*, il *se venge*, il *endurcit nos cœurs*. Mais il faut se souvenir aussi, qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la Divinité, il étoit naturel que l'Écriture sainte parlât un langage humain et sensible, à des hommes. Les lumières qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes, lors même que l'Auteur sacré parle à l'imagination ; et on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions, à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci, *le bras du Tout-puissant*, *la face du Très-haut*, *le trône de sa gloire.*

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à la Comtesse de Valmont.

Tu veux, ma chère Émilie, que je règle ton goût, tes sentimens, ta conduite, sur l'usage des grands biens que tu possèdes; et tu penses que le Comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat et si important.

Le rang que ton mari tient à la Cour, ses richesses et les tiennes, la juste nécessité où il est de s'en faire honneur, l'espèce de rivalité de faste et d'éclat qui règne parmi les courtisans et dans tous les états, les bienséances, en un mot, et le ton du siècle; que dis-je? l'intérêt, le bien-réel de la société, n'autorisent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe et de somptuosité, des dépenses peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles sont aujourd'hui si communes, te deviennent en quelque sorte nécessaires?

Sans doute, ma fille, il est des bienséances d'état, qu'on doit se faire un scrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les sentimens pour une ame bien née,

la première de toutes les loix pour un esprit juste et bien fait, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité et son rang, conserve le vrai rapport des états et des choses, et porte par-tout la décence des coutumes, des sentimens, et des mœurs. Ce qui, dans une condition plus obscure, seroit une vanité ridicule et une affectation insupportable, devient noblesse, convenance, et dignité dans un rang plus élevé; ce qui, habituellement, ou dans des occasions moins importantes, seroit folie et prodigalité, devient, dans d'autres momens, dans des circonstances plus essentielles et des occasions d'éclat, magnificence, grandeur d'ame, et générosité.

Mais cette sorte de convenance, dans l'usage des richesses, n'est point le luxe sur la nature duquel tu désires si vivement d'être éclairée. Ici, mon Émilie, je me trouve arrêté dès la première notion que je voudrois t'en donner. Qu'est-ce que ce luxe, que tu dois te permettre ou te défendre, suivant l'idée vraie que tu auras su t'en former; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, et dont on dit tant de bien aujourd'hui? En faire l'éloge, en célébrer les avantages; c'est philosophie, c'est sagesse parmi ses plus illustres partisans et dans ce siècle éclairé: en

dégrader la nature avec les Sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprouver comme le législateur des Chrétiens les principes et les effets; c'est dans les uns, si l'on en croit les Philosophes de nos jours, le langage de déclamateurs insensés, de froids moralistes, qui ont censuré le luxe avec plus de morosité que de lumières; c'est, dans les autres, l'aveuglement du fanatisme et de la superstition.

Eh, qu'est-ce donc, encore une fois, que le luxe, envisagé par de si grands hommes sous des points de vue si différens? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il se peut, la notion la plus commune, et commençons par fixer le sens du terme qui sert à l'exprimer: peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n'est qu'un mot sans idée précise, que le luxe n'est qu'un vain nom. Chaque chose a sa mesure: la nature a la sienne, qui est celle de nos besoins; la société a celle de l'état et du rang; la fortune a la sienne également, ce sont nos facultés. Passer cette mesure, c'est désordre, c'est abus. Cela posé, dans sa signification la plus générale, la plus universellement reçue, qu'entend-on par le luxe? Est-il l'usage simplement honnête et raisonnable, ou est-il l'abus des richesses? A-t-on voulu

dire seulement que celui qui s'y livre ne fait qu'user de son industrie et de son opulence, de manière à se procurer un bien-être plus réel ? ou veut-on faire entendre par-là qu'il en use, plus pour l'ostentation que pour la décence, plus pour les excès de la mollesse que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agrémens et une convenance honnêtes, et pour une juste nécessité ?

Si j'interroge à cet égard, non l'esprit de systême, mais l'opinion commune, qui seule a droit de fixer le sens des termes, la question sera bientôt décidée ; et de l'idée générale nous verrons sortir, ce me semble, cette notion exacte et précise : le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation et la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité *.

C'est là en effet ce que nous offrent tous les états, toutes les conditions, lorsqu'on

* » Melon dit : *le luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses et la sécurité d'un Gouvernement.* Cette définition arrondie paroît nette et comprendre tout, et cependant elle est contredite par le fait et par la morale : par le fait, en ce que les règnes enragés de Caligula et de Néron, ont été à Rome ceux du luxe, et non pas assurément ceux de la sécurité ; par la morale, en ce que justifier le luxe d'après cette définition, c'est célébrer les dissipations de Cléopatre et

dit que le luxe y règne ; et l'abus est censé d'autant plus grand, que cette ostentation est plus marquée, que cette recherche des aises et des commodités est plus excessive, relativement au rang que nous tenons dans la société, à nos vrais besoins, et à nos facultés.

Mais cet usage des richesses, ainsi entendu, cet abus qu'on en fait, peut-il être un bien ? l'est-il par rapport au particulier, l'est-il du moins par rapport au corps entier dont nous sommes membres ? La question, ainsi réduite à ses justes termes, ne souffre plus, je crois, de si grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une ostentation de richesses, qui, par une suite nécessaire, par une filiation inséparable du luxe, engendre et nourrit chaque jour l'insatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalousie, l'envie de paroître toujours davantage ; et qui par-là même fait sacrifier un bien être réel à un éclat vain et chimé-

d'Héliogabale. Or, Melon étoit trop honnête homme pour avancer et soutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe sans proscrire la dépense, et disons, plus mal sans doute, mais plus exactement : *Le luxe est l'abus des richesses* ». L'ami des hommes.

rique, la douce et honnète liberté à une brillante et honteuse servitude, le repos de l'esprit et du cœur aux inquiétudes et aux tourmens de la vanité (1), les expressions touchantes de l'humanité et le cri de la nature à la soif de l'or et au désir de primer? Envisagerons-nous comme un bien un air de faste et d'opulence, qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide et une vraie dignité à une décoration de théâtre et à un masque de grandeur; qui porte la désolation et la ruine dans une famille, sous prétexte d'en rehaússer l'éclat et d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parens les plus proches paroissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal assortis et deviennent tous les jours plus difficiles? Que dirai-je de plus? faudra-t-il considérer comme un bien, une recherche de commodités excessives, qui, par la nature même des choses et par un enchaînement facile à saisir, aug-

mente les besoins, rétrécit l'esprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs : et dès-lors multiplie les maux par les jouissances, et le mal-aise par les désirs; rend l'existence plus pénible en paroissant la rendre plus douce; force toujours à se croire plus malheureux et plus indigent de ce qu'on n'a pas, qu'heureux et riche de ce que l'on a *; nous étourdit et nous enivre dans l'abondance, et nous laisse sans force et sans ressource dans les revers; immole les vertus à l'aisance **, et l'honneur à la volupté ?

O ma fille ! il est donc vrai : si la multiplicité des besoins enfante le contentement et la paix; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées et avilit nos sentimens, fait la grandeur (2); si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse et

* » L'opulence est dans les mœurs, et non pas dans » les richesses «. *M. de Montesquieu, Grandeur des Romains, chap.* 10.

** » En général, la plus sûre façon de réprimer les » vices, dit l'Auteur de *Bélisaire*, est de restreindre les » besoins «.

Quelqu'un a très-bien dit : » La nature demande le nécessaire, la raison veut l'utile, l'amour-propre cherche » l'agréable, et la passion le superflu «.

de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achète aux dépens des vertus et des mœurs *; que dis-je? si la différence entre la vertu et le vice est une chimère; le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, et être un bien pour la société toute entière? Les membres peuvent-ils être mal-sains et le corps en santé? Est-ce un bien pour l'État, que les distinctions soient pour les richesses, et non pour le mérite; que la honte ne soit plus dans les actions basses et viles, mais dans l'indigence; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, et que tous les rangs soient confondus **? Est-ce un bien, que l'esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens (3); que le faste étouffe l'honneur (4); que, par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit et de l'opulence, tout soit censé permis; que la timide innocence, pauvre et dénuée de secours, soit mise à l'en-

* » Le libertinage est trop généralement reconnu pour » être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête » à le prouver «, dit l'Auteur du trop fameux livre de l'*Esprit*. (Discours II, chap. 15.)

* Il n'y a plus qu'une chose qui distingue aujourd'hui; c'est l'honnêteté, la décence: et elle distingue beaucoup, car elle est devenue bien rare.

chère, soit vendue par des parens avides ou indigens, et soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux? Est-ce un bien, que la Jeunesse du village apprenne à jouer la Comédie chez son Seigneur, s'ennuie de son travail, déteste sa pauvreté libre et tranquille, abandonne son hameau, et fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges? Est-ce un bien pour l'État, que l'artisan soit à la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, et meure de faim, tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit et s'enrichit de son désastre? Est-ce un bien, que, pour satisfaire la vanité, que, par une habitude de délicatesse, ou qu'enfin, par le danger d'une misère plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfans; que les villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d'hommes que le libertinage fait périr, que par ceux que le luxe empêche de naître? Est-ce un bien, que les campagnes soient désertes (5), parce que le bon homme sera foulé; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu; parce qu'il paroîtra plus doux au fils du villageois ruiné et avili d'étaler la riche et brillante livrée d'un roturier parvenu, que de tracer sans fruit et sans hon-

neur le sillon pénible et vraiment honorable qu'avoient tracé ses pères; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides, pour contenter leur faste et leur cupidité, achèteront presque seuls le produit de nos champs, exporteront au loin nos moissons, dépouilleront l'État de ce que la nature libérale prodiguoit également à tous, feront naître la disette au milieu de l'abondance (6), et porteront la misère et la mort où les bénédictions du Ciel sembloient porter la fécondité, la vie, et le bonheur? Est-ce encore un bien, qu'au sein de la mollesse les forces diminuent, les tempéramens s'affoiblissent, les constitutions changent, et n'offrent plus dans la paix que de lâches et honteux Sybarites, et dans la guerre que des hommes énervés, sous des Chefs peut-être encore pleins de valeur (7)? Est-ce un bien, que, dans la dépravation générale, le luxe de l'esprit suive celui des mœurs, et déprave le goût comme les sentimens; que l'esprit de patriotisme s'altère; que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun (8); qu'on ramène tout à soi, et rien à l'État dont on fait partie; qu'on en trahisse la gloire; qu'on se joue du sort de ses concitoyens; et que, chez des peuples corrompus par le faste et l'amour des richesses, on

ait vendu quelquefois les armées, les villes, les provinces, et sa patrie, à prix d'argent? Que sais-je enfin? Est-ce un bien, que les besoins croissant avec l'industrie et le commerce, ils consomment, ils absorbent tous les fruits de l'une et tous les produits de l'autre; qu'ils épuisent l'État en paroissant le faire fleurir; et qu'après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affoibli, sans argent, sans crédit, et sans ressources? Car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités et mettre le luxe à couvert de ces justes reproches, on a dit, et c'est le tour le plus ingénieux qu'on ait pu donner à sa défense; » que » le luxe ne faisoit qu'accompagner tous » ces effets, mais qu'il n'en étoit pas la » cause; que cette cause de tant de maux » étoit seulement dans les mœurs «. Mais si des maux si grands, des mœurs si dépravées, sont presque toujours à côté du luxe, que penser d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un si triste cortège? Mais ces maux ne tiennent-ils pas évidemment au luxe, comme une suite naturelle et nécessaire, comme l'effet tient à son principe? et ne sont-ils pas à son égard des enfans

légitimes, que ne peut désavouer leur père? Mais s'il est vrai que les mœurs influent sur le luxe et sur ses suites, avec quelle force prodigieuse, quelle rapide et funeste influence, le luxe ne réagit-il pas sur les mœurs? On cite des exemples de quelques nations où le luxe n'a pas toujours eu de si tristes effets. Mais dans l'histoire des faits, comme dans l'histoire naturelle, des exemples particuliers prouvent bien peu contre des choses généralement reconnues; ou parce que ces faits sont équivoques, ou parce que les circonstances sont différentes, que l'application des exemples n'est pas juste, et que les conséquences sont au moins incertaines. Hé! que prouvent en effet quelques inductions particulières contre l'autorité de tous les Législateurs; contre celle de tous les Historiens et de tous les Philosophes, qui se sont montrés les observateurs les plus sages et les plus fidèles; contre la commune expérience de tous les siècles *?

* Un des plus zélés défenseurs du luxe ne craint pas d'avancer que, » dans tous les tems, ce sont les Poëtes, » les Orateurs, les Moralistes, qui communément ont le » plus décrié le luxe; et que communément aussi ce sont » les hommes d'État qui l'ont appuyé «. Mais les Législateurs les plus célèbres, les Princes les plus recommandables pour leur sagesse et leur vertu, les Ministres les plus éclairés, qui se sont élevés si hautement contre le

On a dit » que le luxe n'étoit dangereux » que pour de petits États, et qu'il enrichis» soit les grands «. Mais ce que je t'ai montré, ma fille, des effets du luxe, est propre également à tous; et je ne sais si, dans la comparaison, le principe contraire à celui que l'on veut établir ne seroit pas le moins opposé à la vérité : quoi qu'il en soit, tous les grands Royaumes, si l'on en croit l'histoire, se sont perdus par le luxe *.

» Le luxe, a-t-on dit encore, excite l'in» dustrie, anime les arts, fait circuler les » espèces, peuple les villes, et fait vivre » une foule d'artisans «. Mais s'il excite l'industrie (9) aux dépens des mœurs; s'il anime les arts dans les choses frivoles et en

luxe, qui l'ont si fortement condamné, n'étoient-ils pas des hommes d'État ?

» Dans la théorie, ajoute le même Auteur, l'opinion » commune est contraire au luxe; dans la pratique, tout » le monde s'y livre «. Mais que s'ensuit-il ? que sur cela, comme sur tout le reste, les hommes ne sont que trop souvent en contradiction avec leurs principes ; parce que, si d'un côté les principes les éclairent, de l'autre les passions les égarent.

* » Rien n'est plus flatteur que le spectacle du luxe ; » rien de plus attrayant. Je ne suis pas surpris de ce qu'il » a perdu tant d'États. C'est, dira-t-on, une vaine décla» mation rebattue par les Moralistes. Je ne m'amuserai » pas à vous prouver par l'Histoire que ce sont des faits » rebattus, et non une déclamation «. *Entretiens de Périclès et de Sully.*

dégradant

dégradant le goût des artistes (10); s'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler (11); s'il dévaste les campagnes pour peupler les villes, que bientôt il dépeuple à leur tour; s'il fait des artisans inutiles et des valets, aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs, et si, de ces artisans, il en fait mourir de faim par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit *; s'il ruine la noblesse, pour la mettre de niveau avec les modes et les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance; s'il multiplie les faillites, après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers; si, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût et l'habitude des malversations et des crimes; s'il a mille autres inconvéniens, qu'il seroit trop long de détailler : alors, pour un État quelconque, le luxe est-il un gain? Ah! je l'avouerai sans peine, le luxe donne pour quelques momens un air de force et de puissance, tandis que sourdement il mine, et qu'avec le tems il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête ressemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraissent des humeurs super-

* » Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain » aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y » auroit point de pauvres «. *M. Rousseau.*

flues, et qui manque de la chaleur nécessaire. Signe apparent de la vie et de la santé, il porte en lui le germe de la mort (12). Ce seront, si l'on veut, les richesses de l'agio, avec lesquelles l'État est bouleversé et le particulier se retrouve plus pauvre qu'il n'étoit auparavant.

» Ce qui est luxe pour les uns, a-t-on » dit enfin, ne l'est pas pour les autres; ce » qui est luxe pour nous, cessera de l'être » pour nos neveux : d'où il suit que le luxe » n'est nulle part, ou qu'il est partout (13)«. Quelle conséquence! Et ne s'ensuit-il pas au contraire qu'il y a donc en effet pour bien des personnes un luxe, qui, à raison de l'état, des facultés, des vrais besoins de circonstance et de bienséance, peut, dans des cas particuliers, ne l'être pas pour un petit nombre d'autres; qu'il y a des choses, qui, pendant un tems, sont de luxe à l'égard de presque tout le monde; qu'avec elles les besoins factices de presque tous augmentent; et qu'avec elles en proportion le citoyen s'appauvrit?

Concluons donc, ma fille, et qu'il y a un luxe réel, et que rien n'est plus à désirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions et de la

société toute entière. Mais à qui appartient-il de le retrancher ? A ceux qui ont l'empire sur l'opinion et sur les modes, qui ont le pouvoir de changer les mœurs, à qui il appartient de donner l'exemple......., aux Grands, pour le dire en un mot : et comme ceux-ci dominent sur l'esprit du peuple, c'est le Souverain qui domine sur eux. C'est en attachant la honte au faste (14), les distinctions aux services réels, et l'honneur à la vertu *, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, et que l'État lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chère Émilie, je ne t'ai parlé que le langage de la raison; mais seroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l'Évangile et du sentiment ?

Le riche condamné par ton divin Maître, ce riche voluptueux, fastueux, et superbe (car l'orgueil, le faste, et la volupté vont ensemble), étoit en même tems dur et impitoyable. C'est là encore l'effet du luxe. Il resserre le cœur (15), et, lorsqu'il est question de subvenir aux besoins du pauvre, il ne trouve jamais de superflu. Cependant c'est sur cela même qu'au tribunal du juste Juge, du Dieu des Chrétiens, nous serons

* » Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous » les cœurs «. *M. Marmontel.*

le plus sévèrement repris et condamnés. » Retirez-vous de moi, dira-t-il au réprouvé : » j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné » à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez » pas donné à boire ; j'ai été sans logement, » et vous ne m'en avez pas procuré ; j'ai été » sans habit, et vous ne m'avez pas revêtu ; » j'ai été malade et en prison, et vous ne » m'avez point visité : car je vous le dis en » vérité, toutes les fois que vous avez man- » qué de rendre ces soins au plus petit » d'entre mes membres, vous avez manqué » de me les rendre à moi-même * «. L'insensé ! Il a refusé de placer dans le Ciel les biens qu'il possédoit sur la terre ; et pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

Tu as des richesses : eh, ma fille, avec un cœur tel que le tien, serois-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire ? N'y a-t-il pas des malheureux ** ? De tous

* Matt. 25.

** Un homme qui pleure, un homme qui souffre et qui a besoin. . . . , quel objet pour un cœur bien fait ! Et ne donneroit-il pas tout l'or du nouveau Monde, s'il l'avoit, pour sécher une seule larme d'un infortuné ?

» Ah ! sans doute (diront ces ames de boue qui ne savent que dissiper ou qu'amasser, qui du moins, avec un revenu considérable jouent le sentiment et se croient cha-

les traits de ressemblance avec l'Être suprème, le plus flatteur pour l'homme est d'être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu'on devroît l'être ; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop sensible à leurs peines, pour croire aisément que tu puisses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Eh, n'est-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin et ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l'abondance ; changer en larmes de reconnoissance et de joie, les larmes amères de l'opprobre et de la douleur; forcer le malade, qui maudissoit sa misère, de rétracter ses murmures et de lever encore vers le Ciel ses mains tremblantes pour le bénir;

ritables pour de petits bien qu'elles auront faits), » sans » doute il est juste, il est doux d'assister ses semblables, » et on le fait bien quelquefois ; mais ce qui empêche » d'en faire davantage, c'est qu'on y est si souvent trom» pé « ! Hélas ! quand on est opulent, le plus grand risque qu'on ait à courir, n'est pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas besoin ; mais c'est d'en manquer une seule qui eût été nécessaire. Eh, après tout, quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait?

rendre à la mère languissante et désolée la santé et son fils, qui, faute de secours, expiroit sur son sein; arracher à une infâme prison un chef de famille, qui, sans reproche devant Dieu, n'avoit à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes, qui préféroient la mort à la honte et à la mendicité; les leur rendre, en respectant leur secret, en respectant leur infortune? car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux!

O ma chère Emilie! comment y a-t-il des riches qui ne connoissent pas le plaisir si touchant et si pur, de faire renaître dans des cœurs sensibles la joie et le bonheur? Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu'ils peuvent secourir *? Ah! voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous? Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour

* » On se plaint de la rareté des hommes; c'est la dureté du riche qui les tue «. *Conseils de l'amitié.*

» Le luxe, dit M. d'Alembert, est un crime contre » l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la » société souffre, et qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de » là, combien peu il y a d'occasions et de Gouvernemens » où le luxe soit permis; et qu'on tremble de s'y laisser » entraîner, si on a quelque reste d'humanité et de jus» tice «. *Mèlanges, etc.* t. 4.

ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines et futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu ; qu'elle l'aide de ses conseils et de sa protection ; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse et fasse des démarches en sa faveur : elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira, à l'artisan qui en est le chef, des instrumens pour son travail ; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfans, qui se seroient perdus par la misère ; elle favorisera la naissance et l'accroissement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en coûteroit pour une si belle œuvre : non seulement on est bien payé, au fond de sa conscience, du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant ; mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire : lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur

entretien; et il en reste encore assez à des ames bienfaisantes, pour porter ailleurs et étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore ; qu'il fasse oublier la source souvent impure de ses richesses et de son opulence, en élevant des monumens au bien commun; car c'est ici qu'on ne sauroit mettre trop de grandeur et d'éclat : qu'il fasse construire ou qu'il prenne soin d'orner des édifices publics; qu'il répare et embellisse nos routes; qu'il relève nos temples ; qu'il donne de la majesté au culte; qu'il dote des vierges; qu'il favorise les mariages bien assortis ; qu'il enrichisse sa patrie. Eh , ma chère Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe ? et les doux fruits qu'on en retire, par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas bien ses plaisirs (16)? O ma fille ! pour penser ainsi, tu n'as jamais eu besoin que de ta piété et de ton propre cœur ; et qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion et le sentiment.

NOTES.

PAGE 305.

(1) *Et qui par-là même fait sacrifier.... le repos de l'esprit et du cœur aux inquiétudes et aux tourmens de la vanité.* Mais encore, quel avantage, pour le dire en passant, ne perdons-nous pas en immolant la simplicité des mœurs au luxe et à la vanité ! Cette aimable simplicité, qui rend si touchante et si respectable la conduite de ceux, qui, jusque dans la dépravation générale, ont su la conserver, n'est plus dans nos usages : les modes ridicules l'ont fait disparoître de presque toutes les sociétés. Elle y faisoit régner autrefois l'enjouement, la confiance, et la franchise : maintenant on n'y trouve plus que la contrainte, un air gêné, un rire affecté ; on se regarde, on s'observe, on se mesure des yeux. Entre femmes surtout, on est dans un état de guerre presque continuel : celle dont la parure est la plus élégante, devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures, et quelquefois davantage, à se faire martyriser * pour l'amour de la vanité ; que l'on rencontre par malheur une coiffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'est plus dès-lors que dépit, humeur, emportement ; on boude son mari, ses enfans ; on s'irrite contre ses domestiques ; on est désolé du triomphe d'une rivale et de l'éclipse qu'on vient de souffrir. Que de petitesse, que de misère ! Et ces êtres-là ont-ils une ame ?

Convenons cependant qu'il y a plusieurs sortes de

* Par un coiffeur s'entend ; car aujourd'hui, en dépit de toute pudeur et des intérêts de tant de personnes du sexe, qui ne savent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les coiffeurs, les accoucheurs, les tailleurs ou faiseurs de corps, les Maîtres de musique et d'instrumens, les hommes, en un mot, sont seuls en usage auprès des femmes : et que d'inconvéniens, plus communs et plus réels qu'on ne pense, accompagnent celui-là ?

luxe, indépendamment de celui des modes et de la coquetterie. La dévotion même a le sien; et ce n'est pas peu de chose qu'un luxe dévot, qui accompagne assez volontiers l'air et le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, et s'accommode merveilleusement avec une certaine affiche d'opinion et de parti.

O simplicité! simplicité! quel heureux siècle te verra renaître dans nos opinions, dans nos goûts, et dans nos coutumes! Partout, hélas! une noble simplicité sied si bien!

PAGE 306.

(2) *Si un éclat fastueux..... fait la grandeur, etc.* » Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe et de magnificence; et en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps: mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise et confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera bien mieux à sa force et à sa beauté; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir «. *M. Marmontel.*

PAGE 307.

(3) *Est-ce un bien, que l'esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens?* » Le luxe, qui dispose l'esprit à recevoir ses funestes impulsions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ses délassemens: qu'on lise les brochures, qu'on voie les spectacles; on y découvrira le type de cet affoiblissement de l'esprit qui travaille pour ses semblables. Plus rien qui tienne du noble et du grand; colifichets et enfances dans le fond, pointes et saillies dans la forme et dans le style: tel est le fruit de l'affaissement d'esprit dans une nation. Il porte sur tout, il abâtardit tout; et les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le prin-

cipe, en chercher la cause dans un principe de dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaisse l'ame en portant son ambition vers des objets bas, etc. *L'Ami des hommes*, t. II, chap. 5.

IBID.

(4) *Que le faste étouffe l'honneur, etc.* » Je l'ai dit ailleurs : *Le sel doit entrer dans tous les mêts ; l'honneur dans toutes les professions :* mais l'honneur ne subsistera jamais qu'avec la vergogne et la modestie. Le luxe est l'ennemi juré de celles-ci ; aussi l'est-il de l'honneur, et il n'en faut plus attendre d'aucune espèce où le luxe régnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurcissant ; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe..... J'ai dit que le luxe réduisoit tous nos appétits à la soif de l'or.... J'ai pu jadis aimer mon père exclusivement à tous autres ; l'aimer, non pour lui, mais parce que je savois qu'il m'aimoit comme son bien, et que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond ; parce que je pouvois m'y fier, parce que son conseil m'étoit bon, et que son expérience m'appartenoit..... Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, et indigne de la pureté primitive de la portion d'être spirituel que j'ai reçue des mains du Créateur : mais, tels qu'ils étoient, mon père en profitoit dans le fait ; la société et ma famille, par l'exemple. L'intérêt sordide est venu déranger cet ordre apparent. Mon père, dont je dévorois la succession comme un bien trop long-tems retenu, tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mère ; je l'attaque, il se défend ; l'indignation se joint à la douleur de me voir échapper à sa dépendance ; je hâte ses jours, et j'en déshonore la fin, en faisant retentir les Tribunaux du récit de ses injustices ; je scandale la société ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils transmettront à leurs neveux ;

et les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour son propre bonheur, et je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe : je puis me dispenser de parcourir les autres ordres de liens de la société. Qu'attendront des frères, d'un fils parricide ? des parens, d'un frère dénaturé ? des amis, d'un parent insensible ? le Prince, l'État, et la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis, dès qu'il s'agit de son intérêt «? *L'Ami des hommes*, ibid.

PAGE 308.

(5) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, etc.* » A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'Agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devoit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'État, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre ; et que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir «. *M. Rousseau.*

Voyez aussi, sur cette matière, *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, et, à tous égards, un des meilleurs ouvrages de politique qui aient paru de nos jours.

PAGE 309.

(6) *Exporteront au loin nos moissons..... feront naître la disette au milieu de l'abondance, etc.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savans Traités de nos Philosophes sur l'Agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs Auteurs en réparent donc, s'il se peut, les suites ; et pour apprendre à démentir ou à modifier leur systême, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, et qu'ils voient des familles entières, sans pain pendant trois et quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture au moment où ce pain leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles ! si cependant le luxe et une stérile Philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

IBID.

(7) *Que des hommes énervés, etc.* » Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve et appésantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans et du dehors ; la prodigalité les épuise et n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante, et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris ; le courage leur reste, mais les forces leur manquent ; l'ennemi qui sait les fatiguer n'a pas besoin de les vaincre, et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats «. *M. Marmontel.*

IBID.

(8) *Que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun, etc.* » A des gens à qui il ne faut que le nécessaire, il ne reste à désirer que la gloire de la patrie et la leur propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres désirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent, etc. «. *De l'Esprit des Loix*, l. 7, c. 2.

» Rien ne peut s'opposer à la dépravation totale des

mœurs, quand l'État est en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des siècles que Cyrus nous apprit que pour avilir un peuple vertueux et indomptable, le plus sûr moyen étoit d'y introduire le goût du luxe et tous les arts frivoles qu'il traine à sa suite (*Justin*, l. 1, c. 7). C'est l'artifice dont se servit Aristodème, tyran de Cumes, pour se garantir de sa nation, qu'il avoit asservie : le fameux Agricola crut aussi devoir employer les mêmes moyens pour subjuguer ces fiers Bretons, contre lesquels l'orgueil des conquérans du monde s'étoit brisé tant de fois «. *Discours sur le luxe, par M. Genty.*

PAGE 312.

(9) *S'il excite l'industrie, etc.* » Il est trois sortes d'industrie : celle qui pourvoit à la nécessité, est la première ; celle qui sert à l'aisance et à la décoration, la seconde ; celle enfin qui satisfait la recherche et la curiosité, est la dernière. Or je soutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, est-ce au luxe que nous devons l'Agriculture, les moulins à eau et à vent, etc. ? Est-ce au milieu du luxe, que les Hollandois ont appris à gagner du terrein sur la mer, et à couvrir de moissons les parvis du palais d'Amphitrite ? Est-ce aux recherches du luxe, qu'ils doivent l'invention des écluses et des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la construction des navires, les citernes, que sais-je ? toutes les inventions de l'industrie humaine, qui ont, pour ainsi dire, changé la face de la terre ? etc. «. *L'Ami des hommes*, tom. 2, chap. 5.

PAGE 313.

(10) *S'il anime les arts dans les choses frivoles et en dégradant le goût des Artistes, etc.* » A l'égard des beaux-arts, il est impossible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la recherche prend le dessus. En effet, en tout genre, le vrai beau est simple, autant que noble et élevé : il est à un point fixe et marqué, par-delà lequel on le gâte ; et

toutes les fois que les artistes, en quelque genre que ce puisse être, ont voulu enchérir sur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, et la rendre susceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée et bientôt rendue méconnoissable. C'est cependant à quoi le goût de la nouveauté force les artistes, etc. *Ibid.*

C'est dans le même esprit qu'un Auteur encore plus moderne a dit, que » le luxe, qui contribue au progrès des arts lorsqu'il est modéré, produit un effet contraire quand il devient excessif et qu'il gagne toutes les conditions; parce qu'il substitue alors, au goût du vrai beau, une vaine ostentation de richesses et la recherche des ornemens superflus.

On pourroit assigner plusieurs autres causes de la décadence des arts parmi nous; mais la plus universelle et la plus immédiate, est sans contredit l'amour de la nouveauté, si naturel aux hommes, et en particulier si naturel aux François «.

IBID.

(11) *S'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler, etc.* Le commerce du luxe, dit l'Auteur du livre de l'*Esprit*, donne aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux.... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet État est pour quelques instans un État puissant; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Lorsque, par la beauté de ses manufactures, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées et de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers à la nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or

si-tôt que la disette d'argent se fait sentir dans un État accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, et par conséquent un partage bien moins inégal de richesses.... Il est certain, dit ailleurs l'Auteur que je cite dans cette note, que dix milles arpens de terre possédés par une seule famille, ne contribuent pas tant à la population et à la force de l'État, que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai secret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris, ont toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

Combien cette réflexion doit frapper les Souverains eux-mêmes, s'ils désirent la prospérité de leurs États !

PAGE 314.

(12) *Signe apparent de la vie et de la santé, il porte en lui, etc.* L'Auteur de l'*Esprit* a mieux dit encore : » L'époque du plus grand luxe d'une nation est ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chûte et de son avilissement. La félicité et la puissance apparente que le luxe communique durant quelque tems aux nations, est comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, et qui semblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, de ces mêmes forces et de la vie «.

» Les Chymistes, a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la *Théorie des loix civiles*, pilent, broient les matières qu'ils font entrer dans leur alambic ; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes.... ; c'est du plus pur de

leur sang qu'il tire, ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain, pour procurer à un petit nombre de ses membres ou des plaisirs que l'abondance rend insipides, ou des superfluités qui cesseroient de leur paroître précieuses si elles étoient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agrémens que l'opulence exige, fait perdre à l'univers d'hommes et même de familles «.

IBID.

(13) *Ce qui est luxe pour les uns, etc.* » Le luxe n'est pas dans la chose, il est dans l'abus. Ainsi, pour me servir de l'exemple cité par Mélon, un Parvenu qui dans le tems de Henri II auroit porté des bas de soie, étoit répréhensible, parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à son état; et un cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque personne.... Le campagnard n'envie pas l'élégance et la propreté des meubles de la ville, et la ville se glorifie aux yeux des étrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie et la cupidité. D'où vient cela ? C'est que tout est à sa place. Mais quand le Courtisan, sortant de son entre-sol de Versailles où il est meublé selon l'ordonnance, ou de son palais désert où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un Parvenu, où tout reluit d'or et d'azur, où la magnificence de la vaisselle et des porcelaines, la profusion et la variété des mets, lui reprochent de toute part le vide de sa prééminence : quand le Magistrat et le Bourgeois voient, dans des maisons de la campagne, les boulingrins et les arbrisseaux odorans tenir la place des fertiles moissons qu'on en tiroit autrefois, et réduire en chaumière, par comparaison, l'honorable maison de leurs

pères : quand le Seigneur campagnard voit dans sa terre un fripon de marchand de bœufs prodiguer à sa femme des bijoux qui éblouissent la Dame du château, etc. alors tous les ordres crient au luxe ; chacun, blessé de se voir surpasser par son inférieur naturel, s'efforce de se remettre à sa place. De-là les dépenses folles, c'est-à-dire, disproportionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin et ses consorts, et tous les désordres les plus propres à ruiner entièrement la société «. *L'ami des hommes*, t. 2, c. 5.

PAGE 315.

(14) *C'est en attachant la honte au faste, etc.* » C'est elle (c'est l'opinion), qui, sans gêne et sans violence, remet chaque chose à sa place ; c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs «.

» Cette révolution vous paroit difficile ; elle dépend de la volonté et de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste et le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera son mépris pour les dépenses fastueuses et pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, et qu'il fixera un regard de complaisance et de respect sur les victimes du bien public ; le goût d'une simplicité noble et d'une sage économie sera bientôt celui de sa Cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures et austères y prendront la place des mœurs licencieuses et frivoles ; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s'admirer seuls et se complaire .... Ainsi, l'opinion du Prince fera l'opinion publique, et son exemple décidera le caractère national «. *M. Marmontel.*

IBID.

(15) *Il resserre le cœur, etc.* » Caractère de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misé-

rables, et qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux ... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai; mais le commerce qu'elle forme entre eux, n'est-il pas trop dur pour les uns et trop doux pour les autres? et de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche et celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misère, prenez patience, c'est là votre unique tâche à cet égard-là; vivez, comme vous faites, à la sueur de votre corps; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue et ces langueurs où vous l'abandonnez: il y résiste; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte, c'est à vos dépens qu'il prend patience; c'est à vos dépens qu'il la perd: vous répondrez de ses murmures et de l'iniquité où il se livre; et en périssant il vous condamne «. *Le Spectateur François de Marivaux.*

PAGE 320.

(16) *Toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? etc.* Pope a transmis à la postérité le nom d'un vertueux citoyen de sa nation, qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus *, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé et guéri des malades, appaisé les différends de ses voisins. Il s'appeloit *Jean Kyrle.* Il naquit à Rosse, petit bourg de la Province d'Hèrefort, et mourut en 1724, âgé de 90 ans. Voyez, dans l'édition

* La guinée vaut environ 25 liv. argent de France.

de *M. Warburthon*, l'Épître morale sur l'emploi des richesses.

On trouve, dans les ouvrages de l'Abbé Prévost, une anecdote qui prouve jusqu'à quel point le bon usage de ce que nous possédons, et l'habitude de faire du bien, sont nécessaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouissoit d'une fortune considérable, et n'avoit appris à s'en servir que pour satisfaire ses besoins et ses caprices. Des désirs toujours renaissans, et toujours remplis aussi-tôt que formés, le conduisirent par degrés à une espèce de satiété et de dégoût, qui lui rendit la vie insupportable : il ne pensoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer, lorsqu'il rencontra un homme de sa connoissance, qui, lisant sur son visage le trouble qui l'agitoit, l'ennui et le chagrin dont il étoit dévoré, parvint à lui arracher son secret. » Quoi, lui dit-il, vous » êtes dégoûté de la vie ! vous ne savez plus quel usage » faire de vos richesses pour en jouir ! ô mon ami ! » servez-vous-en à faire des heureux ; et, par le plaisir » que vous en ressentirez, vous ne vous plaindrez plus » que la vie est un fardeau «. Un si sage conseil fut adopté et mis en pratique au même instant. Les premiers essais de ce nouveau genre de bonheur furent si doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une source de sentimens si délicieux et si purs, son cœur devint en peu de tems si sensible et si généreux, qu'il trouva ensuite ses richesses trop bornées et sa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens, qui en ont trop et qui ne savent raisonnablement à quoi l'employer ; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur ame rend avares pour les autres et pour eux-mêmes, et qui n'en ont jamais assez ! Les infortunés ! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre !

Un des plus grands biens et des plaisirs les plus vrais que l'on pût substituer aux folles dépenses, et aux faux plaisirs du luxe, seroit, sans contredit, le bien immense qu'opéreroient les grands propriétaires, en séjournant

plus qu'ils ne font dans leurs terres, en les vivifiant par leur présence, et en y répandant, par une bienfaisance éclairée, la joie et l'abondance. Les laboureurs deviendroient plus aisés; les campagnes seroient mieux cultivées; les fermages des Seigneurs augmenteroient et seroient mieux payés; ils se verroient adorés de leurs vassaux, qui les béniroient chaque jour en versant des larmes d'attendrissement et de reconnoissance; et parmi les fêtes et les jeux champêtres, que cette révolution ne tarderoit pas à multiplier sous leurs yeux, ils seroient heureux du bonheur de tout ce qui les environneroit.

LETTRE XXXVII.

De la Comtesse au Marquis de Valmont.

Votre morale, mon tendre et respectable père, vos principes sur le luxe et sur l'emploi des richesses, sont l'unique morale et les seuls principes que puisse adopter mon cœur, et qui soient de nature à contenter ma raison. Mon père me les avoit inspirés dès l'âge le plus tendre, et je n'ai pas été surprise de les voir confirmés, d'une manière si sensible, par un second père tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les œuvres de charité et de bienfaisance que, dans les premiers tems de mon mariage, vous m'aidiez vous-même à faire, et que je n'eusse jamais entreprises avec tant de zèle et de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide et de modèle. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystère que votre lettre lui a révélé, et que je tenois toujours secret avec d'autant moins de scrupule, que je ne prends ces sortes de libéralités que sur la portion de biens qui m'a été spécialement réservée. J'ai lieu de penser qu'à l'avenir il n'exi-

gera plus de moi des dépenses excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, et que je ne pourrois me dispenser de faire, sans manquer à mon mari, à mon état et à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamité, un superflu qui semble pris sur la misère publique, et qui insulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient, par vos leçons, de plus en plus sensible; mais son esprit, trop jeune encore, son caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raison que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le sens, que la religion qui puisse le former avant l'âge; car tel est son chef-d'œuvre; elle supplée à l'expérience même, et donne à la jeunesse une sagesse prématurée. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles vous le conduisez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour si pur, qui, par vos soins, ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son ame, et opère son changement, qu'il me reste de choses à craindre et à souffrir! Sa jalousie s'accroît et produit en lui une autre espèce d'aveuglement, presque aussi funeste que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage; et les inquiétudes, les soupçons qu'il me laisse entrevoir, en blessant ma délicatesse

et mon amour pour lui, font tout à la fois mon supplice et son propre tourment.

N'ayant plus la force de soutenir, ni l'idée des peines qu'il endure, ni l'injustice qu'il me fait, trop sensible peut-être et trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenois une de ses mains, que j'arrosois de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille sanglots, quel regard sombre et farouche lancez-vous sur moi ! vous m'aimez, et dans votre amour vous semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel sacrifice exigez-vous de moi que je ne sois prête à vous faire avec plus d'empressement que vous ne paroîtrez le désirer ? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? elle me sera douce avec vous : mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane..... A ce mot, mon mari pâlit, frémit ; et son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, Madame, je ne permets et n'exige rien de ridicule et d'insensé : Lausane sera toujours mon ami ; et, par bien des motifs, il seroit le dernier que je voulussé éloigner. — Quel ami ! m'écriai-je à l'instant... A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis

sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, et par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué? — On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien: et vous me connoissez. Mais, sans me manquer précisément, le Baron m'aime, ou feint de m'aimer; vous en avez fait un jeu; c'est vous qui m'avez forcée de recevoir ses visites trop assidues; elles m'ont toujours été à charge, et vous devriez me savoir gré de la contrainte que je me suis imposée. Je n'estime point assez Lausane pour en faire un ami; il me convient encore moins sous un autre titre, et je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air sombre et inquiet à son approche, semble me punir de mon trop de soumission à vos volontés. — Moi, Madame, me croyez-vous jaloux? — Je ne sais, mais je n'y ai donné lieu du moins, ni par mes sentimens, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que maintenant vous passez pour tel; que Lausane en plaisante tout le premier; que ses assiduités me font peine; que son caractère vain m'effraie; et que vous me rendriez le

plus grand de tous les services, si, sans me compromettre, vous me faisiez la grâce de m'en délivrer. — Cela peut être, répartit mon mari, avec un sang froid dont je fus glacée, mais ce seroit trop montrer ce caractère jaloux dont vous semblez m'accuser. Soyez tranquille, Madame, soyez contente, et jouissez avec confiance de l'effet de vos charmes; il est bien juste que l'univers soit à vos pieds. — Moi contente, repris-je, fondant en larmes; moi tranquille, quand vous ne le serez pas! eh! puis-je donc me faire un bonheur qui ne soit pas le vôtre? Laissons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la Cour; le mien n'est que tendre et sensible, et met tout son bonheur à vous aimer et à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre respectable père. Venez, au sein de la plus auguste famille, jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières et de leurs vertus. Il me reste encore assez de tems, j'espère, pour prévenir, eu égard à ma situation, les accidens d'un voyage trop précipité. — Et que diroit-on d'une pareille démarche? — On dira cher époux, que je vous aime plus que tous les honneurs, plus que tout autre bien, plus que le monde entier. On dira que nous avons été chercher plus loin le repos, qui ne se

trouve point ici, et que, sous les yeux d'un père tel que le vôtre, nous nous suffisions pour être heureux..... Eh, que nous importe ce que l'on dira, si nous sommes heureux en effet? — Ainsi, je me rendrai le jouet et la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon Prince, ce que je me dois à moi-même : et sur quoi fondé? sur ce que vous me croyez jaloux. Non, Madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lausane; et qu'il triomphe à son aise d'un fol espoir que, sans doute, vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laissa presque à ses pieds, tremblante comme une criminelle qu'on accuse et qui se justifie, désolee et prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! soyez mon appui; détournez les malheurs que je crains; et si vous les permettez par un juste jugement, donnez-moi la force de les souffrir.

LETTRE XXXVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Je vous l'avouerai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable religion, sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans et les plus nécessaires, si d'ailleurs on y en ajoute un que je voudrois que vous n'eussiez pas omis; je veux dire l'universalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle; et c'est ce qui m'a donné le plus de respect pour elle, et le plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant, l'application que vous en faites à la Religion chrétienne, et que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques et respectables monumens, qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde: j'admire ce récit de Moïse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choses, et avec l'état des premiers peuples et des pre-

mières sociétés. Dans l'histoire du peuple Juif, tout s'arrange avec netteté et avec ordre, tous les faits naissent les uns des autres, et se prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, et le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la religion et sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, et celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, du père commun du genre humain, la vraie Religion, ce semble, doit être pour tous les hommes; elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles : et certainement vous ne prouverez jamais qu'il en soit ainsi du Christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis et de tous les pères! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrois qu'il fût aussi démontré, aussi vrai qu'il vous le paroît à vous-même; et je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les carac-

tères de vérité que je puis y désirer. Je sens que lui seul me satisferoit, me consoleroit ; car enfin, on ne peut être heureux ici-bas : la légereté des créatures, le peu de fond qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude que nous trouvons au dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse le plus la raison et le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui qui serve à nous fixer, à nous soulager, à nous tranquilliser ; et où le trouverons-nous, si ce n'est dans une religion telle que vous me la dépeignez ?

Oserai-je bien une seconde fois vous ouvrir mon cœur, et vous le montrer plus agité et plus foible qu'il ne le fut jamais ? Vous avouerai-je, hélas ! ce que je n'ose m'avouer à moi-même ? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Émilie, mais je doute qu'Émilie m'aime encore..... Je doute qu'elle m'ait jamais bien aimé. En effet, lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches ; elle n'a point perdu son repos et sa tranquillité ; un autre penchant paroît avoir détourné son attention et rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi, puisque j'avois pu cesser de l'aimer.... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu !

hélas! Emilie auroit donc tous les vices! elle seroit donc fausse, dissimulée, perfide; car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime, et qu'elle n'a jamais aimé que moi! Ah! falloit-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers sentimens pour elle, que pour en faire la source de mes plus vives alarmes et du plus cruel tourment? Aidez-moi, mon père, à dissiper ces vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, et qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m'avez inspirée, puisque j'en ai assez pour vous avouer tant de foiblesse?

LETTRE XXXIX.

Du Marquis à son Fils.

Tu crois à la vertu, cher Valmont, et tu cesserois de croire à celle d'Émilie! tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes et en murmures, quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t'eussent-elles ramené plus sûrement que ne l'eussent pu faire sa patience et sa douceur? » Elle » n'a rien perdu de son repos et de sa tran-

» quillité «. Ah ! il est vrai, elle étoit tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre et chrétienne peut l'être. Mais elle étoit sensible; et que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermoit d'amour et de tourmens ! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons et tes craintes y portent d'amertume, et ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse ! Trop heureux époux ! tu ne connois pas encore Émilie; et il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres et jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux, qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes, qui décèlent assez la bassesse de leur origine; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, et moins encore dans l'époux de la sage et fidèle Émilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus long-tems à combattre des monstres et des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la religion; cette religion si bien faite pour le cœur de l'homme, et, comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un,

aussi marqué, aussi essentiel, selon toi, et que je n'ai pu omettre sans prouver contre elle ; c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté * : il est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que tes expressions renferment, prèter à la Révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force et de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l'entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu sentiras, après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la disposition et l'aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connoître et à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples sauvages, la connoissent et la pratiquent dans ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus important ; je veux dire la connoissance de l'Être suprême et de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la Religion chré-

* Voyez la Lettre XXVIII.

tienne quant à l'universalité : avec cette différence, qui est toute en sa faveur, et qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison ; c'est que tel peuple a souvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, et manque de bien des lumières sur d'autres ; au lieu que par-tout où la vraie Foi porte son flambeau (et aujourd'hui elle le porte presque en tous lieux), elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs, et nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi, mon fils, à la rigueur elle n'est pas répandue universellement, j'en conviens ; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples : mais elle est faite pour les éclairer tous ; et, comme je te l'ai déjà fait observer *, elle n'attend, pour leur prêter sa lumière, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse, sans distinction, sans acception de Juifs ni de Gentils, être le prix de nos vœux ; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte et l'obtenir ; et qu'un Dieu juste et puissant, maître des conditions, maître absolu des

* Voyez la note (1) de la XXVIIIe. Lettre.

évènemens et des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux et la diversité des climats, ne la refuse à personne : il suffit que les nations les plus éloignées la reçoivent, chacune dans son tems, ou comme grâce ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, et dont on ne peut contester la nécessité. La Religion chrétienne a pour elle l'ancienneté ; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté ?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte toute entière à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractère : elle a pour centre, pour point d'appui, pour unique fin, Jésus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi *, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais Justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un et de l'autre Testament ; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jésus-Christ, et

* Heb. XII, 2.

par ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ ; voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée, et ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère, qui lui est propre, et qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute *, » une semence qui naîtra de la » femme, et qui écrasera la tête du serpent » qui les a séduits «; c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera son empire; mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses et tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme dès l'enfance du monde, et qui commence en quelque sorte l'histoire de la Révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, et à raison de ses développemens, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient, pour notre sainte et auguste religion, la base sur laquelle elle repose **.

Dans le plan admirable que cette reli-

* Genes. c. 3.

** Ce n'est en effet qu'*à raison de ses développemens*, que cette promesse se rend plus claire par la suite et plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport, que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte Hébreu et plusieurs versions des plus célèbres,

gion nous trace et l'heureux ensemble qu'elle nous présente, il falloit à l'Être suprême, outragé par la désobéissance de sa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majesté de celui qui étoit offensé et à la grandeur de l'offense : il falloit à l'homme, déchu de son premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure et sainte qui pût l'honorer, un nouveau Pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans son chef, n'offroit rien qui suffît à de si grands objets, et qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme : et toutefois Dieu, admirable et fécond dans sa nature et dans ses desseins, laisse entrevoir au monde encore naissant un Libérateur. En lui, se concilieront la justice et la miséricorde : en lui, le mal du péché sera abon-

comme les versions Arabe, Chaldéenne, et différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable, que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse, que Dieu ne cessoit de leur faire, d'une semence dans laquelle toutes les nations seroient bénites ; que c'étoit là ce qui formoit la grande espérance des Israélites fidèles : et c'est aussi en prenant les choses dans leur principe, et dans les vues de la divine sagesse, que le disciple bien-aimé du Sauveur nous représente Jésus-Christ comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde : *Qui occisus est ab origine mundi.* Apoc. XIII, v. 8.

damment réparé : en lui, et par ses abaissemens et ses souffrances, Dieu sera honoré comme il doit l'être ; le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi : un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, et ce règne sera celui de la justice et de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promesse, et ce que Dieu se réserve de développer avec plus d'étendue et de lumière, à mesure que les temps où elle doit s'accomplir seront plus proches.

Cette promesse est renouvelée d'âge en âge, et son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille, à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir, un jour, tous les peuples bénis *.

Jacob, au lit de la mort, annonçant à ses enfans ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu'à la venue du Messie, et le tems où le Messie doit naître * :

* Gen. XII, 3 ; XVIII, 17, 18 ; XXVI, 3, 4 ; XXVIII, 13, 14.

* Genes. XLIX, 10 et suiv.

» Le sceptre * ne sortira point de Juda,
» et le gouvernement ne sortira point de ses
» descendans, jusquà ce que vienne celui
» qui doit être envoyé; et il sera l'attente
» des nations «.

Des enfans d'Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple, qu'il rend le dépositaire de cette même promesse qu'il a faite à ses pères. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des loix, il lui prescrit des cérémonies sans nombre : ce ne sont point des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie par ce mèlange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras; il le récompense, lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des Gentils. Sa sagesse semble ne disposer les évènemens et ne régler la

* Dans l'Écriture sainte et la Langue dans laquelle ce livre est écrit, le mot *Sceptre* signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature; et cet usage se trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Écriture.

Pour l'entier développement de cette belle prophétie, qui fixe le tems de la venue du Messie, voyez le *Discours sur l'Histoire universelle*, par M. Bossuet, seconde Partie, n°. X, page 368 et suivantes, édition de 1744.

destinée des autres nations, que pour ce peuple choisi: et ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène (1): l'Agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offroit le souverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient : les Justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophètes » m'annoncent un Dieu donné, un Dieu » avec nous *. Il est dans le sein de son » père avant tous les siècles ** «; le Seigneur en fera, dans le tems, un homme-Dieu, le Rédempteur des hommes. » Le » Juste descendra du ciel comme une rosée. » La terre produira son germe, dit Isaïe, » et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra » naître la justice ***. Mon serviteur, a dit » encore le Très-Haut, sera rempli d'in- » telligence; il sera grand, élevé; il mon- » tera au plus haut comble de gloire... **** «. Mais quel mèlange surprenant de gloire et d'opprobre! le Prophète continue; » et tout

* Isa. 7, 14.
** Ps. 109, 3.
*** Isa. 45, 8.
**** Isa. 52, 13.

» à coup il me le fait envisager sous une » forme méprisable aux yeux des hommes* «.

Ici, mon fils, écoutons parler les Prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, et qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la religion, et son rapport à Jésus-Christ, à un Messie, tel que le Chrétien le reconnoît et l'adore.

Mais sur-tout souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du Christianisme; que dès-lors on les opposoit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d'un règne temporel, d'une Jérusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité; que c'est d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; et qu'ainsi, c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion chrétienne.

* *Ibid.* 52, 14.

Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du Paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité (2).

Avant de reprendre Isaïe, entends le Roi Prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères et toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur * a dit à mon Seigneur, » asseyez-vous à ma droite..., vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, » et au milieu de l'éclat qui environnera » vos Saints. Je vous ai engendré avant » l'etoile du jour. Le Seigneur l'a juré, et » son serment demeurera immuable, que » vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre » de Melchisédech «.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres et les souffrances, et le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il **, » jetez sur moi vos regards: pourquoi m'avez- » vous abandonné...? Je suis un ver de terre, » et non une homme; je suis l'opprobre » des hommes et le rebut du peuple. Ceux » qui me voyoient se sont moqués de moi:

* Ps. 109. ** Ps. 21.

» ils en parloient avec outrage, et ils m'in-
» sultoient en remuant la tête. Il a espéré
» au Seigneur, disoient-ils ; que le Seigneur
» le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il
» l'aime.... Ils ont percé mes mains et mes
» pieds ; ils ont compté mes os ; ils se sont
» appliqués à me regarder et à me consi-
» dérer : ils ont partagé entre eux mes ha-
» bits, et ils ont jeté ma robe au sort : mais
» pour vous, Seigneur, n'éloignez point
» votre assistance de moi...... Je ferai con-
» noître votre saint nom à mes frères....
» Vous qui craignez le Seigneur, louez-le,
» glorifiez-le, parce qu'il n'a point détourné
» de moi son visage.... La terre dans toute
» son étendue se souviendra de ces choses,
» et se convertira au Seigneur, et tous les
» peuples des différentes nations seront dans
» l'adoration en sa présence..... Mon ame
» vivra pour lui, et ma race le servira ; la
» postérité qui doit venir sera déclarée ap-
» partenir au Seigneur ; et les cieux annon-
» ceront sa justice au nouveau peuple qui
» doit naître «.

Isaïe s'explique plus clairement encore, et si David, parce qu'il parle en son propre nom, parce qu'il semble parler, comme étant chargé de ses péchés, et que Jésus-Christ n'étoit chargé que des péchés des autres hom-

mes, laisse par-là quelque ressource à celui qui veut bien encore s'aveugler; Isaïe n'en laisse aucune.

» Réjouissez-vous, dit-il *, déserts de Jérusalem; le Seigneur a fait éclater la force de » son bras aux yeux de toutes les nations, et » toutes les régions de la terre verront le Sau- » veur que notre Dieu doit nous envoyer.... » Il s'élèvera devant le Seigneur, comme un » arbrisseau et comme un rejeton qui sort » d'une terre sèche : il est sans beauté, sans » éclat; nous l'avons vu, et il n'avoit rien » qui attirât les regards, et nous l'avons mé- » connu. Il nous a paru un objet de mépris, » le dernier des hommes, un homme de dou- » leurs, qui sait ce que c'est que de souffrir. » Son visage étoit comme caché. Il parois- » soit méprisable, et nous ne l'avons pas re- » connu. Il a pris véritablement nos lan- » gueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même des » peines qui n'étoient dues qu'à nous. Nous » l'avons considéré comme un lépreux, » comme un homme frappé de Dieu et humi- » lié; cependant, il a été percé de plaies » pour nos iniquités; ses blessures sont l'ou- » vrage de nos crimes. Le châtiment qui de- » voit nous procurer la paix, est tombé sur » lui, et nous avons été guéris par ses meur-

* C. 52, 53, et 54.

» trissures. Nous nous étions tous égarés,
» comme des brebis errantes; chacun s'étoit
» détourné, pour suivre sa propre voie; et
» Dieu l'a chargé seul de l'iniquité de tous. Il
» a été offert, parce que lui-même l'a voulu,
» et il n'a point ouvert la bouche. Tel qu'une
» brebis qui se laisse conduire à la boucherie,
» tel qu'un agneau qui se tait, tandis qu'on le
» dépouille de sa laine, il sera livré à la mort
» sans former la moindre plainte. C'est au mi-
» lieu des douleurs qu'il a fini ses jours, ayant
» été condamné par des juges. Qui racontera
» sa génération; il a été retranché de la terre
» des vivans. Je l'ai frappé à cause des crimes
» de mon peuple. Il donnera les impies pour
» le prix de sa sépulture, et les riches,
» pour la récompense de sa mort, parce
» qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le
» mensonge n'a jamais été dans sa bouche :
» mais le Seigneur l'a voulu briser dans son
» infirmité. S'il livre son ame pour le péché,
» il verra sa race durer long-tems, et la vo-
» lonté de Dieu s'exécutera heureusement
» par sa conduite. Il verra le fruit de ce que
» son ame aura souffert, et il en sera rassa-
» sié. Comme mon serviteur est juste, il jus-
» tifiera par sa doctrine un grand nombre
» d'hommes, et il portera sur lui leurs ini-
» quités : c'est pourquoi je lui donnerai pour

» partage une grande multitude de person-
» nes; et il distribuera les dépouilles des forts,
» parce qu'il a livré son ame à la mort, qu'il
» a été mis au nombre des scélérats, qu'il
» a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a
» prié pour les violateurs de la loi.

» Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez
» pas, chantez des cantiques de louange et
» poussez des cris de joie..., votre postérité
» aura les nations pour héritage..., et le
» Saint d'Israël, qui vous rachètera, s'appel-
» lera le Dieu de la terre «.

Avouons-le, mon fils, les divines Écritures n'eussent-elles que cette prophétie à nous offrir sur Jésus-Christ, les paroles en sont si claires et si précises, qu'elle suffiroit seule pour fixer tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d'une tradition si belle, et écoute maintenant parler Daniel.

» Exaucez-nous, Seigneur *; Seigneur,
» appaisez votre colère; jetez les yeux sur
» nous, et agissez : ne différez plus, mon
» Dieu, pour l'amour de vous-même; parce
» que cette ville et ce peuple sont à vous, et
» ont la gloire de porter votre nom.

» Lorsque je parlois encore, et que je
» priois, et que je confesssois mes péchés et
» les péchés d'Israël mon peuple, et que,

* Dan. c. 9.

» dans un profond abaissement, j'offrois mes
» vœux en la présence de mon Dieu, pour sa
» montagne sainte..., Gabriel, que j'avois
» vu au commencement de la vision, vola
» tout à coup vers moi, et me toucha au tems
» du sacrifice du soir. Il m'instruisit, et me
» dit : Daniel, je suis venu maintenant pour
» vous donner l'intelligence. Dès que vous
» avez commencé votre prière, j'ai reçu cet
» ordre, et je suis venu pour vous découvrir
» toutes choses, parce que vous êtes un hom-
» me de désirs; soyez donc attentif à ce que je
» vais vous dire, et comprenez cette vision «.

» Dieu a abrégé et fixé le tems à soixante-
» dix semaines, en faveur de votre peuple
» et de votre ville sainte, afin que ses pré-
» varications soient abolies; que le péché
» trouve sa fin; que l'iniquité soit effacée;
» que la justice éternelle vienne sur la terre;
» que les visions et les prophéties soient ac-
» complies; et que le Saint des Saints soit
» oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci,
» et gravez-le dans votre esprit. Depuis
» l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusa-
» lem, jusqu'au Christ chef de mon peuple,
» il y aura sept semaines et soixante-deux
» semaines; et les places et les murailles de
» la ville seront bâties de nouveau dans des
» tems fâcheux et difficiles : et après soixante

» deux semaines, le Christ sera mis à mort;
» et le peuple qui doit le renoncer ne sera
» point son peuple. Un peuple, avec son
» chef qui doit venir, détruira la ville et le
» Sanctuaire: elle finira par une ruine en-
» tière, et la désolation qui lui a été prédite
» arrivera après la fin de la guerre. Il confir-
» mera son alliance avec plusieurs dans une
» semaine, et à la moitié de la semaine, les
» hosties, les sacrifices seront abolis. L'abo-
» mination de la désolation sera dans le Tem-
» ple, et la désolation durera jusqu'à la con-
» sommation et jusqu'à la fin «.

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années et les soixante-dix semaines d'années, dont parle Daniel, en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le législateur des Juifs *; si tu veux fixer les dates et considérer la justesse de leur rapport avec les tems prédits par le Prophète; ouvre notre savant Bossuet **, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, et tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit,

* *Vous compterez sept semaines d'années*, dit Moïse en parlant des années sabbatiques et jubilaires; *c'est-à-dire, sept fois sept années, qui font ensemble quarante-neuf ans.* Lev. chap. 25, vers. 8.

** *Discours sur l'Histoire universelle*, première Partie, p. 60 et suiv. et p. 104, édit. de 1744.

prenant

prenant la voie la plus simple, je mets à part toute discussion, pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, et te montrer comment tout l'ancien Testament se rapportoit essentiellement au Christ, au Messie, à toutes les idées que la loi évangélique nous en a données; et comment cet admirable concert de l'un et l'autre Testament, fait de la Religion chrétienne un tout parfait.

C'est sous ce grand rapport que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophètes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

» Et vous, Béthléem « (dit le Prophète Michée *, environ 700 ans avant Jésus-Christ), » vous êtes petite entre les villes de
» Juda; mais c'est de vous que sortira celui
» qui doit régner dans Israël; dont la géné-
» ration est dès le commencement et dès l'é-
» ternité «.

» Parlez à Zorobabel « (dit le Seigneur au Prophète Aggée, dans le tems de la construction du second temple **); » parlez à
» tous ceux qui sont restés du peuple, et leur
» dites: Qui est celui d'entre vous qui ait vu
» cette maison dans sa première gloire, et
» en quel état la voyez-vous maintenant? ne
» paroît-elle point à vos yeux comme n'étant

* Mich. c. 5. ** Agg. c. 2.

» pas, au prix de ce qu'elle a été? Mais voici
» ce que dit le Seigneur des armées : Encore
» un peu de tems, et j'ébranlerai le ciel et la
» terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai
» tous les peuples ; et le désiré des nations
» viendra ; et je remplirai de gloire cette
» maison, dit le Seigneur des armées. . . . .
» la gloire de cette dernière maison sera en-
» core plus grande que la première, et je
» donnerai la paix en ce lieu «.

» Fille de Sion, soyez comblée de joie (s'é-
crie le Seigneur, par la voie de Zacharie *);
» fille de Jérusalem, poussez des cris d'allé-
» gresse. Voici votre Roi qui vient à vous,
» ce Roi juste qui est le Sauveur; il est pau-
» vre, et il est monté sur une ânesse et sur le
» poulain de l'ânesse. . . . ** ; il annoncera la
» paix aux nations, et sa puissance s'étendra
» depuis une mer jusqu'à l'autre «.

» Je vais envoyer mon Ange, qui me pré-
» parera la voie, dit enfin le Seigneur par la
» bouche de Malachie **, et aussitôt, le Do-
» minateur que vous cherchez, et l'Ange de

* Zach. chap. 9.

** Voyez l'entrée de J. C. dans Jérusalem, en S. Mat-
thieu, chap. 21.

*** Environ 450 ans avant la venue du Messie. Les
Prophètes se taisent pendant un assez long intervalle,
et jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste, le précurseur
de Jésus-Christ; comme pour rendre, par ce silence

» l'alliance, si désiré de vous, viendra dans » son temple ; le voici qui vient, dit le Sei- » gneur * «.

C'en est assez, mon fils ; et sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Écritures, sur la vocation des Gentils, sur l'établissement de l'Église, sur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, et qui rappelle si constamment l'ancienne promesse et le grand objet sur lequel portoit toute la Religion ?

Faudra-t-il ajouter encore, à ces prédictions sur des faits éloignés, les prophéties que Dieu dictoit à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ézéchiel, sur des évènemens plus prochains, c'est-à-dire, sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, et sur le sort des Empires qui ont précédé son avènement ? Faut-il te faire observer comment, par ces vives et éclatantes lumières, il rendoit son peuple attentif à la voix de ses Prophètes, et comment, par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui

même, les Juifs plus attentifs à observer les tems où le Messie devoit paroître. Ce fut réellement l'effet que ce silence produisit.

* Mal. c. 3.

lui étoient prédites sur le Messie, pour toute la suite des tems? faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'Éternel, tout étoit lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, et tenoit, par des nœuds secrets, à la venue de son Fils?

Lis toi-même dans les livres des Prophètes, de ces hommes (3) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens et pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, et en butte aux plus cruelles persécutions, sans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il seroit trop long de t'exposer ici; et ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du peuple de Dieu, et à celle des grands hommes sous le nom desquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être considérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment et pour ceux qui les ont écrits, étoit trop universellement répandue et trop bien établie, pour qu'on ait pu les y insérer après coup; disons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes et leur accomplissement. Enfin, leur liaison nécessaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire,

les Juifs nous ont conservées sur le Messie, et qui se sont vérifiées dans le Christ que nous adorons, en constate trop bien l'authenticité, pour qu'on puisse raisonnablement les révoquer en doute : car ici, comme sur tout le reste, cher Valmont, tout se soutient réciproquement, et par des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, et tu verras la continuité et l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi : et tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises et si détaillées (1), sur le châtiment des Juifs et leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-Puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, et Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands Empires, et leurs révolutions ; sur Alexandre, et la division de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; et enfin sur l'Empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi, Dieu dirigeoit toutes choses selon

le plan unique qu'il s'étoit formé par rapport à son Christ ; ainsi, l'univers en paix sous Auguste et réuni presque tout entier sous un seul maître, n'étoit, dans les desseins du Très-Haut, qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile et à l'établissement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne, qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers et terrestres, devoit s'élever sur la ruine de nos passions, et non pas les flatter ; ainsi encore, dans l'histoire de la Religion, les Juifs, les peuples, les différens âges, tout est pour le Messie : c'est le centre auquel tout retentit ; et par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixe, le libérateur attendu par les Juifs *, et reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, et aux hommes le salut. Le monde, qui, selon la pensée de l'Apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ * *.

* *Omnes qui ab initio sæculi fuerunt justi caput Christum habent. Illud enim venturum esse crediderunt, quem nos venisse jam credimus.* S. Aug. conc. 5, in Ps. 36.

* * *Est imago Dei invisibilis..., in ipso condita sunt uni-*

Change maintenant le plan de la Religion chrétienne ; imagine, pour expliquer les prophéties, un Messie tel que le Juif se le figuroit, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès-lors toute l'unité disparoît, toutes les prophéties se démentent ; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée et contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un Messie : on ne sait plus ce que signifient dans les Prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un Roi, dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, et dont le règne doit être celui de la paix, de la justice, et de la vérité : le tableau de ses souffrance n'a plus rien de réel : on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice, tel que les Prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision ; tout se lie, les faits, les dogmes, nos mystères, notre morale, nos sacremens, nos rites, nos solemnités ; tout se suit et s'accorde dans la Religion chrétienne.

versa.... ; ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant... ; complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum. Coloss c. 1, vers. 16, 17, 19, 20.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu, que la Religion chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut : et si, en comparant les merveilles de l'Univers et le beau spectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres à ce dernier tableau *; dois-je en être surpris? Dieu, pour nous laisser toujours également libres en nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusque sur le premier.

Je t'ai donc exposé, cher Valmont, la preuve de la Religion, je ne dis pas la plus sensible ; ce caractère est réservé, ce me semble, à la sainteté de ses dogmes et de sa morale : mais je dis la plus grande, la plus belle à des yeux éclairés, puisque l'unité des proportions et des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable, que ne l'est dans l'ordre

* Ce sont ces ombres, nécessaires dans le plan de la divine sagesse, qui faisoient dire à Saint Augustin, » qu'il y avoit dans la Religion assez de lumières pour » éclairer les cœurs droits, et assez de nuages pour » aveugler les impies «.

de la nature, le monde matériel et visible, par l'accord de ses parties entre elles, et par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut et au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette pensée du célèbre Bacon, que, si l'on considère les ouvrages de la Nature séparés et sans liaison, on pourra se laisser aller à quelque doute; mais que, si on les envisage réunis et dans leur ensemble, ils formeront aux yeux du Sage la démonstration la plus complette; et applique cette juste et belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars et différens genres de preuves qui nous attestent sa divinité, peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que solides; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand tout, à cet ensemble parfait qu'elle nous présente?

Prends-y garde, mon fils; toujours et nécessairement l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément, qu'elle se forme par une plus longue succession d'années, et qu'elle embrasse une plus longue suite de faits: dès-lors toutes les parties de son ouvrage sont décousues, comme dans la mythologie des Païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques

efforts qu'on fasse après coup pour les réunir et les accorder ; partout l'accord est interrompu, la chaîne se rompt comme d'elle-même, tout est sans ordre et sans suite. Tant il est vrai que l'unité est le caractère, qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, et par conséquent le caractère le plus essentiel et le plus distinctif de la vérité !

Que dois-tu donc penser de cette Religion, qui, dans une suite de plus de quatre mille ans, à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ, dans une chaîne d'évènemens qui renferme l'histoire de tout un peuple, et en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une et ne se dément par aucun endroit ?

Mais comme, dans la Religion chrétienne, tout se prête un mutuel appui ; que sera-ce encore, lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité ? Je m'arrête, cher Valmont, et te laisse tout le tems de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable Religion doit nous offrir.

NOTES.

PAGE 352.

(1) *Tout en lui m'y ramène, l'Agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes, etc.* Le premier et le principal mérite de l'ancienne loi consistoit à représenter, à annoncer, à promettre Jésus-Christ. Lui seul étoit la fin de la loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Christus* *. C'est aussi ce qui a dicté à S. Augustin cette expression singulière, mais forte et énergique : *Tota lex gravida erat Christo ;* toute la loi travailloit à enfanter Jésus-Christ. Or, comme l'a observé le pieux Auteur d'un livre sur la connoissance de Jésus-Christ : » Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de splendeur les voies de Jésus-Christ, avant qu'il descendit sur la terre. En effet, la connoissance d'un avenir libre, ou la prophétie, est, de l'aveu du genre humain, réservée à Dieu seul : pourquoi ? parce qu'elle suppose, et une science infinie qui embrasse les secrets les plus profonds, et une puissance infinie qui fait éclore à son gré les plus incompréhensibles évènemens. Secondement, faire servir à la gloire de Jésus-Christ le ciel et la terre pendant quatre mille ans ; susciter en sa faveur des Prophètes, qui prédisent en détail tout ce qui le regarde ; varier les aspects, pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures ; établir une loi, dont les sacremens et les cérémonies le promettent, l'annoncent, le désignent ; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, au Fils unique du Père «. Et voilà en même tems ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractère d'unité, qu'on ne sauroit trop admirer en elle.

* Rom. 10.

PAGE 354.

(2) *Ces oracles incertains ou équivoques des Dieux du Paganisme, etc.* » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des Oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns et la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la prophétie «. *M. l'Archevêque de Vienne.*

Presque partout l'erreur et le mensonge ont contrefait et imité la vérité, comme un alliage trompeur imite les plus purs métaux; s'ensuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité et le mensonge?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres et les fausses divinités des Païens, sembloient désigner un esprit prophétique, et qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des prophéties renfermées dans nos livres sacrés : mais outre que les traits que l'on rapporte (du moins ceux qui paroissent les plus frappans) n'ont pour fondement que des ouï-dire et des autorités fort suspectes; on convient dans le Christianisme, que les démons, considérés comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles, ont pu en imposer à cet égard par des illusions, ainsi qu'ils en imposoient à l'égard des miracles par des prestiges; sans que d'ailleurs ils aient pu donner à leurs prédictions apparentes, le caractère essentiel d'une véritable prophétie. » Les esprits dégagés de tout commerce avec la matière, dit l'illustre Prélat que nous venons de citer, ont bien plus de pénétration et de sagacité que les hommes, soit pour la prévision des effets purement physiques, soit pour la combinaison de l'avenir avec le passé. Ils peuvent même savoir et découvrir aux autres des secrets inacesssibles à l'esprit humain. Ainsi, selon la remarque de quelques Pères, ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs; ainsi ont-ils manifesté

dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu, trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres (qui fait le véritable caractère de la prophétie) étoit au-dessus des lumières de ces faux Prophètes du Paganisme : elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autres principes que la fourberie des devins consultés, n'ont jamais prédit des évènemens de cette espèce; et toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponse a décelé leur ignorance «. *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

PAGE 364.

(3) *Des Prophètes, de ces hommes, etc.* On a prétendu jeter du ridicule sur les Prophètes et sur leur ministère, en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaisanteries, souvent fondées sur des exagérations ou de fausses interprétations, ne répondent pas solidement à des faits bien constatés; on devroit faire attention au tems, aux mœurs, aux usages, au caractère du peuple auquel ces vrais Justes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou bizarre, à en juger par nos mœurs, n'étoit que simple et naturel du tems d'Homère et des Prophètes : il étoit d'ailleurs question de parler à des hommes sur qui les choses matérielles et sensibles, et souvent même les plus grossières en apparence, faisoient seules une impression vive et profonde. Dieu savoit bien donner à ces interprètes, quand il le falloit, de expressions grandes et sublimes; mais quelquefois aussi, s'accommodant et se prêtant aux besoins de tous, il dictoit ou permettoit à ses Prophètes le style et la manière les plus propres à faire effet sur l'esprit de la multitude; ou les plus conformes à leur caractère et à leur génie particulier.

En général, les anciens parloient plus que nous à l'imagination et aux sens, et persuadoient plus sûrement. » Ce qu'on disoit le plus vivement, comme le remarque l'auteur d'*Émile*, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes. On ne le disoit pas, on le montroit..... Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris, et cinq flèches. L'Ambassadeur remet son présent et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put ». C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez, sur les objections frivoles et les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais*, auxquelles pour les détails nous avons déjà renvoyé. *Lettres 2e. et suivantes, T. 2, cinquième édition in-8°.* 1772, *chez Moutard.*

PAGE 365.

(4) *Ces étonnantes prédictions, si précises et si détaillées, sur le châtiment des Juifs, etc. sur Babylone, sur la Syrie, etc.* On peut voir le précis de ces différentes prophéties et leur juste application, dans la plupart de nos Apologistes, et spécialement dans M. l'Abbé Pey, *Vérité de la Réligion Chrétienne prouvée à un Déiste, chez Humblot, deux volumes;* ainsi que dans l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties,* de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie et de la manière la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de M. Rollin; Histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile et si belle aux yeux de tous les vrais Sages. Au reste, ce qu'il y a de bien remarquable et de bien frappant, c'est que les révolutions diverses qu'ont éprouvées les Juifs, ne sont à la lettre, que le développement de la grande prophétie que leur fit Moïse avant de mourir, sur tous les châtimens que leur feroit éprouver

le Seigneur, s'ils lui étoient infidèles : c'est que, d'un autre côté, rigoureusement punis, asservis, transférés parmi les autres nations, ils se relevoient toujours, et, au milieu de tant de causes de destruction, n'étoient jamais entièrement détruits ni confondus avec les autres peuples; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puissans Empires, après avoir servi de verges et d'instrumens de providence entre les mains du Très-Haut, étoient tour à tour détruits et brisés irrévocablement. Ainsi l'avoit annoncé le Prophète Jérémie. » Ne crains » point, ô Jacob ! toi qui es mon serviteur, dit le Seigneur, parce que je suis avec toi : car je perdrai toutes » les nations parmi lesquelles je t'ai banni; et pour toi, » je ne te perdrai point; mais je te châtierai avec une » juste modération, sans t'épargner comme si tu étois » innocent «. C. 46, vers. 28.

Quelque précises et détaillées que soient la plupart de nos prophéties, on voudroit qu'elles le fussent encore plus. » On voudroit que les Prophètes eussent mis dans leur style la même clarté, la même suite, et la même liaison, que comporteroit le style d'un historien. Car telle est l'obstination de l'Incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; et le désir chimérique d'une lumière plus vive, est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire.... Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable....? Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique et du style qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures et plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenoit pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

» Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles; il est même de sa grandeur et de sa sagesse, de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa

Providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire et aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne seroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul et même discours, et rangées selon l'ordre des tems ; qu'elles commençassent par sa naissance dans Bethléem, avec les circonstances et les suites de cette naissance ; qu'elles continuassent par sa fuite en Egypte, son retour dans la Palestine, sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans ; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique, ses miracles, ses prédications, ses voyages dans la Judée, ses combats contre une cabale puissante et jalouse ; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses disciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ses juges, par la rage de ses bourreaux, par sa mort sur une croix, et par sa résurrection glorieuse ; supposons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette suite et ce détail, et de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jésus-Christ, les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite, pour savoir ce qu'il devoit faire : dans cette supposition, de pareilles prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs, si bien avertis, ne pouvoient plus concourir, par leur incrédulité, à l'exécution des conseils éternels.

» Il falloit un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre, ni de la sainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque instant, dans l'esprit des Juifs, des notions si nettes et si précises ; ou s'ils ne perdoient pas de vue ces notions, pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

» Il en est à-peu-près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre, dans l'usage ordinaire que Dieu en a laissé aux hommes, seroit trop gêné par une connoissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire pour

tenir dans leur détermination un juste milieu entre un excès de confiance et un excès de crainte et de paresse.

» Il est vrai que les prophéties doivent préparer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante, pour rendre inexcusables ceux qui méconnoissent cet accomplissement quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les prophéties de l'ancien Testament, et sur-tout dans celles concernant le Messie. . . . . Les Juifs, en lisant les anciens oracles, avoient conçu l'espérance d'un libérateur. Ils avoient même, sur cet évènement si désiré, un signe que la plupart des prophéties ne donnent pas : c'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Messie paroîtroit, et la date des semaines de Daniel, dont la fin approchoit au tems de Jésus-Christ. Aussi attendoient-ils alors le Messie promis ; et cette attente leur étoit commune avec les Samaritains, qui n'admettoient d'autres livres sacrés que ceux de Moïse. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître, dans la personne de Jésus-Christ, tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits, répandus en différentes prophéties, et souvent cachés sous des apparences plus conformes aux désirs de leurs cœurs, n'avoient pas assez attiré leur attention. Ils s'obstinèrent à les rejeter, lorsque Jésus-Christ les leur montra ; et ils contribuèrent ainsi, sans le savoir, à les vérifier, puisque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une distribution si exacte de lumière et d'obscurité, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme, à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir, sans lui inspirer la manière dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même esprit qui a éclairé les Prophètes, de dicter des oracles, assez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige ; assez clairs néanmoins pour qu'après l'évènement (ou dans le tems même que ces oracles s'accomplissent), la

vérité puisse en être apperçue par tous les esprits attentifs ». *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

On retrouve dans ces sages réflexions, que nous avons crues trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité si souvent inculquée dans ces Lettres ; que Dieu a tout disposé dans ce monde pour servir de matière au mérite ou au démérite, et en faveur de la liberté : principe, qui, dans l'ordre de la nature et de la grâce, nous éclaire plus que tout autre sur les voies ineffables de la Providence, sur les opérations de la Divinité ; et qui forme la solution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent.

LETTRE XL.

*De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mademoiselle de Senneville) à la Comtesse de Valmont *.*

Depuis la dernière Lettre que je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; et, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez : mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagemens n'ont pu les modérer; et dans mon cœur, toujours tendre et sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-tems, d'être toujours si loin de vous; et mon désir le plus ardent seroit de pouvoir jouïr en ce lieu tout à la fois et de mon époux et de mon amie. Mais puisque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en consoler, comme je l'ai fait jusqu'ici, en écrivant à l'une et

* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule, de toutes les siennes, que l'on ait conservée; et c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Émilie, sans risquer de vous ennuyer et de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentimens se ressemblent si bien !

M. de Veymur * me devient toujours plus cher, par la confiance qu'il me témoigne, et à cause des dangers dont je sens de plus en plus que cette union m'a préservée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ses égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaison de ce qu'il lui restoit à nous dire, et quelles leçons pour notre sexe, que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorsqu'il se les rappelle dans un âge où il s'en repent et s'accuse lui-même ?

Je plains peu celles qui parmi nous veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, et creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà cependant à demi-vaincues lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le désir

* Le frère du Comte.

de plaire et par la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber *, et ne doivent s'en prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décèlent à des yeux clairvoyans; que leur conduite éclate et les couvre d'infamie ** ; que le libertin qui les a séduites, soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe, que du moins las de se contraindre, dégoûté de de sa conquète par le peu qu'elle lui a coûté, et parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement et porte ailleurs les mêmes hommages et la

* Eh, quand, par impossibilité, elles ne succomberoient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasionne et les jugemens qu'elle fait porter ? Si la réputation, sur-tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, et la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de s'exposer à la perdre ? *La vanité, ainsi que l'étourderie, ces deux défauts*, dit M. d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice*. Hist. Angl.

** » Il faut s'honorer pour être honorée, comment » peut-on mériter le respect d'autrui, sans en avoir pour » soi-même ? et où s'arrêtera, dans la route du vice, » celle qui fait le premier pas sans effroi « ? *M. Rousseau*,

même inconstance; que ces tristes victimes de l'orgueil, de l'amour, et du plaisir, éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts et du mépris, toute l'horreur du repentir, ou ne se consolent de leur honte, que par de nouveaux égaremens et une honte plus grande encore: tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, et qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres et naïves, honnêtes et pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles-mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime, et de la confiance; se voient jouées par l'artifice et l'imposture; soient trahies par leur candeur même; et, sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chute et leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sûreté des vertus les plus pures: voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, et ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie! heureuses celles que des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher de la vertu?

Que d'affreux mystères en ce genre M. de Veymur m'a révélés! et que, sans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je serois tentée de le haïr! Mais je serois bien injuste : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorsqu'il est sincère? Celui dont il est pénétré ne peut que lui assurer mon estime; je dois le juger par ce qu'il est aujourd'hui, et non par ce qu'il fut autrefois; et si la pitié pour toutes celles qu'il a séduites plaide encore contre lui, il mérite au moins d'être absous par ses remords. Partout il les porte avec lui; c'est dans mon sein qu'il les dépose; et j'ai seule, en en recevant le triste aveu, pu trouver le secret de charmer sa douleur. Si je vous en fais part, ce n'est pas sans qu'il le sache et qu'il le permette : vous êtes pour lui comme un autre moi-même; et en nous dévoilant à toutes deux ses torts, il en sera plus tranquille, s'il trouve sa grâce au fond de notre cœur. O hommes! hommes dangereux et perfides! devrions-nous vous pardonner si aisément les maux que vous nous faites! Car enfin, ma bonne amie, la cause de tout notre sexe n'est-elle pas la nôtre? Ah! du moins avertissons nos semblables des périls qu'elles courent, apprenons à l'innocence à se mettre en garde

contre la séduction, et félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils, marqués par de si tristes naufrages.

Ici, ma chère Émilie, que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, et des degrés presque insensibles par lesquels on prépare notre chute? Avec quel art on joue le sentiment! quel respect on semble avoir pour nous! quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer! quelle attention secrète à prévenir nos volontés, à flatter nos désirs! quelle honnêteté dans toute la conduite! quelle décence dans les propos! quelle imitation adroite et trompeuse des vertus qui nous sont chères! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance et nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne! Mais ensuite quel abus de cette confiance même! quels secrets simulés, pour nous en arracher de plus réels! quelle assiduité et quels artifices, pour se rendre nécessaire! L'est-on devenu? on se permet alors des entretiens plus tendres; on nous engage à des lectures plus séduisantes; on nous amollit par des spectacles et par les fêtes les plus galantes; on hasarde enfin des aveux plus directs; on y fait succéder le langage expressif des passions les plus vives, de la

jalousie,

jalousie, de la crainte, et du désespoir; on réitère les sermens d'être fidèle: mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des séducteurs? O ciel! quelles intrigues et quelles honteuses manœuvres! Des lettres supposées; des domestiques séduits et pervertis; de fausses démarches, dans lesquelles on nous engage sans nous en laisser appercevoir les suites; des occasions funestes amenées et préparées de loin par le Vice qui s'agite et qui veille, tandis que l'Innocence repose sans soupçons et sans crainte; des persécutions suscitées avec adresse au sein d'une famille, pour nous faire tomber entre les bras de celui même qui les a fait naître; les trames les plus noires, ourdies dans le plus profond silence........ O comble d'horreur! les mystères d'iniquité se consomment; et une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage, avant que son cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d'ames honnêtes, qui, par éducation, par un fonds de raison, de religion même, par sentiment, ne sembloient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs? Les voici, me dit encore mon

mari, et ce sont les seuls vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, et uniquement de celui de se faire honorer ; veiller sur les plus légères impressions de son esprit et de son cœur, et commencer par faire un pacte avec son imagination, pour ne lui permettre jamais de s'égarer sur les objets qui peuvent servir à l'enflammer ; avoir une amie respectable, et l'amie la plus sûre est une mère vraiment digne d'en servir, si l'on a le bonheur de la posséder : lui ouvrir son cœur sans réserve, ou, à son défaut, à toute autre amie qui soit assez tendre, assez sage pour pouvoir la remplacer ; se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame et à affoiblir nos principes ; se mettre en garde contre toute espèce de liaison trop intime, de rapport trop étroit avec des personnes d'un autre sexe ; et se souvenir que l'habitude vient enfin jusqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'est ainsi qu'on garde son propre cœur ; qu'on vit heureuse, tranquille, maîtresse de soi-même ; qu'on est toujours respectable, toujours respectée ; et qu'on jouit au dedans de soi de ce témoignage si flatteur et si doux, qu'en effet on mérite de l'être.

Tels sont, ma bonne amie, les sages conseils d'un homme qui a si bien connu le monde, nos dangers, nos foiblesses, et nos ressources. Puissions-nous n'avoir jamais besoin de nous rappeller ses leçons pour nous-mèmes! Puissent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles, qui, moins attentives et moins instruites, en auroient plus besoin que nous!

LETTRE XLI.

De la Comtesse au Marquis.

UN évènement bien triste, qui fait l'entretien de toute la Cour et la fable des courtisans, en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lausane, ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux, et ne me permet guère d'en mettre à mes alarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple et la preuve des funestes suites qu'entraînent l'oubli des vrais principes et le manque de religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'estime publique par son

attachement à ses devoirs et la pureté de sa foi, a été forcée par son mari de recevoir chez elle le Comte de ***, ami intime du Baron, et philosophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant sur ses traces, se faisoit distinguer déjà par ses vertus, autant que par ses agrémens et sa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'insinuer dans leur esprit, en déguisant avec art le venin subtil de ses dangereux systêmes. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; sans se donner pour un homme qu'animoit l'esprit de la religion, il les disposoit à croire que sans elle on pouvoit avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnète homme selon le monde, et qu'on les avoit même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foiblesse et de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime et leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards et les soins les plus empressés, il leur inspira des sentimens plus tendres dont elles n'avoient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut pas pouvoir mieux

assurer son triomphe, qu'en s'attachant à corrompre entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité; il leur inspira la vanité du bel esprit, et le goût des recherches curieuses; il leur parla le jargon de la Métaphysique et des sciences les plus abstraites; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, et les fit passer en peu de tems, de l'estime et de l'attachement pour sa personne, à l'estime et à la croyance de ses opinions.

Le mari s'apperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées, pour de dangereuses spéculations et de vaines subtilités; les devoirs de la religion omis; les bienséances méprisées; ses avis fort mal reçus; une sorte de pédantisme à la place d'une sage et heureuse simplicité; les domestiques devenus raisonneurs, à l'exemple de leurs maîtresses; une académie de faux savans et de faux sages, tenant chez lui des séances réglées; et ses plus anciens amis, victimes des grands airs, de la suffisance,

et du mépris, forcés de se retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occasionné, et pria d'éloigner le Comte; mais il n'étoit plus tems. La mère et la fille jetèrent les hauts cris; on menaça, on fulmina; on traita le bonhomme d'esprit foible, superstitieux, et tyrannique, d'homme dur et sauvage, avec lequel il étoit impossible de vivre; on parla de se séparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience et de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, se ménagea avec une adresse toujours nouvelle entre la mère et la jeune personne, qui toutes deux se croyoient l'unique objet de ses soins et de son amour. Il obtint bientôt sur la dernière une victoire facile, qui malheureusement eut des suites. La mère, outrée de se voir jouée elle-même si indignement, désolée d'avoir porté par son trop de confiance le déshonneur dans sa famille, dévorée par la jalousie, et livrée au plus furieux désespoir, a fait un éclat qui a perdu sa fille, et a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, et je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu

de vue le précieux flambeau de la foi, pour se plonger dans les sombres et épaisses ténèbres de l'irréligion ? Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. Mon père ! ai-je raison de trembler ?

J'ai toujours recours à vous, pour charmer mes ennuis, et pour me consoler comme mère de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez, sans doute, de la promesse que vous m'avez faite, de me donner encore quelque avis sur l'éducation de mes enfans par rapport à la religion *. J'en sens plus que jamais la nécessité : et c'est ici le moment de me tenir parole, non seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines, par les objets les plus intéressans que vous puissiez m'offrir dans l'espèce d'accablement où je suis.

* Voyez la fin de la Lettre X.

LETTRE XLII.

Du Marquis à Emilie.

Tes craintes, ma chère fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre et décourager, toi, que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le Seigneur, et si résignée. Tu le sais, mon Émilie, jamais il n'abandonne le juste qui espère en lui; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; et des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son tems, le mérite et le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve, et que c'est par les croix, que, sur les traces de son divin Fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui son royaume et sa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au-dessus de tes forces; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Émilie, à la promesse que je t'ai faite, et que tu me rappelles. Je respecte trop tes vues et tes motifs, pour balancer un seul moment à la remplir.



C. Monnet inv. L. Le Grand Sculp.

La Reine *BLANCHE* instruisant son Fils.

Il s'agit de former un jour tes enfans à la religion en même tems que tu travailleras à les rendre raisonnables : et c'est sur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La religion ! diront encore ici nos pré-» tendus Sages ; mais si c'est la vôtre, si » c'est la religion du Chrétien, quelle prise » donne-t-elle à la raison « ? Quelle prise ? celle que peut y donner une autorité raisonnable et nécessaire. Ce n'est point avec toi, mon Émilie, que j'ai dû discuter la nature et la force de cette autorité ; c'est avec Valmont, puisque c'est lui qui osoit la méconnoître. Pour toi, ma fille, lorsque les mécréans de nos jours voudront tourner tes instructions et ta méthode en ridicule, il te suffira de leur répondre : » Instituteurs » du genre humain ! je respecte vos rares » connoissances ; mais avant que de vou-» loir m'aider à élever mon fils, accordez-» vous du moins sur les grandes vérités que » vous êtes venus apprendre aux hommes. » Offrez-leur quelque chose de précis : car » l'état d'incertitude, sur ce qu'il leur im-» porte le plus de savoir, n'est pas l'état » de la nature ; chez tous les peuples elle » le rejette avec horreur. Édifiez donc une

» fois, et ne vous bornez pas toujours à
» détruire; mais édifiez de manière que je
» sache à quoi m'en tenir. Si vous ne pouvez
» pas vous accorder entre vous; si ce que
» l'un rejette, l'autre l'adopte; ah! du moins
» accordez-vous avec vous-mêmes, et ne
» me rendez pas, ainsi que mon fils, le
» malheureux jouet de vos variations per-
» pétuelles et de vos étonnantes contradic-
» tions; ne m'exposez pas à ne rien croire,
» pour vous avoir cru trop légèrement. S'il
» est encore quelques vérités que vous ayez
» retenues, je sais où vous les avez puisées:
» sans aller jusqu'à vous, je n'ai qu'à re-
» monter à la source; je les y trouverai
» dans toute leur pureté, et je n'aurai pas
» à craindre, qu'au milieu des longs cir-
» cuits que vous leur faites faire, elles ayent
» été corrompues ou empoisonnées sur la
» route. Si vous avez aussi des mystères à
» m'offrir (et que d'étranges mystères vos in-
» terprétations sur la nature ne renferment-
» elles pas!) je préfère à ceux que je ne
» croirois que d'après vous, ceux dont je
» puis dire sur quel fondement raisonnable
» je les crois. Le monde entier n'est pas fait
» pour se prêter à vos admirables systêmes,
» qu'on ne peut comprendre; mais il est

» fait pour recevoir une tradition pure,
» appuyée sur des faits éclatans qui ne per-
» mettent pas de la confondre avec la voix
» de l'imposture «.

Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu'il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes et importantes vérités, d'une manière bien plus facile et bien plus sûre que le raisonnement n'eût pu faire. Eh, cette tradition est elle-même si raisonnable! J'ai besoin d'une autorité: ce ne sera pas celle de nos faux Sages que je prendrai pour guide, nous venons d'en dire les raisons; mais ce sera celle du Christianisme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée, puisqu'on ne l'a jusqu'ici bien connu que par elle; et que de toutes les religions qui ont prétendu nous instruire, il n'y a que celle que je professe qui m'offre des lumières, un culte, et des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu instruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, sortant des mains de son Créateur, a dû instruire le sien, ou comme les enfans de celui-ci ont instruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire? Sans s'arrêter

beaucoup à philosopher avec eux (et le monde n'eût pas été si pur dans ce bel âge, si déjà il y eût eu des Philosophes *), ils leur disoient sans doute : » Mes enfans, » ce bel univers n'a pas toujours été, et » vous êtes environnés de toute part des » preuves éclatantes de sa nouveauté **. Il » n'y a pas toujours eu des hommes; c'est » par notre père que le genre humain a » commencé, et, presque sous ses yeux, » que le monde a été créé «. Ils leur racontoient ensuite, en termes simples et vrais, l'histoire magnifique de la création; et ils ne s'attendoient sûrement pas, que, parmi leurs descendans, il viendroit un jour des Sages qui démentiroient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans, reprenoient-ils, le monde

* Ce trait d'humeur de la part du Marquis ne doit pas faire penser mal de son respect pour la saine Philosophie. Pourquoi faut-il que les hommes ne mettent que le nom à la place des choses, et qu'ils ayent avili par l'abus ce qu'il y a de plus respectable ?

** Les Annales du monde nous les offrent, à nous-mêmes, ces preuves; et à nos découvertes en tout genre, on pourroit dire, sans trop de témérité, ce me semble, que le monde est encore dans son enfance. Voyez ci-dessus page 258.

» a été plus parfait que vous ne le voyez;
» l'ordre tout seul s'y laissoit appercevoir;
» et s'il s'y rencontre aujourd'hui des dé-
» sordres apparens, si l'homme n'y jouit
» pas d'une félicité plus pure, ce n'est pas
» la faute de son auteur «. Ils leur expo-
soient, en même tems, le premier précepte
imposé à l'homme pour éprouver son obéis-
sance. » Créé libre, l'homme pouvoit obéir;
» il le devoit, et ne l'a pas fait. Pour le
» punir, la nature a changé pour lui; elle
» a changé pour nous. Gardons-nous d'ac-
» cuser d'injustice l'Être suprême, duquel
» nous tenons l'existence et tous les biens
» dont nous jouissons. Il ne nous devoit
» pas des dons plus grands que ceux qu'il
» nous a faits; et les biens dont nous sommes
» privés ne doivent pas nous rendre ingrats
» pour tous ceux qui nous restent. Admi-
» rons au contraire son extrême bonté, il
» saura tirer le bien du mal même. Il ne
» nous a pas dévoilé tous ses secrets; mais
» il nous en a dit assez pour nous faire at-
» tendre un Réparateur, qui lui rendra plus
» de gloire que la faute de notre père, que
» celles de tous les hommes, ne peuvent
» lui en ôter; et qui rendra aux hommes
» eux-mêmes, s'ils s'empressent à le mé-

» riter, un bonheur plus grand que celui
» qu'ils ont perdu. C'est la grande promesse;
» il la renouvellera souvent à notre pos-
» térité. Puisse-t-elle se transmettre d'âge
» en âge, toujours également pure, et tou-
» jours plus claire à mesure qu'elle appro-
» chera de son accomplissement! Puissions-
» nous en profiter d'avance! et puissent
» ceux qui la verront accomplie, en pro-
» fiter comme nous «!

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'est celui du Législateur des Hébreux, ce sont les divines Écritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrois lui prouver celle des titres qui constatent notre ancienne noblesse, mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus soutenue, la plus constante, et je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces saints livres renferment. Non-seulement la chaîne de cette tradition est la plus belle que l'œil savant et critique puisse observer; mais les faits mêmes, quoique transmis dans des tems différens, et par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux et qu'on ne peut

trop admirer. Partout c'est l'histoire de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de ses promesses; c'est en général l'histoire des grandes actions, des grandes vertus, et celle de la plus sainte religion.

Prends du moins, chère Émilie, l'abrégé de nos livres sacrés; racontes-en les principaux traits à ton fils; par ces narrations, aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux évènemens; par le charme de tes récits, élève son esprit aux plus sublimes vérités : et en travaillant à l'éclairer d'une manière solide sur la religion, tu le rempliras déjà de l'enthousiasme sacré des plus hautes vertus. A mesure que ses connoissances s'étendront, que sa raison se fortifiera; fais-lui sur-tout envisager d'un œil ferme et sûr, l'étonnant rapport des deux Testamens et l'unité parfaite du plan de la Religion *.

* » Je connois un homme entre autres, dit M. l'Abbé Fleury, qui est passablement instruit de sa Religion, sans avoir jamais appris par cœur les Catéchismes ordinaires, sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maitre que son père. Dès l'âge de trois ans, ce bonhomme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré, lui contoit familièrement, tantôt le Sacrifice d'Abraham, tantôt l'histoire de Joseph, ou quelque autre semblable; il les lui faisoit voir en même tems dans un livre de figures; et c'étoit un

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus délicates, plus difficiles à saisir; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance; contemple ce qu'il t'est permis d'appercevoir, et montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire et précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, et attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché, par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la certitude. Indépendamment de la religion, la nature toute seule ne cesse de nous en offrir, et nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur, par ce qu'elle nous y montre de certain.

divertissement dans la famille de répéter ces Histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de latin, son père lui faisoit lire l'Évangile et les livres les plus faciles de l'ancien Testament, ayant soin de lui en expliquer les difficultés. Il lui est resté toute sa vie un grand respect et une grande affection pour l'Écriture sainte et pour tout ce qui regarde la religion «. *Catéchisme Historique, Discours Préliminaire.*

Ce *Catéchisme* de M. Fleury est un des plus propres aux instructions dont il est ici question.

A l'égard du mystère lui-même, rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, est de ne pas être compris tout entier, mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie et le distingue suffisamment. En lui parlant du Réparateur, du Messie, tu te verras conduire au mystère de l'adorable Trinité. Un seul Dieu en trois personnes, une nature divine plus féconde encore au dedans qu'au dehors; quelle étonnante vérité! mais fais remarquer d'abord à ton fils, que ce mystère ne renferme rien qui se contredise. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Valmont *, que jusqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire; qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré; et qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité, j'en conviens; mais elle tient à la nature de la chose: elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires; puisqu'elle est sur un objet qui est au dessus de la raison sans lui être opposé: et où la notion précise

* Voyez ci-dessus, Lettre XXXI.

de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le sommes sur l'autorité de Dieu même, la croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Écoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet ; ainsi pourras-tu avec le tems te faire entendre de ton fils *.

» Dieu, en se contemplant lui-même, » engendre éternellement son verbe, qui » est l'expression parfaite de sa vérité, son » image, son fils unique, le plus pur éclat » de sa lumière, et l'empreinte de sa subs- » tance **. Dieu et son verbe, en se con- » templant mutuellement, s'unissent par » l'amour, et produisent l'Esprit Saint, » l'éternelle union de l'un et de l'autre «.

Mais, parce que l'homme est formé à l'image de Dieu même, c'est aussi dans l'homme, et en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature, que tu

* Voyez le Discours sur l'*Histoire Universelle*, par M. Bossuet, seconde partie. Cet excellent Ouvrage sera toujours un des plus beaux monumens de la religion, comme il est, de l'aveu de M. de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'éloquence.

** Hebr. I, 3.

trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même; et je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole intérieure, ce verbe qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon ame, et l'image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit et ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, et l'intelligence qui m'est propre, et la pensée que j'en ai, et l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, et ne forment à elles trois qu'une même substance. Ainsi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, et d'une manière bien plus excellente et plus relevée, subsiste la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité; nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation, de cet autre mystère que tu dois exposer à ton fils, ce mystère également profond, mais qu'on ne doit pas nier parce qu'on ne peut le comprendre. Eh quoi donc, nos Esprits-forts feront tant les difficiles, lorsqu'il sera question d'en croire sur nos dogmes une autorité, qu'ils devroient apprendre à connoître pour la mieux respecter; et ils le seront si peu, lorsqu'il s'agira de nous proposer comme des vérités leurs inventions et leurs systêmes? Quoi, Philosophes peu sages et incompréhensibles à eux-mêmes, ils feront quelquefois de leur Dieu l'ame de la nature, et ils voudront que la nature en soit le corps; ils feront de tous les êtres une seule substance, ils mêleront tout, ils confondront tout, ils changeront les notions les plus communes, ils brouilleront toutes les idées; et il leur sera impossible de croire, sous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, sans altérer, sans confondre ces deux natures, sans ôter à la première aucun de ses attributs, et sans l'assujettir à

aucune des imperfections de la seconde ! Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuse philosophie, et plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, et admirons-y cette union inconcevable, et cependant si sensible pour nous, de deux natures opposées, l'esprit et la matière, l'ame et le corps. Quel étonnant prodige les rassemble dans un même être et en fait une même personne? Quel lien inconcevable les unit? Le Spinosiste tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai Sage, qui ne sauroit confondre deux substances si différentes en nature et en propriétés, lève à nos yeux le mystère; et nous lui rendrons sensible celui de l'Incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée si positive de l'infini, reçue dans un esprit fini et limité; et ici, ma fille, la comparaison est d'autant plus juste, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections et des défauts de l'esprit qui la reçoit, et le surpasse infiniment.

Ce que je te dis sur les mystères, relativement à l'instruction de tes enfans, c'est à toi à leur en ménager le développement selon la portée de leur entendement et ses

progrès : faisant toujours en sorte que les idées claires accompagnent et soutiennent ce qui, par la nature du mystère, doit rester nécessairement obscur. Mais sur-tout applique-toi à leur faire tirer des conséquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement spéculatifs : car c'est là le grand défaut des enseignemens sur les vérités de la Foi, et celui qui fait de la plupart des Chrétiens, des hommes qui ont une science à part pour la religion, et une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils, envers l'Être suprême, tout le respect que la profondeur des mystères cachés dans la nature divine doit lui inspirer; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immense d'un Dieu, auteur de la grâce et de la nature, source de tout don, et qui s'est donné lui-même; toute l'obéissance et la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, son pouvoir, sa bonté, sa sagèsse; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de son cœur le souvenir d'un Dieu, qui, en leur faveur, s'est fait homme lui-même, et qui n'a point

connu d'exceptions ni de bornes dans son amour.

Rends tes instructions aimables ; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître insipides, et le dégoût qui les rendroit infructueuses. Excite dans ton élève le désir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, et en ne lui laissant pas même appercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère-les plutôt que de les donner à contre-tems, c'est-à-dire, comme de vains sons, qui n'étant pas compris ne se répètent qu'avec peine, et qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte! Imprime-les par tes caresses ; elles ne sont dangereuses, que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de foiblesse et de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse et à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à son fils, lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disoit : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher ; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses

leçons ; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses yeux et respectable pour toujours ; c'est ainsi encore, qu'en en faisant un grand Saint, elle en a fait un grand Roi. Emploie donc, à son exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre, qui frotte de miel les bords du vase qu'elle présente à son fils, et par cette amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu'il renferme *.

* C'est la pensée ingénieuse du Tasse dans ces vers de la *Jérusalem délivrée*.

Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orgli del vaso ;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve.
E da l'inganno suo vita riceve.

CANTO I.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Lettres du second Volume.